BnF Gallica

Oeuvres complètes. T. 4 / Henry Becque

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Becque, Henry (1837-1899). Auteur du texte. Oeuvres complètes. T. 4 / Henry Becque. 1924-1926.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

HENRY BECQUE

ŒUVRES COMPLÈTES

IV

THÉATRE

PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21
—
MCMXXIV

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
DEUX CENTS EXEMPLAIRES SUR
VÉLIN PUR CHIFFON TEINTÉ
DU MARAIS, DONT DIX HORS
COMMERCE, NUMÉROTÉS DE
1 A 190 ET DE 191 A 200.

N° 30

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation
réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

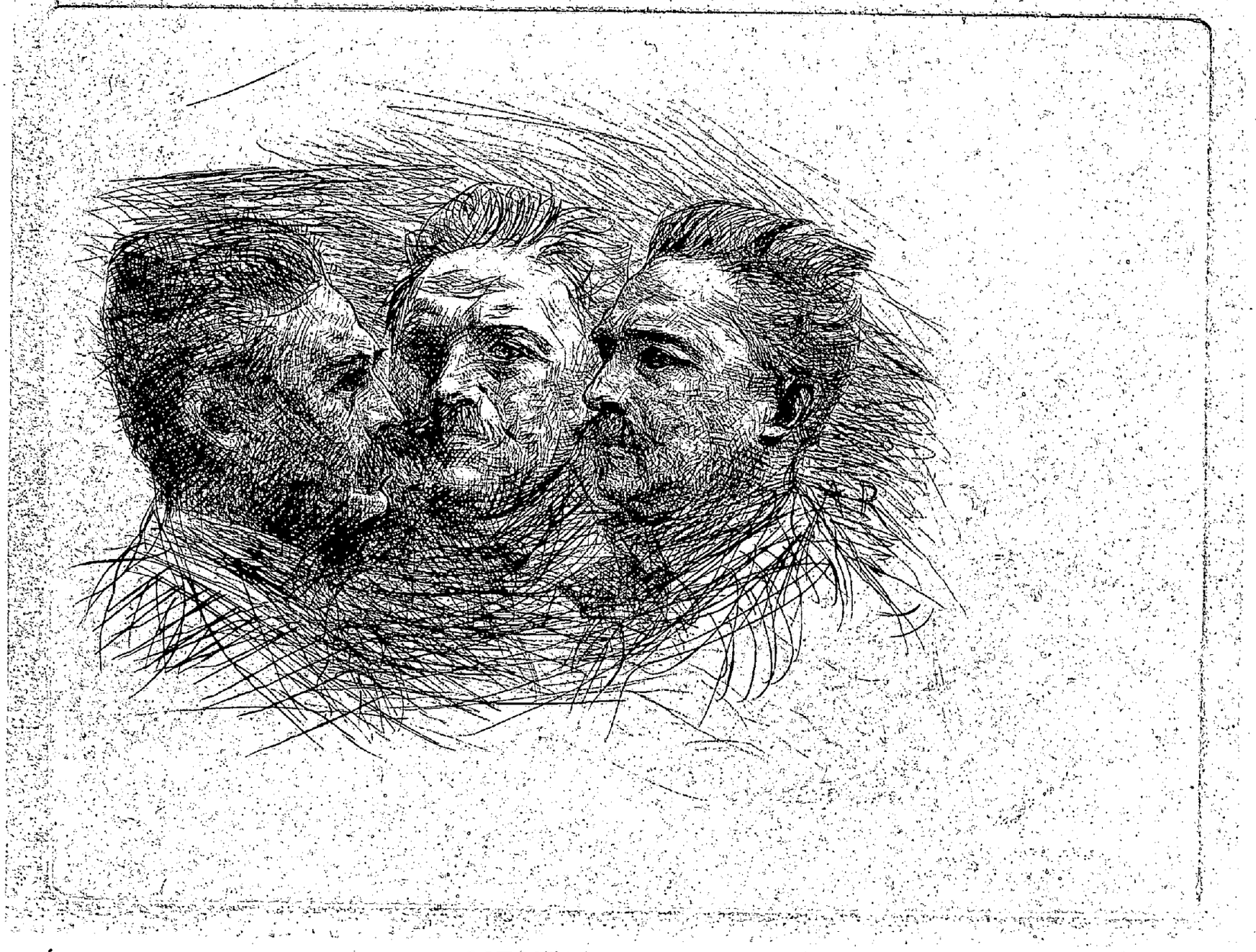
Copyright by " Les Éditions G. Crès et C^ie^ ", 1924.

Pour *les Polichinelles : Copyright by Barthélemy Robaglia, 1910.*

OEUVRES COMPLÈTES

DE

HENRY BECQUE



HENRY BECQUE

Eau-forte de Rodin

PRÉFACE (1)

1er Mai 1897.

L'ENLÈVEMENT

Je me décide, après plus de vingt-cinq ans, à publier cette pièce. Elle a été jouée au Théâtre du Vaudeville le dix-huit novembre mil huit cent soixante et onze. *Elle a été sifflée et huée le premier soir, massacrée le lendemain par toute la critique ; elle a eu cinq représentations. Je n'aime pas beaucoup parler de mes ouvrages et je ne les ai jamais défendus. Je ne commencerai pas par celui-là. Je l'ai composé à la hâte, en pleine misère, et dans le grand deuil de l'invasion.*

*Cette publication si tardive aura peut-être pour elle l'*actualité. *Le mariage est à l'ordre du jour. Nos auteurs dramatiques reviennent à lui, et y trouvent leur compte. Il est vraiment inépuisable. Il leur fournit encore des situations et des émotions, en même temps qu'il se prête à des discussions interminables. On*

(1) Cette préface précède la première publication de l'*Enlèvement* dans la *Revue du Palais*.

avait cru un instant que le divorce renouvellerait la littérature dramatique ; on s'est trompé. Le divorce, il faut bien le reconnaître, n'a profité jusqu'ici qu'aux vaudevillistes.

J'ai été très heureux de trouver cette Revue où une pièce de ce genre serait en quelque sorte à sa place. Le Palais et le Théâtre sont devenus de véritables frères, et l'on pourrait par moments les prendre l'un pour l'autre.

Nous discutons sur la scène jusqu'à des questions de procédure pendant que nos conclusions dramatiques sont débattues à la Conférence des avocats.

Ai-je besoin de dire, en finissant, que je donne mon ouvrage tel, tel exactement qu'il a été représenté ? Je ne me plaindrai pas qu'on le trouve mauvais. Si quelque partie cependant n'était pas sans mérite, celui qui le remarquerait me ferait plaisir. Il serait le premier.

HENRY BECQUE.

L'ENLÈVEMENT

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 18 novembre 1871.

PERSONNAGES

RAOUL DE SAINTE-CROIX.	MM.	SAINT-GERMAIN.
ANTONIN DE LA ROUVRE.		MUNIÉ.
AUGUSTE, vieux domestique		RICQUIER.
EMMA DE SAINTE-CROIX	Mmes	FAYOLLE.
MADAME DE SAINTE-CROIX		ALEXIS.
ANTOINETTE, comtesse BORDOGNI . . .		MAGNIER.
ADÈLE, jeune femme de chambre		XXX.

La scène se passe en province, dans un château.

L'ENLÈVEMENT

ACTE PREMIER

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

DE LA ROUVRE, EMMA

EMMA

Oui, votre éloge de la solitude est fort juste, et je comprends très bien que vous préfériez votre compagnie à celle des autres. Mais la solitude ne saurait être éternelle ni absolue. Nous vivons sur un ensemble de réalités auxquelles nul de nous ne peut rester indifférent. *Homo sum et nihil humani alienum puto*. Ne vous étonnez pas de cette citation, j'apprends le latin maintenant.

DE LA ROUVRE

Langue superbe, comme le peuple qui l'a parlée! Ce que nous avons eu de meilleur en France, nous le devons aux Romains : la dictature et la centralisation.

EMMA

Écoutez où je voulais en venir. Vous êtes jeune encore; votre cœur me paraît tendre et sûr; votre esprit est immense, avec un tour original qui convient parfaitement à toute votre personne; vous avez de la fortune plus qu'il n'en faut, mariez-vous.

DE LA ROUVRE, *se levant brusquement.*

Adieu, Madame.

EMMA

Vous me quittez?

DE LA ROUVRE

Oui.

EMMA

Quelle affaire vous presse?

DE LA ROUVRE

Aucune.

EMMA

Restez alors, je vous en prie.

DE LA ROUVRE

Non.

EMMA

Je suis faite maintenant à vos singularités, mais celle-ci dépasse un peu les bornes.

DE LA ROUVRE, *revenant.*

Vous moquez-vous de moi, Madame?

EMMA

Que voulez-vous dire?

DE LA ROUVRE

Suis-je de ces libertins dont une femme s'amuse, qu'elle congédie d'une main en les retenant de l'autre?

EMMA

Je ne vous comprends pas. Mais je vous ai gardé en effet une minute de trop. Partez!

DE LA ROUVRE

Non! Je reste!

EMMA

Mettez-vous au piano pour votre peine et jouez-moi ce petit air indien qui me plaît tant.

DE LA ROUVRE

Demandez-moi autre chose; une lecture ou un tour de cartes; j'ai abandonné la musique qui me jetait à terre.

EMMA

Vous avez été dans l'Inde, m'avez-vous dit?

DE LA ROUVRE

Oui, Madame, j'y ai passé deux ans. Admirable région, bien supérieure à toutes nos contrées d'Europe! Les personnes d'une santé ordinaire y sont enlevées en peu de temps; on mange mal; on dort peu; les facilités accessoires de la vie ne comptent pas dans ce pays véritablement magique, qui pro-

cure des surprises perpétuelles et des enchantements sans fin. Un détail vous le fera comprendre. On trouve des éléphants au coin des rues comme chez nous des commissionnaires. Le Gange et l'Indus, vous le savez, traversent cette partie du monde, couverte d'une végétation tropicale, comme la chaleur du reste. Des plaines célèbres, où se conservent encore les dernières espèces de grands animaux, tels que hyènes, tigres, léopards, serpents de première, de deuxième et de troisième classe. Ajoutez à ces magnificences de la nature les débris d'une civilisation grandiose. Vous n'ignorez pas, Madame, que l'Inde nous a laissé des monuments merveilleux et des poèmes magnifiques, dont le plus petit forme à lui seul une bibliothèque tout entière. Si vous le voulez, nous les lirons ensemble.

EMMA

Oui, je serai charmée de faire la connaissance de ces ouvrages avec un poète et un érudit tel que vous.

DE LA ROUVRE

Prenons jour, n'est-ce pas? Demain?

EMMA

Non, pas demain.

DE LA ROUVRE

Après-demain, alors?

EMMA

Il faut que je vous annonce un événement, qui n'a rien d'imprévu du reste, mais qui ne me permettra plus de vous

recevoir avec la même intimité. Après des entraînements excusés par son âge et une séparation de plusieurs mois, mon mari vient me rejoindre ici.

DE LA ROUVRE

Il n'en a pas le droit, Madame.

EMMA

Taisez-vous.

DE LA ROUVRE

Non, Madame, il n'en a pas le droit. Je le lui dirais à lui-même, en face du monde entier. La conduite immorale de M. de Sainte-Croix n'est pas seulement une atteinte au contrat qu'il a signé avec vous; elle viole les lois éternelles qui ont placé le respect de l'amour dans la fidélité des partenaires.

EMMA

N'allez pas plus loin. Il a été convenu que nous ne parlerions jamais de mon mari.

DE LA ROUVRE

Oui, Madame, quand je vous croyais séparée pour toujours.

EMMA

Ne me fâchez pas, ou je vous renverrais cette fois tout de bon.

DE LA ROUVRE

Soit! Laissons M. de Sainte-Croix pour atteindre plus haut que lui. Périsse cette loi française, absurde et implacable,

qui pose sur le mariage un sceau indestructible, où sont gravés maintenant, auprès des dispositions du Code, plus de farces et de gravelures que n'en contient l'Arétin. A Rome, Madame, dont je vous parlais tout à l'heure, le divorce était autorisé. Il l'est encore de nos jours, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, dans tous les pays protestants, où la foi religieuse ne combat pas les réformes sociales. Notez ce point que la séparation, telle que les tribunaux la prononcent et que nos mœurs l'autorisent, est pire mille fois que le divorce. Considérez encore que là où le mariage est révocable, le divorce est pourtant très rare et l'adultère inconnu. Périsse cette loi mauvaise qui lie à jamais des unions impossibles et jette l'un contre l'autre deux êtres qu'elle a rivés ensemble ! Périsse cette loi mauvaise qui n'a pas de châtiment pour le déserteur et abandonne le porte-drapeau ! Périsse cette loi mauvaise enfin, qui, établissant une règle sociale au-dessus des prescriptions divines, vous jette aujourd'hui, Madame, après un isolement héroïque, dans un rapprochement monstrueux !

EMMA

Prenez garde à ce que vous dites et modérez-vous.

DE LA ROUVRE

Je suis calme, Madame, très calme, et je vais vous le prouver. Victime d'un mariage déplorable et d'une loi plus déplorable encore, vous flottez aujourd'hui, vous flotterez demain, vous flotterez toujours, comme une barque en détresse que la vague ne ramènera plus au port. Le devoir abstrait vous convie et vous tente, espèce de dieu Moloch qui dévore ses sacrifi-

cateurs; vous lui demandez des compensations improportionnées à ses exigences. Le monde vous fait peur avec ses anathèmes, anathèmes de petite vie et de bonnes gens qui voient un monstre derrière leur loupe. Je suis calme, Madame, et je poursuis. Je vous demande votre main, qui est libre pour moi sinon pour les autres. Votre mari est mort, je le remplace. Votre foyer est en poudre, je vous offre le mien. Vous êtes seule, troublée et chancelante, appuyez-vous. Jamais reine d'Orient, reçue par un pâtre dans sa cabane, ne trouva plus de respect et d'adoration que je ne vous en montrerai moi-même, le jour où, jetant vos chaînes, franchissant les murailles, écartant les fantômes, vous viendrez à ma rencontre en me disant : Me voici!

EMMA

Je vais vous répondre, sans faire de coquetterie avec vous et sans me scandaliser de votre proposition. Il y a quelque temps, je l'avoue, j'aurais été mieux disposée pour l'entendre; mais des raisonnements plus complets m'ont ramenée dans une voie plus sûre, où il ne tiendra qu'à mon mari de me fixer. Depuis mon mariage j'ai beaucoup observé le monde; il a des compromis qui me révoltent; il a des jugements que je redoute. Les femmes sacrifiées doivent tenir bon jusqu'à la dernière heure, placées entre l'hypocrisie dans l'inconduite ou la déchéance dans les aventures. J'entends ma belle-mère qui vient nous interrompre fort à propos.

SCÈNE II

LES MÊMES, Mme DE SAINTE-CROIX

Mme DE SAINTE-CROIX

Vous ne partez pas, j'espère?

DE LA ROUVRE

J'étais debout, Madame, avant votre arrivée.

Mme DE SAINTE-CROIX

Restez, ou je me retire.

DE LA ROUVRE

Excusez-moi. C'est l'heure assez habituelle où mes fièvres me prennent, et je ne suis pas un homme à retenir dans ces moments-là!

Il sort.

SCÈNE III

EMMA, Mme DE SAINTE-CROIX

Mme DE SAINTE-CROIX

Me permettrez-vous une remarque, ma chère Emma, avant que d'autres ne la fassent comme moi? Il me semble que les visites de M. de La Rouvre sont de plus en plus fréquentes.

EMMA

En effet, Madame, et ces visites, que vous désapprouvez sans doute, je les ai autorisées.

Mme DE SAINTE-CROIX

Je ne blâme rien. N'est-ce pas mon devoir pourtant d'appeler votre attention sur des rapports de voisinage qui pourraient devenir, je ne dis pas dangereux, mais compromettants ?

EMMA

Compromettants ! Pourquoi ? Voulez-vous dire que la conduite de votre fils autoriserait des défaillances dans la mienne, et que je me trouve ainsi, par sa faute, exposée plus facilement aux soupçons ?

Mme DE SAINTE-CROIX

J'espérais, ma chère Emma, qu'en vous réconciliant avec Raoul vous auriez oublié ses torts. Si grands qu'ils soient, nous attendons aujourd'hui ce mari prodigue. Il a accepté comme il le devait la proposition d'un rapprochement que je lui ai faite de votre part. Vos dispositions étaient bonnes, sages, tout à fait dignes de vous; je ne pense pas qu'elles aient changé au moment d'amener leur effet ?

EMMA

Non, Madame.

Mme DE SAINTE-CROIX

Convenez avec moi, comme de la chose la plus naturelle du monde, que notre voisin vous fait la cour.

EMMA

M. de La Rouvre ne me fait pas la cour; il m'aime.

M^me^ DE SAINTE-CROIX

Et il vous l'a dit?

EMMA

Aujourd'hui pour la première fois.

M^me^ DE SAINTE-CROIX

Vous comptez le recevoir encore?

EMMA

Laissons M. de La Rouvre et parlons plus utilement de mon mari.

M^me^ DE SAINTE-CROIX

A quoi bon?

EMMA

Je le désire. Élevée par un digne tuteur qui craignait de mourir avant de m'avoir établie, on se mit en campagne pour me marier au moment même où vous pressiez votre fils d'en faire autant. Nous étions du même monde; nos fortunes étaient égales; on me présenta Raoul, cavalier élégant, je l'acceptai. Devenue sa femme, je ne lui trouvai pas le mérite nécessaire, et, comme disent les Anglais, le *nobility* de l'homme. Il était ignorant, futile, détaché de tout, excepté de lui-même.

M^me^ DE SAINTE-CROIX

Emma, vous me parlez de mon fils!

EMMA

Pardonnez-moi, Madame, mais je veux tout dire. Ces premières désillusions, qui me venaient de mon mari même, n'altérèrent pas cependant l'affection que j'avais pour lui. Je fis ma part de mes faiblesses comme des siennes et je comptai sur le progrès de chaque jour pour corriger nos imperfections réciproques. Raoul avait du reste en sa faveur une sorte d'esprit naturel et un véritable fonds de tendresse pour vous. En somme, j'avais fait un mariage vulgaire, mais qui allait devenir un mariage malheureux.

Mme DE SAINTE-CROIX

Arrêtez-vous là.

EMMA

Laissez-moi continuer, je vous prie. Viveur et coureur, acoquiné aux sociétés équivoques, mon mari reprit au bout de peu de temps son existence de garçon. Je ne m'en aperçus qu'assez tard, lorsque ses absences se multiplièrent et qu'on le vit au cercle, aux courses, au théâtre, partout, excepté chez lui. Vous me conseillâtes de fermer les yeux momentanément, d'être avec mon mari... plus libre et plus coquette, d'être lâche enfin. Je me raidis au contraire, et toutes mes délicatesses offensées me commandèrent une première séparation.

Mme DE SAINTE-CROIX

Je vous ai indiqué alors, ma chère Emma, les leçons d'une sagesse vulgaire que plus d'une honnête femme a suivies avec succès.

EMMA

En faisant comprendre à mon mari que j'étais au courant de ses désordres, j'avais amené entre nous une situation si embarrassée et si pénible que je vous priai d'intervenir pour y mettre fin. Raoul, m'avez-vous dit, se montra sensible à vos reproches, mais sa conduite resta la même et il la couvrit seulement de quelques apparences qui m'abusèrent encore une fois. Fatiguée outre mesure d'un intérieur insupportable, je pris la résolution d'en sortir pour quelque temps. Vous vous élevâtes bien haut contre mes projets de retraite et de campagne, mais il vous parut plus prudent de me suivre que de m'abandonner, et nous vînmes nous établir ici, dans cette propriété que je possédais à quelque distance de Paris. C'était en vérité une rupture pour mon mari, mais ce n'en était pas une encore pour le monde.

Mme DE SAINTE-CROIX

Que dites-vous là, mon enfant ?

EMMA

Ce qui me reste à ajouter est plus grave encore. Après tant d'afflictions et tant d'épreuves, j'ai été la première à parler de réconciliation, mais d'une réconciliation digne pour moi et pour mon mari sérieuse. Il faut que Raoul s'amende et se soumette; il faut que Raoul ne voie plus que son ménage à conduire et sa position à faire; il faut que Raoul enfin apporte dans notre union la moralité qu'il exige de moi-même. Mais si mon mari au contraire me revenait sans préparation; s'il ne pensait qu'à pacifier une brouille légère pour éviter

une rupture définitive; s'il se réservait de troubler encore mon repos, mon esprit et ma conscience en considérant sa femme comme une maîtresse de plus, qu'il sache bien que je n'accepterai jamais une communauté semblable et que je demanderai à la loi de la briser.

M^me^ DE SAINTE-CROIX

Vous me rendrez cette justice, ma chère Emma, que je n'ai jamais cherché d'excuse aux désordres de Raoul, et nous sommes d'accord sur ce point pour juger sévèrement mon fils. Mais vous n'appréciez pas assez son caractère qui est agréable, ni son cœur qui est excellent. Raoul a des défauts, comme moi, comme vous-même. C'est le malheur du mariage de découvrir trop entièrement les individus, et combien passent chez eux pour des gens médiocres, qu'on voit en ville jouer les héros! Tenez, notre voisin, M. de La Rouvre, il a dû vous le dire.

EMMA

Quoi donc?

M^me^ DE SAINTE-CROIX

M. de La Rouvre est marié et séparé de sa femme.

EMMA

Pourquoi ne pas me l'avoir appris plus tôt?

M^me^ DE SAINTE-CROIX

Pruderie de vieille femme, ma chère Emma, qui n'a pas de goût pour les vilains contes et ne trouve que du péril à les publier.

EMMA

Que je sache au moins les causes qui ont amené cette séparation?

Mme DE SAINTE-CROIX

L'histoire ne date pas d'hier et je ne m'en souviens pas bien exactement. Il est possible que Mme de La Rouvre ait été coupable, malgré la réputation qu'a son mari d'un maniaque et d'un butor. Au surplus, lorsque des époux en arrivent là, il est ordinaire que l'un accuse l'autre, et le monde les renvoie dos à dos.

EMMA

Le monde a tort, Madame; je pourrais vous citer des séparations éclatantes qui sont au-dessus de ses quolibets et de vos épigrammes.

Elle sort brusquement.

SCÈNE IV

Mme DE SAINTE-CROIX, *seule.*

Allons! le dénouement est arrivé et il n'est pas bien dangereux. Ce M. de La Rouvre, avec ses quarante ans, ses fièvres et ses cornes, a fait à Emma une déclaration qu'elle aura reçue majestueusement. Ce n'est plus une femme, c'est un ministre. Je ris bien malgré moi. L'état de ma belle-fille m'inquiète tous les jours davantage. Elle aurait des nerfs seulement, des désespoirs d'épouse outragée, des velléités de vengeance

même, nous avons toutes passé par là. Mais ce sont ses malheureuses réflexions, c'est sa tête qui la perd dans cette solitude où elle se drape et où elle se morfond. Il est bien temps que son mari arrive. De mon côté, je voudrais bien embrasser mon enfant!

SCÈNE V

Mme DE SAINTE-CROIX, RAOUL

RAOUL

C'est inutile, ne m'annoncez pas. *(Entrant.)* Bonjour, maman.

Mme DE SAINTE-CROIX

Te voilà enfin, méchant garçon!

RAOUL

Tu as bonne mine. On ne dépérit pas ici.

Mme DE SAINTE-CROIX

Je me porterais mieux encore si j'avais un fils raisonnable qui consentît à se laisser vivre entre sa mère et sa femme.

RAOUL

Tu commences? Déjà! Donne-moi le temps de souffler, je te prie. Je me doute bien que tu n'es pas contente et que tu ne m'attendais pas pour me faire des compliments. Je n'en mérite aucun, je l'avoue. Si l'on distribuait des prix

de mariage, il faudrait que cette institution fût tombée bien bas, plus bas qu'elle n'est, pour que j'obtinsse le plus léger accessit. Me voici cependant.

J'accours dans cette ville immense
Qui m'a ravi tout mon bonheur,

et il faut éviter principalement que je reparte avant d'avoir vu l'objet en question, ce qui ferait tout manquer. Quand je te dirai, tiens, comme ça : Et ma femme? Alors nous parlerons de ma femme, puisque j'en ai une.

Mme DE SAINTE-CROIX

Viens t'asseoir près de moi.

RAOUL

Non, pas encore. Je me méfie.

Mme DE SAINTE-CROIX

Ne riez plus, Raoul, et écoutez-moi. Je pense qu'avant de venir ici vous avez fait des réflexions sérieuses?

RAOUL

Des réflexions sérieuses m'auraient retardé inutilement. Tu m'as demandé bien autre chose, un véritable tour de force. Il m'a fallu prendre sur moi de régler toutes mes affaires pour trois ou quatre jours; mettons-en cinq. Cinq jours bien employés doivent suffire à une réconciliation entre époux. S'il le faut, je finirai la semaine.

Mme DE SAINTE-CROIX, *très affectée.*

Je vois bien tristement que mon indulgence a produit des

fruits déplorables et qu'il n'y a plus pour mon fils ni affections ni devoirs capables d'arrêter son incorrigible nature.

RAOUL

N'en dis pas plus: j'ai dormi en chemin de fer. *(Allant à elle.)* Allons, ne pleure pas, embrasse-moi et parle.

Mme DE SAINTE-CROIX

Je ne sais plus maintenant ce que je voulais dire.

RAOUL

Je vais te remettre sur la voie. Et ma femme? Du calme, te dis-je, et voyons ensemble ce qu'il y a de vrai dans ce que tu m'as écrit.

Mme DE SAINTE-CROIX

Tout.

RAOUL

Tu exagères. Emma s'ennuie et me rappelle, voilà la vérité. J'ai bien voulu venir ici, faire acte de soumission pour faciliter sa réintégration dans le domicile conjugal, mais au premier jour je l'aurais trouvée à m'attendre en rentrant chez moi.

Mme DE SAINTE-CROIX

Écoute-moi bien, mon fils, pèse très sérieusement ces dernières paroles pour ne rendre plus que toi-même responsable de l'avenir. Je m'étais opposée, tu t'en souviens, au départ d'Emma pour la campagne, et ce ne fut qu'en désespoir de cause que je lui proposai de l'accompagner. Elle y consentit, par convenance plutôt que par affection. A peine

arrivée, elle fixa les heures de notre existence commune, en me faisant comprendre que nous vivrions chacune de notre côté le reste du temps. Je perdais ainsi mon influence sur elle au moment où ses griefs les plus légitimes devaient la conduire aux réflexions les plus dangereuses. Aigrie de ton inconduite, démoralisée par ton exemple...

RAOUL

Passons. Je sais tout cela. Aigrie de mon inconduite, démoralisée par mon exemple, la victime se métamorphosa en révoltée. Après?

Mme DE SAINTE-CROIX

Je vins alors te trouver bien des fois; je t'écrivis lettres sur lettres; mais, plutôt que de faire les premiers pas vers Emma, tu attendis obstinément qu'une offre de réconciliation t'arrivât de son côté. Ce calcul te paraissait si juste qu'en le voyant réalisé aujourd'hui, il te semble que tu n'as plus qu'à prendre ta femme par la main pour la reconduire chez toi. Erreur! Erreur complète! Cette réconciliation, mon enfant, n'est qu'une épreuve, mieux que cela, un véritable piège que te tend ta femme pour constater tes faiblesses incurables et s'affranchir alors de ses obligations. En voyant Emma devenue si raisonneuse et si décidée, je suis convaincue que son mariage lui inspire plus d'éloignement qu'une séparation, cette séparation dût-elle être accompagnée d'un scandale! A l'heure qu'il est, un homme adroit et résolu, qui surprendrait l'oreille de ta femme, l'enlèverait en un tour de main.

RAOUL, *décontenancé.*

Ah! Et cet homme-là existe-t-il?

Mme DE SAINTE-CROIX

Non.

RAOUL

Tu me dis non comme tu me dirais oui.

Mme DE SAINTE-CROIX

Je ne le connais pas, au moins. Eh bien, Raoul, parle-moi à ton tour.

RAOUL

Que veux-tu que je te dise? Nous verrons.

Mme DE SAINTE-CROIX

J'espère bien, mon cher enfant, que tu vas sauver ton ménage en regagnant le cœur de ta femme et non pas le compromettre plus encore en cherchant querelle au premier venu.

RAOUL

Rassure-toi. Mon opinion est faite à cet égard. Je comprends qu'on se batte pour une bêtise, je l'ai fait plusieurs fois. Mais se battre pour sa femme, c'est ridicule d'abord et c'est inutile; on ne peut pas recommencer tous les jours. Allons, il était écrit que Mlle Rose-Joséphine-Emma Puypardon me donnerait plus d'ennui que d'agréments. J'ai fait bien des sottises dans ma vie de jeune homme, mais la plus grande a été de me marier.

Mme DE SAINTE-CROIX

C'est ma faute et je l'ai regrettée amèrement.

RAOUL

Oui. C'est bien ta faute. Tu m'as jeté là dans une impasse, après m'avoir fermé toutes les carrières.

Mme DE SAINTE-CROIX

Lesquelles ?

RAOUL

J'ai dit : toutes, sans exception.

Mme DE SAINTE-CROIX

Il ne te manquerait plus, Raoul, que d'être injuste avec ta mère. Si tu avais eu, je ne dis pas une vocation, mais un goût quelconque, je l'aurais encouragé de toutes mes forces, quoi qu'il eût pu m'en coûter.

RAOUL

Mais j'ai voulu m'engager un jour.

Mme DE SAINTE-CROIX

Oui, et le lendemain tu désirais entrer aux Affaires étrangères. Soldat et diplomate, comme ça se ressemble !

RAOUL

Ça se ressemble pour moi. Ce sont deux états où l'on ne fait rien.

Mme DE SAINTE-CROIX

Plains-toi donc ! Crois-tu que je n'ai pas tenu compte de

ta paresse et de ta légèreté en te faisant entrer dans l'Administration supérieure?

RAOUL

C'est bien agréable pour l'Administration supérieure ce que tu dis là. La belle affaire! Je suis sous-préfet, en attendant qu'on les supprime; tandis qu'on ne supprimera jamais le personnel diplomatique, qui rend de véritables services. Si j'en faisais partie aujourd'hui, comme je le voulais, et que ma femme me donnât des inquiétudes dans une résidence, je demanderais tout simplement à être envoyé dans une autre; ça arrive tous les jours, ça, aux Affaires étrangères. Pauvre chère maman! Tu n'as pas dû t'amuser beaucoup en compagnie de ta belle-fille... surtout si vous ne vous voyiez jamais... excepté pour vous dire des choses désagréables. Mais que peut-elle bien faire ici, ma femme?

Mme DE SAINTE-CROIX

Rien. Des promenades, quelques visites, et le plus souvent elle s'enferme dans sa chambre.

RAOUL

Qu'est-ce qu'il y a donc de si curieux dans sa chambre? Je vois ce que c'est, elle écrivaille. Il ne me manquait plus que ça, j'ai épousé un bas bleu!

SCÈNE VI

LES MÊMES, EMMA

EMMA

Bonjour, Raoul, vous êtes le bienvenu.

RAOUL

Comment allez-vous, ma chère Emma?

EMMA

Parfaitement, mon ami.

RAOUL

Je vous trouve en effet une santé superbe, une mine charmante, qui donne encore plus de prix à l'absolution que je viens chercher.

EMMA

Je suis très satisfaite de mon séjour ici. Si vous comptez rester quelque temps avec nous, comme je le souhaite, vous verrez que la campagne a son mérite et ses charmes en toute saison.

RAOUL

Mais je ne déteste pas les champs, ma chère Emma, et nous déciderons quand vous le voudrez de nous y établir tout à fait. On chasse, on monte à cheval, on mange, on dort, on fume; cette existence de brute me conviendrait assez.

Mme DE SAINTE-CROIX, *bas*.

Tiens-toi un peu et ne dis pas trop de bêtises.

EMMA

Je ne me fie pas, mon cher Raoul, à vos goûts campagnards qui s'expliqueraient seulement chez un grand propriétaire en s'harmonisant avec ses travaux; mais, sans domaine à faire valoir, vous vous lasseriez bien vite d'une vie toute bestiale pour en désirer une autre où l'intelligence et la sensibilité auraient plus de part.

RAOUL

C'est bien possible ce que vous me dites là; on ne s'amuse réellement qu'à Paris.

Mme DE SAINTE-CROIX, *bas*.

Soyez indulgente et ménagez son embarras.

EMMA

Il n'est pas embarrassé du tout. La bonne sagesse exclut les résolutions extrêmes et les partis aventureux. On s'y résigne quelquefois, mais on ne court pas au-devant d'eux. Une vie douce et franche, sans complications et sans surcharges, la campagne l'été, le monde l'hiver, des occupations faciles, des plaisirs fréquents, n'est-ce pas là un sort enviable et ne faut-il pas plaindre ceux qui en sont privés comme ceux qui n'en sont pas satisfaits?

Mme DE SAINTE-CROIX, *bas*.

Approuve et mets-y de la conviction.

RAOUL

Vous dites très bien, ma chère Emma, des choses très justes qui me frappent très sérieusement. J'avais perdu la tête pour sacrifier le parfait bonheur à des distractions grossières qui me laissent aujourd'hui de véritables remords.

EMMA

Soit! Nous mettrons le passé au compte de votre âge, où le fruit défendu a plus d'attrait que le fruit nouveau.

Mme DE SAINTE-CROIX, *bas.*

Charmant! Vous êtes dans le ton. *(Haut.)* Que j'ai de plaisir à vous entendre parler si raisonnablement! Un ménage comme le vôtre a tout ce qu'il faut pour être heureux, et les fautes les plus graves ne sauraient séparer indéfiniment de jeunes époux comme vous l'êtes. L'un se corrige, l'autre s'apaise, on se connaît mieux, on s'aime davantage, jusqu'au jour où les enfants emportent la partie.

RAOUL

Oh! les enfants! les enfants! C'est une charge et une dépense qui viendront toujours assez tôt. Autrefois, de ton temps, on faisait des enfants. *(Sur un signe de sa mère.)* C'est gentil quelquefois, les enfants, c'est très gentil. Ils vous aiment beaucoup quand on les élève mal, et quand on les élève bien ils ne peuvent pas vous souffrir.

Mme DE SAINTE-CROIX

Quelle théorie!

EMMA

Vous ne parliez pas ainsi, Raoul, avant notre mariage.

RAOUL

Le mariage a modifié toutes mes opinions *(à part)*, excepté celle que j'avais de lui.

EMMA

Je croirais plutôt que dans une situation nouvelle vos idées n'ont pas changé. Elles sont encore indécises, confuses et sans direction. Nous essaierons de les débrouiller ensemble et vous me permettrez de vous conduire pendant quelque temps. Ne faites pas la grimace; je ne serai ni professeur ni despote. Nous chercherons ce qu'il y a de mauvais en vous pour le réduire et ce qu'il y a de bon pour en tirer parti. J'ai gardé le souvenir très exact d'une soirée, celle de notre contrat, où vous m'aviez donné de vous des espérances fort honorables; vous y fûtes aimable sans excès, sérieux sans embarras, de la meilleure tenue du monde. Cette impression était la mienne et celle de toute la galerie.

RAOUL

Je représente, n'est-ce pas? Je sais représenter? Je suis ndiqué pour le monde officiel? Je me la rappelle bien aussi cette soirée, la conversation de votre tuteur et son gilet de velours vert. Ce brave vieillard ne me quittait pas d'une semelle, et, comme il avait la toquade des sciences, il me faisait à propos de vous, qu'il comparait à une plante, un cours de botanique mélangé d'anatomie, que j'écoutais sans rien comprendre, en contemplant son gilet. Je pense souvent

à votre tuteur, qui est resté un phénomène à mes yeux. Sa fortune était médiocre; il n'avait pas de fonctions, pas de croix; il portait des gilets de velours vert, et cependant on le considérait comme un homme de poids. Cette question du poids dans la vie me tourmente depuis quelque temps. Je voudrais trouver une position sérieuse qui convînt à un homme frivole. Il y a beaucoup de ces positions-là... dans le gouvernement surtout... quel qu'il soit. Je regrette bien que votre tuteur n'en ait pas eu une; j'aurais stipulé, en vous épousant, qu'il me la transmettrait, comme on le fait dans plus d'un mariage pour des emplois souvent considérables.

EMMA

Mais vous avez votre place, Raoul, car vous êtes un homme en place.

RAOUL

Oui, j'ai ma place en effet. Elle ne m'a jamais donné moins de mal que maintenant. Je viens de me lier avec le receveur de mon arrondissement, qui est un très gentil garçon comme moi, et nous avons organisé un système très commode. Quand je suis appelé à ma sous-préfecture, je passe à sa recette, où je donne de ses nouvelles; quand il est appelé à sa recette, il passe à ma sous-préfecture, où il fait bien mes compliments. Vous ne me croirez peut-être pas, mais dans notre ressort on ne se plaint d'aucun abus.

EMMA

L'abus, c'est le ressort même.

M^me^ DE SAINTE-CROIX

Voilà une jolie histoire, Raoul, et je t'engage à la raconter ailleurs qu'ici. Tu t'étonneras après de ne pas avancer!

RAOUL

Priez ma mère, ma chère Emma, de laisser le dépôt de la morale entre vos mains. J'ai la conscience assez lourde sans qu'on me reproche encore mes désordres administratifs.

EMMA

Vous n'avez pas changé, Raoul, depuis que je vous ai vu. Je ne parle pas de votre personne, qui est toujours satisfaisante. Vous êtes resté le même homme, très naturel, ce qui est une qualité, mais aussi bien léger, ce qui est un défaut.

RAOUL

Pour moi, ma chère Emma, que vos avantages intéressent autant que vos mérites, je trouve qu'ils ont acquis parallèlement un sérieux que je ne leur connaissais pas.

EMMA

Quel gamin j'ai épousé là!

RAOUL, *bas à sa mère.*

Qu'est-ce que tu me disais donc? Ça marche; ça marche très bien. Elle cause, elle rit, elle me blague; elle est devenue très femme, voilà tout. J'ai faim, à quelle heure dîne-t-on?

Mme DE SAINTE-CROIX

Dans un instant.

RAOUL

As-tu du champagne ici?

SCÈNE VII

LES MÊMES, ADÈLE

ADÈLE

On vient de recevoir cette lettre adressée à M. de Sainte-Croix.

Mme DE SAINTE-CROIX

Déjà des lettres!

RAOUL, *qui a pris la lettre, embarrassé.*

L'écriture d'Antoinette.

Mme DE SAINTE-CROIX

Regarde un peu, Raoul, cette lettre est sans doute pour moi.

RAOUL, *lui remettant la lettre.*

En effet, Mme de Sainte-Croix, propriétaire.

Mme DE SAINTE-CROIX

Je sais ce que c'est, je la lirai plus tard.

ADÈLE

Madame est servie.

Mme DE SAINTE-CROIX

Allons dîner, mes enfants.

ACTE II

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

RAOUL, EMMA

RAOUL, *il est assis dans le fauteuil occupé précédemment par de La Rouvre.*

Pourquoi riez-vous ?

EMMA

Pour rien. Je vous ai prié plusieurs fois de vous asseoir à une autre place.

RAOUL

Mais je me trouve très bien là.

EMMA

Vous avez tort. Je n'ai pas l'habitude de vous voir dans ce fauteuil où vous n'êtes pas à votre avantage.

RAOUL, *se levant brusquement.*

Désirez-vous que je quitte cette chambre aussi, et la maison par-dessus le marché?

EMMA

N'ayez donc pas de ces mouvements brusques, qui vont si mal à votre nature tranquille et un peu lourde.

RAOUL

Il faut convenir, ma chère Emma, que notre fameuse réconciliation n'avance pas du tout. Elle reculerait plutôt. Vous m'avez reçu fort bien à mon arrivée, je l'avoue. Depuis vous ne m'avez fait ni reproches ni récriminations, c'est encore vrai...

EMMA

Que me reprochez-vous alors?

RAOUL

Votre attitude de princesse et votre indifférence de religieuse.

EMMA

Peut-être étiez-vous trop sûr de me plaire, c'est le contraire qui a eu lieu.

RAOUL

Je ne croyais pas que l'on mécontentât sa femme en se montrant amoureux d'elle. Cette maladresse au moins, si c'en est une, ne vous autorise pas à manquer de bonne grâce et d'intimité avec moi... J'attends encore docilement les leçons que vous m'aviez promises.

EMMA

Oui, j'avais pensé un moment à vous éduquer. Je voulais vous donner des lumières et du sérieux, de l'ambition même. Les années feront peut-être cette besogne qui ne me tente plus. *(A mi-voix.)* Le champ ne vaut pas la culture.

RAOUL

Je me consolerais facilement d'être un homme ordinaire, si je n'avais pas une femme supérieure. Vous me trouvez fort ennuyeux, n'est-ce pas?

EMMA

Et moi, me trouvez-vous bien amusante?

RAOUL

C'est votre faute. Vous saviez ce que vous faisiez en me rappelant auprès de vous. Je m'attendais à une seconde lune de miel au lieu du supplice de Tantale que vous accompagnez encore de propos désobligeants. Tenez, je ne suis pas plus susceptible qu'il ne faut, mais vous me manquez de respect à chaque minute, volontairement.

EMMA

Vous ne cessez pas de me choquer sans vous en apercevoir.

RAOUL

Vous n'écoutez jamais ce que je dis.

EMMA

Vous parlez toujours sans intérêt.

RAOUL

Il semble que vous n'ayez plus aucune obligation.

EMMA

Depuis que vous avez failli à tous vos devoirs. *(Un temps.)* Ne m'en veuillez pas, mon cher Raoul, de mes impatiences et de mes duretés. Depuis six mois j'ai pensé beaucoup, beaucoup souffert, et toutes les injustices de mon mariage ne sauraient m'échapper facilement, surtout lorsque j'ai devant moi mon bourreau, qui promène sous mes yeux son impunité. Les maris s'étonneraient de leur insouciance, s'ils savaient quels sont nos ressentiments et nos agitations jusqu'au jour lamentable où les fautes devenant réciproques disparaissent dans une philosophie partagée, et où le mariage alors, comme l'a dit un homme d'esprit, n'est plus que l'union de deux associés, qui ont un centre commun et des opérations différentes. Une autre femme vous aurait trompé depuis longtemps, et si j'en arrivais là, ce serait une fin bien vulgaire pour moi comme pour vous.

RAOUL

Veux-tu que je te joue la *Grande-Duchesse?*

EMMA

Vous n'avez pas d'autre proposition à me faire?

RAOUL

Qu'a-t-elle de si singulier? Tous les jours un homme et une femme sont ensemble : ils n'ont rien à se dire ; ils jouent la *Grande-Duchesse*. Ça n'a pas plus de conséquence.

EMMA

Vous avez raison. *(A mi-voix.)* Jouez-moi la *Grande-Duchesse*.

RAOUL

Je croyais que le piano était à droite.

EMMA

Non, à gauche. *(A part.)* Il se trompe, même de piano!

RAOUL

Qu'est-ce que c'est que ce morceau inédit? Vous composez maintenant?

EMMA

Passez-moi cette musique qui ne m'appartient pas.

RAOUL

A qui est-elle?

EMMA

Elle m'a été prêtée par un de nos voisins... M. de La Rouvre. Le connaissez-vous?

RAOUL

De La Rouvre? Non. Ce nom ne me rappelle rien. Est-ce un sportsman d'abord?

EMMA

Vous le lui demanderez à lui-même.

RAOUL

Si c'est un sportsman, je me serai certainement rencontré avec lui. Pourquoi ne l'ai-je pas encore vu chez vous?

EMMA

Il me boude, et je lui en veux moi-même de m'avoir caché un secret.

RAOUL

Quel secret? En êtes-vous aux secrets avec ce monsieur?

EMMA

Ce mot m'est venu plus vite qu'un autre. J'ai engagé plusieurs fois M. de La Rouvre à se marier, sans qu'il m'apprenne que la chose n'était pas faisable.

RAOUL

Pourquoi?

EMMA

Parce qu'elle était déjà faite.

RAOUL

Il est marié, battu et séparé.

EMMA

Ne riez pas de lui, ça vous porterait malheur.

RAOUL

Allez-vous recommencer?... Vous voudriez me donner des inquiétudes; vous ne réussirez pas. Vous vous retirez à la campagne pour marier vos voisins, et comme ils ont déjà un ménage de trop, ils ne reviennent plus.

EMMA

Mais M. de La Rouvre n'est pas quitte avec moi. Je lui

réserve un entretien particulier où il me rendra compte de son mariage ainsi que de sa séparation. Je ne veux pas perdre cette histoire conjugale et je la noterai au besoin.

RAOUL

Il venait autrefois chez ma mère une femme bien comique, qui avait de la barbe au menton et de l'encre aux doigts, dont la conversation vous aurait été bien agréable. Elle ne tarissait pas sur le mariage. Elle connaissait toutes les variétés du mari. Le mari était sa bête noire. Elle l'avait étudié depuis la nuit de ses noces jusqu'à l'enterrement de sa femme, et elle le montrait, pendant ce long trajet, sot, grossier, jaloux, libertin, avare, despote, criminel, etc. Inutile de vous dire que pour nous juger ainsi il n'y a que les vieilles filles ou les femmes incomprises. Cette personne était l'une et l'autre. Mes amis et moi, nous nous amusions devant elle à faire l'éloge de la polygamie, et comme la grammaire la consolait du célibat, nous l'appelions mademoiselle Noël et Chapsal.

EMMA

Cette demoiselle Noël et Chapsal, comme vous la nommiez si spirituellement, avait oublié dans sa collection de maris celui qui amnistie tous les autres. Il est gai, confiant et sûr de lui. Il sait donner le bras, gronder un domestique. Son intérieur est des plus paisibles. Il sort quand sa femme est là et elle n'y est plus quand il rentre. Il conduit ses amis au restaurant et reçoit à sa table les amis de sa femme. On écoute ce qu'il dit avec un bienveillant sourire, et lorsque la conversation s'élève ou devient plus intime, on lui donne

la clef des champs. Ces maris-là sont sous-préfets à trente ans, préfets à quarante, députés quand ils ont du ventre, sénateurs quand ils ont la goutte, et les jeunes gens auxquels ils racontent leurs aventures galantes les appellent des Sganarelles.

Elle sort vivement.

SCÈNE II

RAOUL, *seul.*

Va-t'en au diable!... Mariez-vous donc pour entendre de pareilles choses!... Ce n'est pas qu'elles m'épouvantent. Menaces en l'air! On trompe son mari; on ne décide pas qu'on le trompera... Quelle existence je mène ici! Au sermon avec ma mère; en pénitence avec ma femme; pas de société; aucun plaisir!... D'un autre côté, Antoinette m'écrit billet sur billet et me menace d'un coup de tête. Lequel? Elle ne me le dit pas; mais, quel qu'il soit, elle est capable de tout... Je suis bien embêté autant qu'on peut l'être. Ce matin, en traversant le village, la fantaisie me prend d'entrer dans un cabaret. Naturellement je demande le *Siècle*. Pas de *Siècle* et à sa place le *Gaulois* qui me désigne en toutes lettres. *(Il tire le journal de sa poche et lit)* : « On parle toujours de la suppression prochaine des sous-préfectures. A ce propos, on nous conte le cas assez curieux d'un jeune fonctionnaire. Sa sous-préfecture est dans l'ouest, sa femme est dans le sud, et il habite le nord. »

SCÈNE III

RAOUL, DE LA ROUVRE

DE LA ROUVRE

Dites-moi, je vous prie, Monsieur, si je pourrai voir aujourd'hui Mme de Sainte-Croix.

RAOUL

Laquelle, Monsieur?

DE LA ROUVRE

Je n'en connais qu'une.

RAOUL

Est-ce ma mère ou ma femme que vous désirez rencontrer?

DE LA ROUVRE

Excusez-moi, je n'étais pas à votre question. Je voudrais être reçu par toutes deux.

RAOUL

Ma mère est à Paris, Monsieur, et elle regrettera bien de ne pas s'être trouvée chez elle. Je vais faire annoncer à ma femme votre visite.

DE LA ROUVRE

M. de La Rouvre.

RAOUL, *après avoir sonné.*

Enfin, voilà donc quelqu'un qui vient jeter de l'animation dans mon intérieur. *(Adèle entre.)* Prévenez Madame que M. de La Rouvre est avec moi et que nous l'attendons dans ce salon. *(A part.)* Je vais m'en faire un ami. *(Haut.)* Ma femme m'a parlé bien souvent de vous, Monsieur. Si je n'avais pas été surpris à mon arrivée ici par quelques affaires, je serais allé déjà vous remercier des attentions que vous avez eues pour elle. J'espère bien qu'avant de quitter le pays nous aurons le plaisir de vous recevoir à dîner.

DE LA ROUVRE

Je vous remercie, Monsieur, je pars ce soir.

RAOUL

Vous partez ce soir? Je voudrais bien en dire autant! Vous retournez à Paris?

DE LA ROUVRE

Non, Monsieur, je retourne dans l'Inde.

RAOUL

Diable! C'est un voyage, cela. Il est vrai qu'il n'y a plus de voyage aujourd'hui; on fait le tour du monde, son guide d'une main et sa bourse de l'autre.

DE LA ROUVRE

Jusqu'où êtes-vous allé ainsi, Monsieur?

RAOUL

Oh! je ne parle pas pour moi qui ne me trouve bien qu'à

Paris. On ne vit que là. Un mouvement perpétuel! Toujours du nouveau! Les plus jolies femmes de la terre! Des journaux qui vous parlent du monde entier et de tout le monde! On ne se figure pas ce que cette lecture seule des journaux exige de temps. J'en ai fait le calcul, montre en main. Il me faut chaque matin régulièrement deux heures trois quarts pour me mettre au courant de la vie parisienne. Je ne sortirais jamais de chez moi avant ça.

DE LA ROUVRE, *à part.*

Voilà les fils du monde moderne!

Adèle rentre.

RAOUL

Qu'y a-t-il, Adèle?

ADÈLE

Madame se trouve trop souffrante pour recevoir et fait bien ses excuses.

DE LA ROUVRE

Je vous prie, Mademoiselle, d'annoncer à Mme de Sainte-Croix que je pars ce soir, et que, dans le cas où sa santé s'améliorerait, je reviendrai lui faire mes adieux.

ADÈLE

Bien, Monsieur; la commission sera faite.

Elle sort.

RAOUL

Je regrette mille fois ce nouveau contretemps; ma mère absente, ma femme malade, il ne reste plus que moi pour vous recevoir.

DE LA ROUVRE

Ne vous donnez pas cette peine. Adieu, Monsieur.

Il sort.

SCÈNE VI

RAOUL seul, puis ADÈLE

RAOUL

Il n'est pas bien élevé, ce monsieur, ni d'une conversation bien agréable. Je m'explique la maladie de ma femme. Elle a préféré nous laisser ensemble... si on peut appeler cela nous laisser ensemble. Allons, encore une journée à passer comme les autres. Emma me laisse un peu de bon temps; profitons-en pour me promener de long en large... ou pour attraper des mouches. *(Adèle traverse la scène.)* Adèle?

ADÈLE

Monsieur veut quelque chose?

RAOUL

Approchez, quand je vous appelle... Madame n'est pas souffrante, n'est-ce pas?

ADÈLE

Je ne pense pas, Monsieur. Je crois bien que Madame a pris ce prétexte-là comme un autre pour rester chez elle. *(Se retirant.)* C'est tout ce que Monsieur avait à me dire?

RAOUL

Attendez, que diable, vous n'êtes pas si pressée... Avez-vous beaucoup d'ouvrage dans la maison, Adèle?

ADÈLE

Couci-couça, Monsieur.

RAOUL

Ah! couci-couça; mais vous ne vous plaignez pas?

ADÈLE

Oh! non, Monsieur, ces dames sont si bonnes!

RAOUL

Oui, ma mère est excellente. Ma femme aussi est excellente

ADÈLE

L'une tout comme l'autre, Monsieur.

Elle se retire.

RAOUL

Et vous mariez-vous bientôt, Adèle?

ADÈLE, *revenant.*

Oui, Monsieur, à la Saint-Jean.

RAOUL

Ah! à la Saint-Jean. Votre fiancé vous plaît-il bien?

ADÈLE

Couci-couça. On prend ce qu'on trouve. Monsieur n'a plus besoin de moi?

RAOUL

Non, Adèle, vous pouvez me laisser. J'en suis là maintenant à causer avec les domestiques. *(La rappelant.)* Adèle, envoyez-moi Auguste.

ADÈLE

Le voici justement.

Elle sort.

SCÈNE V

RAOUL, AUGUSTE

AUGUSTE, *une carte à la main.*

Monsieur s'ennuie?... Je lui apporte de l'occupation.

Il lui remet sa carte.

RAOUL

Antoinette! Cette dame est ici?

AUGUSTE

Cette dame se promène dans le parc... honnêtement, mais enfin elle se promène dans le parc.

RAOUL

Donne-moi une veste et un chapeau.

AUGUSTE, *tout en l'habillant.*

J'ai bien compris tout de suite que c'était une connaissance particulière de Monsieur. Je lui ai offert très poliment de l'enfermer dans le hangar; elle a refusé le hangar.

RAOUL

Y a-t-il un hôtel dans ce pays, un restaurant, quelque chose?

AUGUSTE

Je ne connais qu'un cabaret où Monsieur, m'a-t-on dit, a lu le journal ce matin. Je ne crois pas que Monsieur soit tous les jours à la noce avec cette petite femme-là. Généreuse mais hardie. *(Antoinette paraît au fond.)* Tournez-vous donc, Monsieur. Regardez derrière vous. J'étais bien sûr que le parc ne lui suffirait pas; elle demandera à visiter la maison.

Il sort.

SCÈNE VI

RAOUL, ANTOINETTE

ANTOINETTE

Je parie que tu ne m'attendais pas.

RAOUL

Non, certes. Je n'aurais jamais cru que vous pénétreriez usqu'ici.

ANTOINETTE

Tu me trouves un joli aplomb?

RAOUL

Dont vous ne vous doutez même pas.

ANTOINETTE

J'avais une envie folle de te voir; les plus sottes idées me trottaient dans la cervelle; je te croyais malade, fâché, ruiné!

RAOUL

Nous bavarderons ailleurs. Sortons.

ANTOINETTE

Laisse-moi m'asseoir deux minutes. Je fais quarante lieues pour venir te trouver et tu ne m'offres seulement pas un tabouret! Cinq minutes seulement.

RAOUL

Et si ma femme entrait!

ANTOINETTE

Eh bien, elle entrerait. Je parle français comme elle. Je sais me tenir dans un salon, je ne suis pas la fille d'un chiffonnier. Je m'appelle la comtesse Bordogni. Elle peut bien venir, ta femme; elle ne me fera pas rougir.

RAOUL

Mais moi, moi, comment lui expliquerai-je votre visite?

ANTOINETTE

Comme tu voudras! Tu lui en as fait avaler bien d'autres! Ce n'est pas étonnant du reste; tu es un si joli homme.

RAOUL

Je ne suis plus sensible à ce compliment.

ANTOINETTE

On te l'a fait trop souvent, voilà ce que tu veux dire.

RAOUL

Filons, n'est-ce pas?

ANTOINETTE

Me reconduis-tu à Paris?

RAOUL

Non. Nous allons flâner dans le village le plus prudemment possible et vous repartirez par le premier train.

ANTOINETTE

Raoul, tu ne m'aimes plus ou tu es ruiné.

RAOUL

Pourquoi ruiné? Vous savez bien qu'au milieu de toutes mes folies je suis un garçon économe. C'est un trait de mon caractère.

ANTOINETTE

Alors, tu ne veux plus de moi.

RAOUL

Je vous adore, ma chère Antoinette; vous me plaisez infiniment et je m'ennuie loin de vous. Mais je suis ici par devoir, un mot que vous n'avez jamais compris; et vous ne pouvez pas rester par décence, un autre mot que vous ne comprendrez jamais. Allons-nous-en.

ANTOINETTE

Je pars, mon ami. Reste chez toi; ne m'accompagne pas. Tu te portes bien, tu n'es pas ruiné, tu m'aimes, c'est tout ce que je voulais savoir. Je ne te demande plus qu'un compliment sur ma toilette. Quel goût! Quelle distinction! On n'a pas l'air d'une femme qui sort du demi-monde?

RAOUL

Non, mais d'une femme qui va y rentrer.

ANTOINETTE

C'est méchant ce que tu me dis là, mais c'est très spirituel, comme tout ce qui sort de ta bouche. Me trouves-tu jolie, oui ou non?

RAOUL

Très jolie.

ANTOINETTE

Lâche le mot : je suis éblouissante.

RAOUL

Quel bon petit singe tu fais! Te sauveras-tu enfin?

ANTOINETTE

Donne la patte. *(Ils se tiennent les mains un instant.)* J'ai reçu la visite de ton ami.

RAOUL

Lequel?

ANTOINETTE

Ton nouvel ami... le receveur. Est-ce vrai qu'il te remplace toujours en ton absence?

RAOUL

A quel propos vous a-t-il dit cela?

ANTOINETTE

Tu ne vois donc pas que je plaisante.

RAOUL

J'espère bien, ma chère Antoinette, que vous n'abusez pas de la situation pour courir avec mes amis ou avec les vôtres.

ANTOINETTE

Où serait le mal quand je m'amuserais un peu? Et quand je te tromperais, puisque c'est toi que j'aime!

RAOUL

Vous le feriez comme vous le dites. Il ne me manquerait plus que d'avoir des désagréments d'un côté et des inquiétudes de l'autre.

ANTOINETTE

Ça ne s'arrange donc pas avec ta femme?

RAOUL

Couci-couça. Je parle comme Adèle, maintenant.

ANTOINETTE

Je croyais le contraire, en te voyant t'attarder. C'est toi

qui me retiens maintenant. Tu sais; je t'ai vu, je suis satisfaite, adieu.

RAOUL

Vous retournez à Paris?

ANTOINETTE

A moins que tu ne m'offres l'hospitalité.

RAOUL

Nous aurions dû prévoir que mon séjour ici se prolongerait et prendre nos dispositions en conséquence.

ANTOINETTE

Quelles dispositions?

RAOUL

J'ai vu de très jolies maisonnettes dans les environs, qui sont encore à louer du reste.

ANTOINETTE

Il y aurait une chose bien plus simple. Présente-moi à ta femme, sous un prétexte que nous allons trouver, et vous me retiendrez quelques jours ici. Ça te va-t-il?

RAOUL

Non, mille fois non, ça ne me va pas.

ANTOINETTE

N'en parlons plus. C'était un moyen comme un autre de passer une semaine ensemble. Ça m'aurait amusée de te voir dans ton ménage. Oh! je n'aurais pas été jalouse!

RAOUL

Partons! Partons! Partons!

ANTOINETTE

Veux-tu me faire servir quelque chose?... Qu'est-ce qui te prend? Tu es chez toi et tu ne peux pas me faire servir quelque chose?

RAOUL

Mais je n'ai rien ici; c'est le salon.

ANTOINETTE

Sonne... Je vais sonner moi-même, ce sera plus vite fait... Quel air désespéré tu as! Ne t'impatiente pas, c'est l'affaire d'une seconde.

Auguste rentre.

RAOUL

Auguste, voyez ce que Madame désire.

AUGUSTE

Madame voudrait se restaurer un peu? *(A part.)* Je m'en doutais.

ANTOINETTE

Oui. Est-ce que ce serait bien long de me faire une côtelette? *(Mouvement de Raoul.)* Non, pas de côtelette. Apportez-moi deux biscuits et un verre de vin de Bordeaux. Non, de Malaga. Non,.un simple verre d'eau, mais tout ce que vous avez de meilleur en eau.

AUGUSTE

Madame veut-elle que je l'envoie chercher à Paris?

RAOUL

Auguste, faites ce que vous dit Madame et faites vite.

Auguste sort.

ANTOINETTE

Comme tu lui parles à ce pauvre vieux! C'est un homme comme toi.

RAOUL

Vous n'allez pas mettre la maison sens dessus dessous.

ANTOINETTE

Préfères-tu que je parte sans rien prendre?

RAOUL

Maintenant qu'on va vous servir ce que vous avez demandé.

Auguste rentre avec un plateau.

ANTOINETTE, *prenant le verre.*

Merci, mon ami. Ah! je viens d'ouvrir mon gant. On me presse trop, ce n'est pas raisonnable. Priez Monsieur de tenir ce verre.

AUGUSTE, *remettant le plateau à Raoul.*

Madame prie Monsieur de porter ce plateau.

ANTOINETTE

Envoyez-moi la femme de chambre. Je ne peux plus sortir avec un gant dans cet état. *(Auguste sort.)* Tiens-toi tranquille; tu vas renverser ce verre. C'est ta femme qui te donne tant d'émotion? Comme les hommes tremblent pour peu de

chose. *(Auguste rentre avec Adèle.)* Ayez l'obligeance, Mademoiselle, de me faire un point à ce gant.

Emma entre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, plus EMMA.

ANTOINETTE

Mme de Sainte-Croix, n'est-ce pas? Vous me surprenez, Madame, en train de bouleverser votre maison.

EMMA

On aurait dû m'avertir que vous étiez là, Madame.

ANTOINETTE

Votre mari voulait le faire, je l'en ai empêché. Je n'avais qu'un petit quart d'heure à moi, et ce n'était pas assez pour une première visite.

ADÈLE

Voilà le gant de Madame.

ANTOINETTE

Merci, mon enfant.

AUGUSTE

Madame ne désire pas encore autre chose?

ANTOINETTE

Je suis bien comme ça.

EMMA

A quel hasard, Madame, devons-nous le plaisir de vous recevoir?

RAOUL, *sur un signe d'Antoinette.*

La comtesse Bordogni... une amie d'enfance.

ANTOINETTE

On m'avait assuré que je trouverais dans ce pays la propriété que je cherche. Je suis venue voir moi-même, sans réfléchir qu'en écrivant à M. de Sainte-Croix, il m'aurait évité ce petit voyage. Je ne le regrette pas maintenant.

EMMA

Mon mari, Madame, était bien la dernière personne en état de vous renseigner. Il n'est ici que depuis peu de jours.

ANTOINETTE

Ah! Et où étiez-vous donc, Monsieur, s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander?

RAOUL

Où j'étais, moi, Madame? J'étais retenu à Paris *(bas)* chez un monstre.

EMMA

Est-ce le pays qui vous déplaît, Madame, ou bien n'avez-vous pas été heureuse dans vos recherches? Nous pourrions nous mettre en quête de notre côté et, avec le secours de nos voisins, vous trouver ce que vous désirez.

ANTOINETTE

Si vous le voulez bien, je vous serai très reconnaissante. J'aurais tant de plaisir à reprendre avec la famille Sainte-Croix des relations qui datent de bien loin déjà, mais que je n'ai pas oubliées.

RAOUL

Ces souvenirs, Madame, me sont aussi présents qu'à vous-même. Il ne manque qu'une personne pour en prendre sa part. Si ma mère arrivait en ce moment, jugez de sa satisfaction, de la vôtre et de la mienne.

ANTOINETTE

Est-elle toujours aussi faible pour vous, votre mère? Je me souviens qu'autrefois vous n'aviez qu'un mot à lui dire à l'oreille et ce qui était noir devenait blanc aussitôt.

EMMA

Ma belle-mère est à Paris, Madame, mais nous ne devons pas nous mettre à table sans elle. Si je pensais que vous ne fussiez pas attendue...

ANTOINETTE

Je suis attendue en effet. Je remettrai le plaisir de voir Mme de Sainte-Croix à une autre visite et cette fois je la ferai plus longue. Adieu, Madame; on m'avait dit que vous étiez charmante et je pourrai le répéter maintenant.

Elle se dirige vers la porte ; Raoul et Emma font quelques pas avec elle.

AUGUSTE, *annonçant.*

M. de La Rouvre.

ANTOINETTE, *rentrant en scène, épouvantée.*

Mon mari!

RAOUL

Qu'avez-vous donc?

ANTOINETTE

Passe devant moi, je t'en prie.

RAOUL

Devenez-vous folle ?

ANTOINETTE

Oh! Si tu m'aimes, Raoul, protège-moi contre cet homme.

RAOUL

Mais tenez-vous, tenez-vous!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, plus DE LA ROUVRE

DE LA ROUVRE

Je vois, Madame, que votre santé est meilleure et que vous supportez mieux la compagnie.

EMMA, *lui montrant Antoinette avec intention.*

Oui, j'ai été surprise par une visite inattendue.

DE LA ROUVRE, *qui a reconnu Antoinette.*

Misérable! Je vous retrouve! *(Se retournant vers Emma.)* Retirez-vous, Madame, la présence de cette femme est une insulte pour vous!

RAOUL

Eh! Monsieur, adressez-vous à moi qui suis responsable ici.

DE LA ROUVRE

Retirez-vous, Madame; cette créature souille tout ce qu'elle approche.

ANTOINETTE

Tais-toi, Raoul; aide-moi à sortir d'ici.

RAOUL

Venez.

Il l'entraîne.

DE LA ROUVRE, *poursuivant Antoinette.*

Infâme! Misérable!

RAOUL, *de la porte.*

Je compte, Monsieur, que vous ne prolongerez pas cette visite plus que la précédente. Je suis chez vous dans un instant.

Il sort avec Antoinette.

SCÈNE IX

EMMA, DE LA ROUVRE

EMMA

Dites-moi quelle est cette femme?

DE LA ROUVRE, *toujours égaré.*

La mienne, Madame, la mienne! Comment se trouve-t-elle ici?

EMMA

Je ne veux pas le savoir. Qu'a donc fait cette malheureuse pour vous mettre ainsi hors de vous?

DE LA ROUVRE

Impudique tableau que vos oreilles ne sauraient entendre.

EMMA

Quelle que soit cette histoire, je tiens à la connaître. Une rancune aussi violente que la vôtre a besoin d'être justifiée.

DE LA ROUVRE

N'exigez pas, Madame, un récit pénible pour moi et malséant pour vous.

EMMA

D'où vient que votre femme ne porte pas votre nom?

DE LA ROUVRE

Elle a le sien qui est authentique, un nom romain que je lui ai acheté.

EMMA

De quelle famille est-elle et mon mari y était-il reçu?

DE LA ROUVRE

Je l'ignore. Son père, le seul parent que je lui ai connu, était un vieil écrivain, qui ne manquait pas de talent, mais sans conduite et sans moralité.

EMMA

Cependant il avait élevé sa fille avec soin.

DE LA ROUVRE

Follement, Madame, follement. Le nez dans les livres et la main aux fourneaux. Elle ne quittait pas la cuisine où elle dévorait des romans. Un hasard, un service à rendre, s'il faut tout vous dire, m'avait conduit chez cet homme où je retournai plusieurs fois. Sa conversation était curieuse et intéressante; en l'écoutant je me laissai surprendre par la beauté de sa fille. Amour, soit, mais pitié aussi pour une pauvre créature que l'insouciance paternelle devait jeter tôt ou tard sur la voie publique. Incapable de la séduire, j'eus la faiblesse de l'épouser. Cette union si singulière une fois conclue, je m'y abandonnai sans réserve, et tout ce que contient le cœur de tendresse, d'inspiration et de bienfaits, je les prodiguai à cette femme, aveuglé par ses grâces enfantines qui recouvraient une corruption naïve épouvantable. Qu'a-t-elle fait, Madame, pendant nos trois années de mariage? Quel fut le nombre de ses perfidies? Quelles basses intrigues noua-t-elle chaque jour derrière mon dos? Je ne l'ai jamais su. Un jour, l'animal n'est pas plus lubrique dans ses instincts,

je l'ai surprise avec mon valet. Ah! bien que la vie soit d'essence divine et qu'on ne saurait y attenter sans crime, je les aurais tués l'un et l'autre, si l'homme généreux ne se sentait défaillir au moment de frapper.

Il se couvre le visage avec les mains.

EMMA

Je comprends toute la tristesse de cette confession et son côté misérable; mais votre caractère n'en est pas atteint à mes yeux et l'éclaboussure retombe au ruisseau d'où elle est partie.

DE LA ROUVRE

Adorable femme!

EMMA

Retournez chez vous maintenant, où mon mari doit vous attendre. Je vous demande d'être calme, plus modéré qu'il ne le sera lui-même, et de ne donner aucune suite à cette aventure.

DE LA ROUVRE

Sont-ce là vos adieux, Madame?

EMMA

Quels adieux? Est-ce sérieux ce départ que vous me faites annoncer par ma femme de chambre?

DE LA ROUVRE

J'étais venu vous en instruire moi-même. Pourquoi ne m'avez-vous pas reçu?

EMMA

Pourquoi? Je ne devrais pas vous le dire. Je venais de me fâcher avec mon mari qui décidément me lasse et m'écœure. Je n'ai pas voulu que vous me rappeliez votre amour dans un pareil moment.

DE LA ROUVRE

Un mot, un mot de plus! Partons ensemble, voulez-vous, Madame? Franchissons cette porte à notre tour, le pied ferme, la tête haute. Partons, pars, te dis-je, fuis avec moi. Quittons comme des fous, comme des possédés, cette société régulière, qui condamne la passion et se satisfait avec ses vices. N'hésite plus! Qui te retient? Quelle lutte prolonges-tu, où s'usent tes grandes forces, dans des chocs puérils, sur des réalités de pierre? Ce martyre est-il digne de toi? Merveilleuse jeune femme, organisée pour l'action d'une vie supérieure, un chiffon de papier dans la main d'un enfant, voilà le pacte qui enchaîne ta destinée et te tient à la terre. Est-ce moi que tu redoutes? Les mensonges d'un homme sensuel (1)? Aurais-je tant souffert pour t'entraîner dans une aventure? L'association de deux âmes et l'éternité de leurs sentiments, voilà ce que je te demande et ce que j'ai cherché en vain jusqu'ici.

EMMA

Voici ma dernière parole. Je ne suis pas prête à vous suivre et je ne veux pas que vous me quittiez.

(1) Texte original : La pureté de ma vie t'indique l'amour que tu m'inspire. Cet amour a les trois rayons dont parle le poète : la beauté, l'intelligence et la vertu.

ACTE III

Une chambre à coucher.

SCÈNE PREMIÈRE

EMMA, ADÈLE

ADÈLE, *desservant*

Madame n'a rien pris; son dîner était sans doute froid?

EMMA

Enlevez cette table, mon enfant.

ADÈLE

Madame descendra-t-elle au salon dans la soirée?... Si l'on me fait cette question, que faudra-t-il répondre?

EMMA

Vous direz qu'on ne me verra pas... Ma belle-mère est revenue de Paris?

ADÈLE

Oui, Madame. Elle est à table avec son fils, mais ce n'est pas l'appétit qui les étouffe. Les domestiques mangent plus que les maîtres ici.

EMMA

Laissez-moi, Adèle.

SCÈNE II

EMMA, *seule.*

(Elle prend une lettre sur la cheminée et la lit.)

« Ma chère Emma,

« Vous refusez de me voir et de m'entendre; apprenez au moins ce qui s'est dit entre M. de La Rouvre et moi.

« M. de La Rouvre est un brave homme; il s'est excusé comme il a pu en me parlant de son respect et de son admiration pour vous. J'aurais cependant maintenu mon droit d'offensé, s'il ne m'avait déclaré pour finir qu'il n'accepterait jamais une affaire où sa femme se trouverait mêlée.

« Cette sotte aventure m'a exaspéré, comme vous sans doute, et vous seriez bien inspirée de ne pas me faire attendre trop longtemps mon pardon.

RAOUL. »

SCÈNE III

EMMA, ADÈLE

ADÈLE

La belle-mère de Madame me fait demander si Madame

veut bien la recevoir?... Madame montait l'escalier derrière moi.

EMMA

C'est bien. Priez-la d'entrer... Adèle, quel est ce bruit que je viens d'entendre dans la cour?

ADÈLE

Monsieur a donné l'ordre d'atteler la voiture.

EMMA

Dans quel but?

ADÈLE

Monsieur n'a pas dit autre chose.

EMMA

Ouvrez la porte à ma belle-mère.

SCÈNE IV

EMMA, Mme DE SAINTE-CROIX

Mme DE SAINTE-CROIX

Eh bien! ma chère Emma, il s'est passé de jolies choses en mon absence.

EMMA

En effet, Madame, et vous ne paraissez pas vous rendre compte de leur gravité. Mon mari a amené sa maîtresse dans le domicile conjugal, c'est un cas de séparation, cela.

Mme DE SAINTE-CROIX

Dites que cette créature est bien venue toute seule, et que Raoul, dans la crainte d'un esclandre, n'a pas osé la jeter dehors. Que vous soyez blessée de vous être commise avec une rien du tout, je le comprends sans peine; mais c'est un petit mal pour un grand bien. Raoul a jugé maintenant la jeune personne; il ne lui rendra pas sa visite, je vous prie de le croire. *(Changeant de ton.)* Mon fils est désespéré; je serais désolée comme lui si vous donniez trop d'importance au scandale de cette journée. Apaisez-vous et venez nous retrouver tout à l'heure, plutôt que de rester dans votre chambre avec le souvenir d'une coquine; c'est trop d'honneur que vous lui faites.

EMMA

Je viens de vous écrire, Madame, une lettre que je garde encore, où j'ai consigné les différences de notre caractère et la nature de mon esprit, si étranger au vôtre. En me croyant sous l'impression de cette femme que j'ai déjà oubliée, vous montrez une fois de plus la distance de nos sentiments.

Mme DE SAINTE-CROIX

Donnez-moi cette lettre, ma chère Emma.

EMMA

Souhaitez plutôt, Madame, de ne la recevoir jamais.

Mme DE SAINTE-CROIX

Est-elle si terrible?

EMMA

Vous ne voyez donc pas que mon mari est jugé définitivement et que nous touchons à une séparation.

Mme DE SAINTE-CROIX

Voici la seconde fois que vous prononcez ce mot; il a besoin qu'on s'y habitue, n'est-ce pas? Je devine maintenant ce que votre lettre renferme, avec quelques réflexions désobligeantes pour moi, sans doute. Vous me jugez depuis longtemps un cerveau vide, un bien petit esprit, la mère de mon fils enfin. Je suis une personne raisonnable, ni plus ni moins, et je vais vous le montrer. La séparation, ma chère Emma, si elle était sans inconvénients, serait beaucoup trop commode, et toutes les femmes lèveraient la main pour la demander. Par malheur, le mari... qui n'est rien dans le mariage, est tout dans la séparation. Que ferez-vous sans le vôtre? Naturellement, votre tenue restera digne, votre conduite irréprochable, et alors vous aurez échangé une maison vivante pour un intérieur inanimé, où vous périrez de tristesse, de misanthropie et de consomption. On viendra vous voir? N'y comptez pas. Quelques hommes seulement. Vous serez reçue encore dans le monde, mais vous n'y paraîtrez plus qu'avec embarras, exposée aux déclarations les plus blessantes, poursuivie par les soupçons et les railleries. Est-ce cette vie-là qui vous tente ? J'écarte celle où vous pourriez être entraînée.

EMMA

Dites.

Mme DE SAINTE-CROIX

Un jour viendrait peut-être, ma chère Emma, où vous remplaceriez votre mari par un compagnon, et, dans cette association peu respectable, vous retrouveriez vos désenchantements d'autrefois, les mêmes peines et les mêmes déboires. Mais vous auriez perdu le droit de vous plaindre, ce qui est quelque chose; le respect du monde, ce qui est beaucoup; et le contentement de soi-même, qui remplace bien d'autres satisfactions. Vous voyez que je n'exagère rien et que je m'arrête encore à temps.

EMMA

Finissez, je vous prie, pour mon instruction.

Mme DE SAINTE-CROIX

Non. Une femme comme vous serait à l'abri des catastrophes extrêmes. Et cependant, ma chère Emma, où sont tombées tant d'autres entraînées par la première chute! Un jour, elles ont manqué de forces; la conscience leur a failli. Un bond les a précipitées dans cette vie du cœur, pleine de surprises passagères et d'expériences malheureuses, où le cœur se perd à son tour, et où l'ombre de la passion ne recouvre plus bientôt que du libertinage. Pauvres créatures qui avaient un toit, des alliés, une situation, et qui ont tout quitté pour une indépendance chimérique, plus ballottées que des esclaves, plus honnies que des femmes ivres. Je vous le répète, ma chère Emma, je ne craindrais jamais que rien de semblable vous arrivât, mais une fois le pied hors du mariage, on est dans le foyer épidémique.

EMMA

Est-ce tout ?

Mme DE SAINTE-CROIX

Oui, c'est tout, et c'est bien assez, il me semble.

EMMA

Il suffit de quelques pas dans le monde, Madame, pour en rapporter des observations comme les vôtres. Expérience de boutique, permettez-moi le mot, sagesse de proverbes.

Mme DE SAINTE-CROIX

Mais les proverbes ont du bon et je vous recommande particulièrement celui-ci : « Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. » Brouter, voilà la vie et la vérité. Toutes les femmes broutent plus ou moins. J'ai brouté, moi qui vous parle, et vous brouterez aussi, j'en suis bien sûre. Donnez-moi votre lettre.

EMMA

Non.

Mme DE SAINTE-CROIX

Je vais la déchirer devant vous sans la lire.

EMMA

Non.

Mme DE SAINTE-CROIX

Prenez mon bras et allons retrouver votre mari.

EMMA

Non.

M^me^ DE SAINTE-CROIX, *à part.*

C'est égal! Je lui ai jeté de l'eau à la figure; elle en avait besoin. Maintenant, je vais aller coucher mon fils pour qu'il ne fasse pas quelque sottise. *(Haut.)* Bonsoir, Emma.

EMMA

Adieu, Madame.

M^me^ DE SAINTE-CROIX

Quelle heureuse vieillesse que la mienne!

Elle sort.

SCÈNE V

EMMA, *seule.*

Femme vulgaire, diseuse de futilités et de lieux communs, oui, tu es bien la mère de ton fils, et tu lui es supérieure encore! Ton existence au moins ne manque pas d'harmonie; elle a la grandeur des choses régulières. Tu as été loyale, dévouée, charitable; tu as été frivole aussi et bornée, c'est le lot des femmes, à ce qu'il paraît, tu l'as accepté. Mais ton misérable fils, cet homme nul et malfaisant, comblé jusqu'à l'injustice des faveurs de ce monde, et qui ne rend au monde que des exactions!

Il faut prendre un parti où je ne compte plus qu'avec moi-même, après m'être sacrifiée trop longtemps. Honneur, devoir, considération, j'ai respecté ces grands mots autant qu'une

autre, et j'aurais voulu donner le spectacle d'une intelligence libre soumise à des règles déterminées. Mon mari ne me l'a pas permis. Il n'est plus, à mes yeux, qu'un pavillon neutre dont il faut se couvrir ou se dégager.

Ce que je préférerais, je le sais. Me séparer, dignement, sans éclat; mais mon mari, ou plutôt sa mère, n'y consentira jamais. Un procès m'épouvante; que d'histoires, pour le perdre peut-être. Partir alors! Ah! partir! que de choses dans ce mot! Amour, épanouissement, fantaisie! Mais c'est se déshonorer en s'affranchissant!

Ah! que les hommes sont heureux! Leur destinée est libre; leurs forces indépendantes! Ils ont tous les privilèges, ceux de la pensée et ceux de l'action! Ils ne s'épuisent pas comme nous dans des combats intérieurs où notre vie entière est engagée et qui n'ont pour objet que l'amour. L'amour, une déchéance pour nous et pour eux un titre de plus! Art, science, philosophie, politique, toutes les voies leur sont ouvertes. Ils écrivent, ils parlent, ils enseignent. Ils conduisent de grandes affaires ou soutiennent de grandes luttes. Ils donnent leur sang pour leur pays, et ce sacrifice à certaines heures est si solennel que les plus humbles, en tombant héroïquement, sauvent l'honneur d'une nation!

On monte l'escalier, qu'y a-t-il encore? Ma belle-mère doit être couchée depuis longtemps, je ne vois plus de lumière chez elle. La voiture est toujours là; mon mari l'aura commandée bêtement et oubliée de même. Quelqu'un se promène devant ma porte.

La porte s'ouvre; Raoul paraît.

SCÈNE VI

EMMA, RAOUL

EMMA, *durement.*

Que voulez-vous ?

RAOUL

Laissez-moi fermer cette porte qu'on ne nous entende pas.

EMMA

Restez là; vous ne faites qu'entrer et sortir.

RAOUL

Je vous croyais plus calme et dans de meilleures dispositions. Ma mère au moins me l'avait dit.

EMMA

Votre mère vous a trompé, elle a eu tort.

RAOUL

Elle sait pourtant que je suis auprès de vous.

EMMA

Vous mentez. Votre mère ne vous aurait pas permis cette visite qui est offensante.

RAOUL

C'est moi en effet qui n'ai pas voulu attendre jusqu'à demain pour me justifier.

EMMA

Gardez vos explications, votre conduite et votre maîtresse.

RAOUL

Elle ne l'est plus, après l'inconvenance qu'elle a commise en venant dans une maison habitée par ma mère et par ma femme.

EMMA

Ça me suffit. Retirez-vous.

RAOUL

Je m'en vais *(à part)* et je reste. Je connais la scène maintenant, Antoinette me l'a apprise.

EMMA

Je retourne à Paris demain, je vous l'annonce.

RAOUL

Partons de suite, voulez-vous? Nous le pouvons encore. J'ai vu bien des querelles se terminer par une fantaisie.

EMMA

Dans le monde où vous vivez!

RAOUL

Vous le critiquez trop, le monde où je vis. On y rencontre des gens très intelligents, qui ne le quittent que lorsqu'ils sont complètement ruinés. J'ai de plus qu'eux le mérite d'avoir conservé ma fortune.

ÉMMA

Oui, vous n'êtes pas prodigue en effet. Il ne vous manque qu'un vice, celui qui relève tous les autres.

RAOUL

Vous parleriez différemment si j'avais compromis votre dot ou engagé vos bijoux, comme un de mes amis l'a fait avec sa femme.

EMMA

Je ne la plains pas plus que moi!

RAOUL

Que me reprochez-vous au bout du compte! Quelques misérables fredaines, qui ne se renouvelleraient pas si vous aviez plus d'esprit dans votre ménage et si j'avais plus d'autorité. J'ai fait la maladresse, en arrivant ici, d'attendre votre caprice au lieu de reprendre nos habitudes; c'est de là que sont venues toutes nos difficultés et elles dureront jusqu'à ce que nous nous soyons embrassés franchement.

EMMA

Quelle pensée aviez-vous en ouvrant cette porte?

RAOUL

En ouvrant cette porte, je me suis demandé si c'était bien la vôtre. Je ne connaissais pas la chambre de ma femme, c'est ridicule.

EMMA

Votre femme a cessé de l'être et sa chambre vous est inter-

dite pour toujours. Nous ne sommes plus des ennemis, nous sommes des indifférents, à mille lieues l'un de l'autre par le contraste de leur esprit, de leur cœur, de tous leurs sentiments et de toutes leurs pensées. Arrivée là, la communauté n'est plus qu'une flétrissure et la plus basse de toutes. Retournez à vos créatures!

RAOUL

Elles ne valent pas cher, je le sais mieux que vous. Mais ce sont de jolies femmes, agréables et entraînantes. Quand vous voulez un chapeau, vous n'allez pas chez un notaire.

EMMA

Sortez de chez moi.

RAOUL

Non, je ne vous quitterai pas. Je viens de vous dire une grossièreté, soit; mais vous pouvez bien me passer un mot, je vous en passe tant d'autres. Vous êtes charmante, plus jolie que vous ne l'avez jamais été; je vous plaisais autrefois, c'est un mariage à recommencer. *(Emma se dirige vers la sonnette.)* Qu'allez-vous faire? Appeler votre femme de chambre et l'égayer de nos comédies conjugales?

EMMA

Croyez-vous que je sois seule ici? Votre mère n'est-elle pas entre nous?

RAOUL

Laissez dormir ma mère qui nous donnerait tort à tous deux.

EMMA

Vous partez, n'est-ce pas?

RAOUL

Non.

EMMA

Partez, je vous y engage. Vous ne changerez pas ma volonté et j'ai mille moyens contre la vôtre. Évitez à cette maison un nouveau scandale.

RAOUL, *s'installant dans un fauteuil.*

Je suis chez moi et j'y reste. *(Emma marche avec colère, en le menaçant du regard.)* Je joue gros jeu, je le sais, et vous vous vengerez si vous le voulez... Vous prendrez un amant, n'est-ce pas?

EMMA

Je vais l'envoyer chercher.

RAOUL

Faites. Je serai bien aise de le connaître.

EMMA, *allant à lui.*

Aveugle que vous êtes! Vous croyez que je vous ai quitté sans raison et que je vous pleure depuis six mois. J'aime! Je suis aimée! Ce n'est plus le mari que l'on a reçu, c'est l'homme que l'on a choisi, qui charme votre cœur et votre imagination, dont on admire la supériorité et dont on partage les faiblesses. Roman délicieux, auquel il ne manquait que le plaisir de vous l'apprendre.

RAOUL

C'est si bien un roman que je n'en crois pas la première syllabe. Dites-moi aussi le nom du héros.

EMMA

Oui, je vous le dirai... Il s'appelle Antonin de La Rouvre.

RAOUL

Vous pouviez mieux choisir. Je ne suis pas content de mon successeur. Il n'est pas beau.

EMMA

Il l'est assez pour me plaire. Je n'ai pas le goût des filles.

RAOUL

Je l'ai trouvé prudent, pour ne pas dire poltron.

EMMA

Il s'est battu, à l'armée, comme un homme, et non pas comme un niais sur le terrain.

RAOUL

Convenez que ce sont ses malheurs en ménage qui vous le rendent sympathique.

EMMA

Il a épousé une coquine, voilà ce que vous voulez dire? Je suis bien la femme d'un drôle.

RAOUL, *se levant brutalement.*

Quel est ce ton? Me croyez-vous disposé à entendre des vilenies et des impertinences? Vous allez me faire des excuses.

EMMA

Des excuses, à vous, le plus pauvre des hommes!

RAOUL

Triple pédante, pensez-vous m'éblouir avec votre grec et votre latin?

EMMA

Toutes les langues de la terre ne me suffiraient pas pour vous exprimer mon mépris.

RAOUL

Faites-moi des excuses ou je vous les impose par la force.

EMMA

Je vous en défie! Sot! Fanfaron! Bellâtre!

Il lui donne un soufflet. Elle s'arrête, hésite et va sonner plusieurs fois.

RAOUL, *à mi-voix.*

Je crois que nous sommes des irréconciliables.

ADÈLE, *entrant.*

Monsieur était ici; le cocher attend toujours ses ordres

RAOUL

Ai-je tout ce qu'il me faut dans la voiture?

ADÈLE

Je le crois, Monsieur.

RAOUL, *à Emma.*

Je retourne à Paris. Je voulais partir en sortant de table et malheureusement ma mère m'en a empêché. J'espère encore que vous lui demanderez des conseils; elle me fera connaître vos intentions.

Il sort.

EMMA

Adèle, prenez-moi une pelisse et un chapeau. *(Elle ouvre la fenêtre ; on entend la voiture s'éloigner ; elle va à un meuble-secrétaire et en retire une lettre.)* Demain, lorsque ma belle-mère s'étonnera de ne pas me voir, vous lui remettrez cette lettre.

Elle s'est habillée et dirigée vers la porte.

ADÈLE

Madame s'en va?

EMMA

Oui, Adèle, Madame s'en va. Elle part pour les Grandes-Indes!

FIN

AVANT-PROPOS

Le manuscrit des *Polichinelles*, tel qu'il est parvenu entre les mains des héritiers de Henry Becque, se compose de cinq cahiers : un par acte.

Un sixième cahier contient quelques scènes d'un quatrième acte sans titre, dont l'action, différente de celle des *Polichinelles*, se passe aussi dans le monde de la finance. Les personnages ne sont pas ceux des *Polichinelles*. Ces fragments faisaient peut-être partie de ce *Monde d'Argent* dont Becque a parlé dans ses *Souvenirs d'un auteur dramatique*.

Le manuscrit n'est pas malheureus ment parvenu complet. Le commencement du premier acte a été arraché, faisant disparaître le titre de la pièce, l'indication du décor, la première scène et le début de la seconde.

Quelle main sacrilège ou maladroite a égaré ce feuillet précieux? Nous ne le saurons sans doute jamais (1).

A part cette mutilation, les deux premiers actes ont leur forme définitive. Les trois derniers au contraire se composent de scènes dont la plupart ne sont qu'esquissées.

Tels qu'ils existent, les *Polichinelles* sont pleins d'intérêt.

(1) Le manuscrit a été recueilli, à la mort de Becque, par Lucien Muhlfeld. Mme Muhlfeld nous atteste qu'alors, il était entier.

Becque y est toujours Becque. Des mots frappants, qui mettent crûment en relief le cynisme des financiers et des femmes qui vivent à leurs crochets, émaillent le dialogue. La pièce est pleine d'une intensité de vie.

Nous devons d'autant plus regretter que Becque, malade, aigri et rebuté par ses insuccès, n'ait pas eu la force de terminer cette admirable comédie.

Il semble que l'auteur des *Polichinelles* ait cessé, en fait, d'y travailler à partir de l'année 1893. Il avait en effet publié dans le *Figaro* deux extraits de sa pièce; le premier, le 19 décembre 1893, comprend les scènes II et III de l'acte IV; le deuxième, paru dans son Supplément, le 10 février 1894, comprend la scène VII du même acte, qui est devenue la scène VIII du manuscrit actuel.

Ces trois scènes, à part quelques modifications insignifiantes, sont semblables à la version dernière.

Le manuscrit qu'a laissé Becque à sa mort est une copie de manuscrits antérieurs. Son écriture est postérieure à 1894, puisque, dans les fragments publiés par Becque dans le *Figaro*, le financier porte le nom de Vermillaud. Le manuscrit actuel, composé de deux parties bien discernables, l'une plus ancienne que l'autre, porte, dans la première, le nom de Desroseaux, et dans la seconde, le nom de Tavernier, pour le même personnage. La partie ancienne comprend le premier acte à partir de la seconde réplique de la septième scène, et le deuxième acte en entier. La partie récente comprend le commencement du premier acte, les troisième, quatrième et cinquième actes, et le sixième cahier.

Les *Polichinelles* ne contiennent aucune intrigue véri-

table. On a prétendu tirer de cette constatation que Becque n'avait jamais eu de plan d'ensemble pour sa pièce, et qu'il s'était borné à écrire des scènes à peine reliées.

Il est probable au contraire que cette absence d'intrigue est systématique. Becque a toujours lutté contre le théâtre d'artifice et d'intrigue qui était à la mode à son époque.

Les *Polichinelles* sont peut-être la pièce où il a le mieux réalisé ses idées.

Les personnages justifient bien le titre de la comédie. Ce sont des pantins, qui ne suivent aucune directive, aucune ligne de conduite. Ils n'ont qu'une idée, jouir de la vie le plus possible, et mettre de côté ce qui les gêne, les considérations morales ou pénales. Ils n'ont qu'une passion, l'amour de l'argent, qui leur permet toutes les fantaisies.

Becque s'est refusé à donner des raisons précises de la chute de la Banque Napolitaine. Cette chute résulte essentiellement de la mentalité de ses fondateurs, qui n'ont jamais eu, et Tavernier moins que tout autre, l'intention de monter une affaire sérieuse. Piper quelques millions à l'épargne, voilà le seul but. La première opération de la banque, c'est l'achat d'un hôtel de cent mille francs à la maîtresse du financier. Comme dit Élise : « Si les gogos pouvaient voir ce qu'on fait de leur argent ! »

Les *Polichinelles* n'ont aucun dénouement. Becque n'a écrit que quatre scènes du cinquième acte. Comment, dans son esprit, devaient-ils se terminer ?

C'est une question à laquelle il n'est pas possible de répondre autrement que par des conjectures. Cependant nous pouvons tirer de l'état actuel des choses des indications assez précises.

On trouve, dans les manuscrits de Becque, et parmi des notes qu'il a prises au sujet des *Polichinelles*, la phrase suivante :

« Quelle différence entre une liquidation et une faillite pour terminer le cinquième acte, soit entre Cerfbier et Desroseaux, soit dans la grande scène de la fin? »

Il résulte de cette note que Becque avait conçu la fin de sa pièce par une catastrophe : il hésitait entre deux scènes, l'une entre Cerfbier et Desroseaux, où sans doute ces deux aigrefins se seraient lancés à la tête quelques dures vérités, et celle qu'il appelle « la grande scène ».

Il hésitait aussi entre la faillite et la liquidation judiciaire. Mais, dans l'un et l'autre cas, c'était bien la catastrophe.

L'imminence de la culbute finale apparaît dans les répliques de l'acte IV et surtout de l'acte V. C'est Tavernier qui prélève les valeurs du commandant Richard, parce que celui-ci est en Chine pour deux ans. Un peu plus loin, il répond à Vachon, qui essaie sur lui un « tapage » en règle: « Je n'ai plus le sou. » Il lui offre, au lieu d'argent, ce qu'il voudra d'actions de la Banque Napolitaine, en lui avouant qu'on ne peut pas les vendre : personne n'en veut plus.

Ailleurs, il confie sa détresse à Cerfbier; Dubler s'est enfui, emportant la caisse; le Crédit National est en faillite et cette faillite risque d'entraîner la chute de la Banque Napolitaine. Cerfbier, sollicité de prendre à son compte le sauvetage de celle-ci, répond avec mépris : « J'ai assez travaillé ! »

On sent, dans toutes les paroles de Tavernier, l'anxiété de la chute inévitable.

On voit combien le compilateur qui, en 1910, a osé terminer

les *Polichinelles*, s'est peu pénétré des plans et des idées de Becque. Il rend Tavernier richissime par le moyen d'un scandaleux coup de Bourse, et ce scélérat, enrichi par sa scélératesse même, devient tout à coup honnête homme!

Nous savons, par Tavernier, qu'il aura « dans un instant » une assemblée de son Conseil d'administration. Il avait convoqué Cerfbier, précisément pour lui demander son appui avant cette séance.

Il est probable que cette réunion du Conseil devait être la « grande scène de la fin » dont Becque parle dans la note que nous avons citée.

La nouvelle de la faillite ou de la mise en liquidation devait éclater tout d'un coup. Peut-être les fantoches de son Conseil, ainsi qu'il les appelle lui-même, devaient-ils s'emporter contre Tavernier.

Celui-ci n'est pas homme à s'être laissé prendre sans vert. Sur les fonds qu'il a rapportés d'Italie, il a prélevé pour lui cent mille francs. Il est probable qu'il en a prélevé davantage sur la souscription que Legras lui a procurée. Il est traditionnel que les banquiers véreux s'enrichissent de leurs banqueroutes.

Enfin, on peut supposer, puisque nous en sommes aux conjectures, une intrusion violente des « gogos » enfin désabusés.

Ce n'est pas en vain que Becque nous a montré tout le long de sa pièce ceux-ci venant se plaindre de leurs titres perdus. Tavernier, pour ne point voir déposer de plaintes contre lui, que la police tient déjà à l'œil, a remboursé tant qu'il l'a pu. Il a remboursé Blanche Letellier, il a rem-

boursé M. Martineau. Plus tard il rembourse le concierge David, et aussi Virginie Lacerteux.

Becque n'a pas imaginé cette série d'actions concordantes et sans avoir son plan. Tavernier, maintenant, ne peut plus rembourser. Les « gogos », qui jusqu'alors le quittaient en l'appelant leur providence, vont sans doute venir l'abreuver d'injures.

Ces suppositions répondent-elles à peu près à ce que l'auteur avait conçu pour « la grande scène de la fin »? Becque amenait toujours de très loin ses conclusions. Nous avons cru pouvoir déduire de ce qu'il a établi dans sa pièce ce qu'il aurait établi pour la terminer, en nous appuyant sur le plan que laisse entrevoir la note de ses manuscrits.

J. R.

Le texte des *Polichinelles* a été soigneusement revisé sur le manuscrit. Un certain nombre d'erreurs qui s'étaient glissées dans la publication de 1910 ont été redressées.

LES POLICHINELLES

COMÉDIE EN CINQ ACTES, INACHEVÉE

Le premier acte a été représenté pour la première fois, sur la scène du théâtre national de l'ODÉON, le 21 mai 1924.

PERSONNAGES

La liste des personnages des *Polichinelles* n'a pas été établie par l'auteur, à moins qu'elle n'ait disparue dans la mutilation du manuscrit.

TAVERNIER, banquier, directeur de la Banque Napolitaine	MM.	André Varennes.
CERFBIER, banquier		Dervigny.
LOMBARD, commissaire de police . . .		Perdoux.
VACHON, député		Marcel Chabrier.
DUBLER, secrétaire de Tavernier . . .		Bernier.
Marquis de MONT-LES-AIGLES, administrateur de la Banque Napolitaine . .		Raoul Henry.
DUROC, caissier.		Marius Girard.
PIERRE, garçon de bureau.		Seigner.
MORIN, employé de la banque Napolitaine		Bryonne.
TOTO, peintre		Rozet.
LEGRAS, courtier.		
TORRY, BERNARD, LAFOSSE, MONACH, LEGUÊPIER, administrateurs de la Banque Napolitaine.		
PICOT, garçon de bureau.		
CRETET, plaignant.		
DAVID, plaignant.		
APOLLON, ami de Toto.		
RITIKY, mage.		
ISMAEL.		
Le chef des Tsiganes.		
MARIE, maîtresse de Tavernier	Mmes	Blanche Derval.
ELISE, mère de Marie		Henriette Moret.
SABINE, maîtresse de Cerfbier.		Béatrix Varenne.
Mme ANTOINE, ancienne maîtresse de Cerfbier.		
BETTINA, chanteuse hongroise.		
ZOÉ, maîtresse de Dubler.		
La BARONNE, maîtresse de Vachon.		
Virginie LACERTEUX, maîtresse de Cretet.		

***

Le baron Couturier, Salmon, Castorini, le Remisier, Crédule, Sarazin, Dumont, Mme de Sainte-Marie, Estelle, sont les personnages qui figurent dans le sixième cahier du manuscrit.

LES POLICHINELLES

ACTE PREMIER

Le décor, dont la description a disparu dans la mutilation, représente certainement le cabinet directorial de Tavernier. On en trouve quelques indications dans le courant de l'acte.

. . . . . .

DUBLER, *levant la tête.*

M. Lombard, le commissaire de police?

MORIN

Oui.

DUBLER

Qu'est-ce qu'il demande?

MORIN

Il demande le patron, parbleu!

DUBLER

Tu lui as dit que Tavernier était absent?

MORIN

Il voudrait voir quelqu'un.

DUBLER

C'est bien. Je vais le recevoir. (*Morin se dirige vers la porte. Le rappelant.)* Morin? Des égards! *(Morin sort. Reprenant sa lettre.)* « M. Tavernier entend rester fidèle à la devise qu'il a choisie et sur laquelle je me permets d'appeler votre attention : *Securitas*. Recevez, monsieur l'abbé, nos respectueuses salutations. »

SCÈNE III

DUBLER, LOMBARD

LOMBARD

Bonjour. M. Tavernier est en voyage, à ce qu'on vient de me dire.

DUBLER, *qui s'est levé et est allé à lui.*

Oui, monsieur Lombard. Voilà bien près d'un mois que M. Tavernier est parti, et son absence, je vous assure, se fait sérieusement regretter.

LOMBARD

Pourquoi?

DUBLER

Vous devez comprendre qu'une maison de cette importance...

LOMBARD, *l'interrompant.*

C'est bien. Où est M. Tavernier?

DUBLER

Je ne pourrais pas vous le dire.

LOMBARD

Quand revient-il?

DUBLER

Nous l'ignorons.

LOMBARD

Qui est-ce qui le remplace ici?

DUBLER

Personne.

LOMBARD

C'est bien. Vous allez prendre note de ce que je vais vous dire, et, si votre maison ne se met pas tout de suite en règle, c'est vous que je rendrai responsable.

DUBLER

Vous ne feriez pas ça.

LOMBARD

Veuillez écouter. *(Après avoir tiré de sa poche un papier officiel et tout en le parcourant.)* M. Cretet, M. Jules-Hippolyte Cretet, ancien négociant *(Dubler sourit)* domicilié à Paris, rue Maubeuge, numéro 277, s'est adressé au procureur de la République pour obtenir la remise de titres qu'il vous a confiés et que vous retenez indûment. Parlez.

DUBLER

M. Cretet a tort de s'intituler : ancien négociant. C'est un petit commerçant en faillite, pas davantage.

LOMBARD

Vous êtes au courant de cette affaire?

DUBLER

Je ne connais pas un mot de cette affaire. J'ai aperçu ici M. Cretet, qui manque de chic et qui m'a paru fort insolent. Tous nos déposants ne lui ressemblent pas, fort heureusement. Permettez-moi de vous dire, monsieur Lombard, que cette question des dépôts est une des plus complexes; elle donne beaucoup de mal et l'on n'y gagne rien.

LOMBARD, *le regardant fixement.*

Croyez-vous? *(Reprenant le papier.)* M. Cretet vous a apporté dix obligations de la Ville de Paris sur lesquelles vous lui avez prêté deux mille cinq cents francs.

DUBLER

Eh bien?

LOMBARD

Attendez. L'opération est du trois octobre. Depuis, M. Cretet a remboursé les deux mille cinq cents francs et on ne lui a pas rendu ses titres. Qu'est-ce que vous voyez là de si complexe?

DUBLER

Je ne sais rien. Je ne peux rien vous répondre. Je vais écrire tout ce que vous me dites. *(Allant à son bureau et*

écrivant rapidement sur un memento.) Cretet, Jules-Hippolyte, failli non réhabilité, Maubeuge, 277. Prêt sur titre. Nantissement : dix obligations Ville de Paris; avance : deux mille cinq cents. Ce monsieur aurait remboursé. Vérifier et remettre les titres, s'il y a lieu. Voilà. *(Il détache la feuille et la pique avec d'autres.)* Dès que M. Tavernier sera de retour, c'est la première affaire qu'il examinera, je vous le promets.

LOMBARD

Quelle est votre partie ici?

DUBLER

Ma partie! Vous voulez dire mon emploi?

LOMBARD

Oui.

DUBLER

Vous le voyez; j'ai le plaisir de vous recevoir.

LOMBARD, *sévèrement.*

Répondez autrement à ce que je vous demande.

DUBLER

Je suis chargé du journal de la maison. M. Tavernier, quand il a le temps, y met quelques lignes et je confectionne le reste.

LOMBARD

Qu'est-ce que c'est que ce journal?

DUBLER

Un petit canard financier.

LOMBARD

Il se nomme?

DUBLER

Le Tuteur.

LOMBARD, *tirant un journal de sa poche de derrière.*

C'est bien ça?

DUBLER

C'est ça même.

LOMBARD

Une feuille de chantage.

DUBLER

Non. Une feuille d'annonces. Et quand cela serait. Je connais de bien grosses fortunes, monsieur Lombard, des banquiers qu'on décore aujourd'hui et qui ont commencé avec une feuille de chantage.

LOMBARD

Qu'est-ce que cette besogne vous rapporte?

DUBLER

Cinquante louis.

LOMBARD

Par an?

DUBLER

Par mois.

LOMBARD

C'est bien payé.

DUBLER

C'est si précaire!

LOMBARD

En effet. Et vous êtes content comme ça? Vous ne cherchez pas une autre place dans une autre maison, une maison bien famée, où vous n'auriez pas le plaisir de me recevoir?

DUBLER

Je suis ici en attendant.

LOMBARD

En attendant quoi?

DUBLER

Je m'établirai un jour à mon compte.

LOMBARD

Vous vous faites la main. C'est bien. Ça vous regarde. Revenons à nos moutons. Le droit de M. Cretet ne fait aucun doute pour nous, je vous en avertis.

DUBLER

Je ne dis pas non.

LOMBARD

M. Cretet vous a remis des titres, il faut les lui rendre.

DUBLER

Je ne demande pas mieux.

LOMBARD

La situation personnelle de M. Cretet ne vous regarde pas.

Si M. Cretet se trouvait en faute avec d'autres, ce que j'ignore, il ne l'est pas avec vous. Vous n'êtes pas juge de la moralité de M. Cretet qui est en droit de suspecter la vôtre.

Vachon est entré sur les derniers mots.

DUBLER, *quittant Lombard.*

Pardon. Je suis à vous. *(Allant à Vachon.)* Vous désirez me parler, monsieur Vachon?

VACHON

Terminez avec monsieur, j'attendrai.

DUBLER

Mais je crois que M. Lombard n'avait plus rien à me dire. *(Les présentant.)* M. Lombard, commissaire de police. M. Vachon, député.

Ils se saluent.

LOMBARD

Soit! Je n'insiste pas davantage. C'est bien compris?

DUBLER

C'est entendu.

LOMBARD, *allant à Vachon, bas.*

Est-ce que vous avez des difficultés avec cette maison, monsieur le député?

VACHON

Aucune.

LOMBARD

Il vaudrait mieux me le dire et profiter de ce que je suis là.

VACHON

Je n'ai besoin de personne.

LOMBARD

Tant pis. Je me serais mis à votre disposition très volontiers.

VACHON

Vous faites fausse route, monsieur Lombard. Tavernier est un de mes bons camarades et je venais m'informer de son retour.

LOMBARD

C'est différent. *(A Dubler.)* Adieu, mon ami. Veillez, n'est-ce pas, à ce que cette affaire soit arrangée le plus tôt possible et qu'on ne nous adresse plus de plaintes de la même nature. *(Il va pour sortir ; revenant à Vachon.)* Votre place n'est pas ici, monsieur le député, croyez-moi.

Il sort.

SCÈNE IV

DUBLER, VACHON

VACHON

Qu'est-ce qu'il y a donc, Dubler?

DUBLER

Rien.

VACHON

Pourquoi M. Lombard venait-il vous voir?

DUBLER

Une bêtise.

VACHON

Vous ne vous trompez pas? Vous savez bien de quoi il s'agit?

DUBLER

Certainement.

VACHON

Qui est-ce qui s'est plaint, dites-le-moi?

DUBLER

Un mauvais coucheur dont nous ne pouvons pas venir à bout. Les titres sont égarés; on lui en a offert d'autres; qu'il les prenne et qu'il nous fiche la paix.

VACHON

Vous avez tort, mon cher, de traiter les choses aussi légèrement. La présence d'un commissaire de police est toujours regrettable. Il ne faut pas qu'on voie le commissaire chez Tavernier, quand il va peut-être lancer une grande affaire.

DUBLER

Êtes-vous bien sûr, monsieur Vachon, que M. Tavernier revienne aujourd'hui?

VACHON

Oui, aujourd'hui même. Est-ce que je serais là autrement? Croyez-vous que j'aurais lâché la Chambre, où l'on discute en ce moment des questions de vie et de mort pour le pays?

DUBLER

Je ne dis plus rien.

VACHON

Il est possible que Tavernier se fasse attendre; qu'il passe chez Marie avant de venir ici.

DUBLER

N'en doutez pas. Ah! bien, elle ferait une belle vie, la dame, s'il ne la voyait pas la première, avant tout le monde.

VACHON

Elle le mène, n'est-ce pas?

DUBLER

Avec une trique.

VACHON

Qu'est-ce qu'elle lui coûte?

DUBLER

Est-ce qu'on sait?

VACHON

Il en est donc fou?

DUBLER

Il en est fier, c'est bien pis.

VACHON

Il n'y a pas de quoi, pourtant, quand on la connaît.

DUBLER

Vous avez été son amant?

VACHON

Jamais. J'ai été reçu chez elle comme tout le monde.

DUBLER

C'est ce que je voulais dire.

VACHON

Vous ne respectez rien, Dubler. Voici ce que je voudrais pour Tavernier. Je voudrais qu'il rapportât d'Italie une vraie affaire où il gagnerait de l'argent d'abord et qui le poserait définitivement. Il quitterait cette fille; il se souviendrait qu'il a une femme et deux enfants...

DUBLER

Il serait député.

VACHON

Député! On n'improvise pas un député du jour au lendemain. Non. Il continuerait son métier; il le ferait en grand au lieu de le faire en petit, avec tous les avantages d'une grosse situation financière, un hôtel, des chevaux, des réceptions...

DUBLER

Je te crois!

VACHON

Tenez, Dubler, écoutez un peu. Voilà la mère de Marie qui nous apporte des nouvelles.

DUBLER

Elle vient peut-être en chercher.

SCÈNE V

LES MÊMES, plus ÉLISE

ÉLISE

Bonjour, monsieur Dubler. Bonjour, Vachon.

VACHON

Qu'est-ce que vous venez faire ici?

ÉLISE

C'est ma fille qui m'envoie, mon ange de fille! Eh bien, votre monsieur Tavernier revient-il ou ne revient-il pas?

VACHON

Nous l'attendons.

ÉLISE

C'est que Marie aussi l'attend et elle le travaille ferme, je vous prie de le croire.

VACHON

Qu'es t-ce qu'elle dit?

ÉLISE

Elle dit des absurdités, comme toujours. Qu'elle regrette bien ce qu'elle a fait, qu'elle s'est galvaudée avec un financier de bas étage et que, si Tavernier n'est pas arrivé dans une heure, elle ira fiche le feu à sa boutique.

VACHON

Ici?

ÉLISE

Oui, ici. *(Ils haussent les épaules.)*

DUBLER

Ce ne serait peut-être pas si bête! *(A Élise.)* Pourquoi votre fille n'est-elle pas venue plutôt que vous?

ÉLISE

Ne vous désolez pas, monsieur Dubler. Vous allez peut-être la voir, quand elle aura fini de déjeuner. Elle est à table en ce moment, avec son peintre, une belle passion qui lui est venue là, pour un je ne sais quoi, qui se moque d'elle et de tout le monde. *(A Vachon.)* Avec Cerfbier, que vous connaissez, je crois.

VACHON

Certainement. Je l'apprécie beaucoup.

ÉLISE

Vous dites?

VACHON

Je l'apprécie beaucoup.

ÉLISE, *après avoir retenu un mouvement.*

Et puis, Sabine, que Cerfbier promène aujourd'hui; c'est le tour de Sabine.

VACHON

Combien a-t-il de ménages, Cerfbier?

ÉLISE

Je lui en connais quatre pour ma part : sa femme, d'abord, qui n'a plus voulu le voir quand il a été acquitté. Une blonde déjà mûre qu'on appelle Mme Antoine et qui a une fille de lui. Cette Sabine et Barre de fer, deux grues comme ma fille ! Si vous me demandez maintenant ce que fait Cerfbier et où il trouve de l'argent pour tout ce monde-là, j'aime mieux ne pas vous répondre. Il faut que les gogos soient bien nombreux en ce monde !

VACHON

Mais Cerfbier est millionnaire aujourd'hui.

ÉLISE

C'est bien possible. Grâce aux gogos.

VACHON

Il a un des plus beaux hôtels de l'avenue du Bois-de-Boulogne.

ÉLISE

Oui, que les gogos ont payé.

VACHON

Et je lui connais dans mon département des propriétés considérables.

ÉLISE

Les gogos. Toujours les gogos.

DUBLER

Est-elle bête, hein, avec ses go-gos !

ÉLISE, *s'éloignant, après un regard de mépris sur Dubler.*

Quels gens! Quel monde! Je voudrais être morte depuis vingt ans! Je n'aurais pas vu leur société démocratique! Je serais partie avec le duc, avec Tronchet, avec mon pauvre Horace, quand il y avait encore des grands seigneurs en France.

SCÈNE VI

LES MÊMES, plus MONT-LES-AIGLES

MONT-LES-AIGLES, *paraissant à la porte.*

Est-ce que l'ami est de retour?

DUBLER, *allant à lui.*

Nous l'attendons, monsieur le marquis, nous l'attendons d'un moment à l'autre.

MONT-LES-AIGLES

On a de bonnes nouvelles de lui?

DUBLER

Excellentes!

MONT-LES-AIGLES

Allons tant mieux, je l'aime beaucoup, ce grand garçon-là! *(Prenant Dubler par le bras avec la familiarité d'un supérieur.)* Dites-moi, mon cher monsieur, je suis sorti sans argent et j'ai une voiture en bas, faites-la payer, je vous prie.

DUBLER

Je vais vous remettre l'argent, monsieur le marquis, ce sera plus simple. Qu'est-ce qu'il vous faut?

MONT-LES-AIGLES

Deux louis me suffiront.

DUBLER

Les voici.

MONT-LES-AIGLES

Bien obligé. *(A Élise.)* Comment ça va?

ÉLISE

Doucement. Toujours de même. Vous n'entrez pas?

MONT-LES-AIGLES

Si. Si. Je règle mon cocher et je reviens tailler une bavette avec vous.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins MONT-LES-AIGLES

ÉLISE, *bas, à elle-même.*

En voilà un qui a été charmant!

DUBLER, *à Vachon.*

Vous connaissez ce type? Mont-les-Aigles que j'ai appelé Mont-les-Oies; le nom lui est resté.

ÉLISE

Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce que vous dites? Ne blaguez donc pas, mon petit, ne blaguez donc pas. Regardez donc ce que vous êtes, avant de vous attaquer aux célébrités du monde parisien. Vous tomberiez de votre cinquième étage si le marquis vous racontait le quart de son existence. A vingt-cinq ans, vous entendez, à vingt-cinq ans, il avait mangé trois millions.

DUBLER

Avec vous?

ÉLISE

Plût à Dieu! *(A Vachon.)* A vingt-cinq ans, M. de Mont-les-Aigles avait mangé trois millions, c'est joli.

VACHON

C'est pas mal. Il n'a pas fait que cela?

ÉLISE

Il a tout fait, le marquis, tout! Vous pensez bien que sa famille n'était pas contente. Elle l'a chapitré, interdit, pardonné. Enfin, quand on a vu que le marquis n'était bon qu'à s'amuser, on l'a mis dans [les] (1) ambassades. Il a quitté Paris, bravement, pour s'en aller je ne sais où avec le grade de consul et vingt-cinq mille francs de traitement, pas davantage. C'était très courageux de sa part. On l'a reçu là-bas, dans un pays qui n'a pas de nobles chez lui et qui n'en veut pas, avec délire. Toute la société américaine était à ses pieds. Malheureusement le marquis n'a pas été raisonnable. Il a joué,

(1) Le mot « les » manque dans le manuscrit.

il a perdu, et dame, les dettes d'honneur pour un homme de ce monde-là, c'est la première chose. Il a payé avec la caisse.

VACHON

Qu'est-ce qu'on a dit?

ÉLISE

Rien. Que vouliez-vous qu'on dise! Un homme de ce monde-là! M. de Mont-les-Aigles est rentré en France; sa famille s'est tournée d'un autre côté et a essayé de le marier. On lui a offert les plus beaux partis de la terre, il a tout refusé. Il aimait mieux la vie de garçon, comme il la menait, ça se conçoit. Il en a eu des maîtresses pendant trois ans et il n'y regardait pas avec elles. Au bout de trois ans, sa situation n'était plus tenable. *(Regardant Vachon.)* On l'a nommé préfet.

VACHON

Je ne dis rien.

ÉLISE

Je voudrais pour vous, monsieur Dubler, que vous ayez vu M. de Mont-les-Aigles alors, grand, fort, superbe, un des plus beaux administrateurs qu'ait eus la France! *(A Vachon.)* Il a enlevé une femme, presque tout de suite, la femme d'un professeur, et il l'a installée publiquement à la préfecture. Tous les hommes n'en font pas autant pour une maîtresse. Il lui a donné des fêtes, des chasses, des revues, jusqu'à une cérémonie religieuse qui était passée de mode et qu'on a rétablie pour elle. Le mari, pendant ce temps-là, avançait toujours. Il est si bon, le marquis, si obligeant

avec tout le monde. On l'adorait dans son département et on ne voulait plus le laisser partir.

VACHON

Qu'est-ce qui l'empêchait de rester?

ÉLISE

Des raisons administratives. Des reproches qui lui ont été adressés et qu'il a très mal reçus. Le marquis n'a jamais été un grand comptable. Il ne faisait pas de différence entre ses dépenses et celles de la préfecture.

VACHON

La caisse encore?

ÉLISE

Oui et non.

DUBLER

Continuez.

ÉLISE

M. de Mont-les-Aigles, quelque temps après, a hérité d'une fortune considérable et l'on a bien cru qu'il allait se ranger. Il avait réduit ses dépenses, il avait fait une part pour ses créanciers qui ne le volaient plus; il était alors l'amant d'une femme du monde qui n'aurait pas accepté un sou. Elle l'a quitté pour un artiste, un baryton à la mode. Le marquis a recommencé sa vie de plaisirs et de folies jusqu'au jour où il s'est trouvé complètement ruiné. On lui a offert une recette générale et il en avait besoin.

DUBLER

Je la connais, l'histoire de sa recette; elle a failli mal tourner pour lui.

ÉLISE

Vous ne connaissez rien du tout. On a parlé autrefois d'une jeune personne, c'est ce que vous voulez dire, que le marquis aurait compromise et dont les parents se seraient fâchés. Avec ça qu'on séduit les filles qui ne s'y prêtent pas. Voici la vérité qui est bien différente : M. de Mont-les-Aigles, dans ses nouvelles fonctions, se trouvait tous les jours en rapport avec des banquiers, des faiseurs, des flâneurs, comme notre ami Cerfbier, je cite celui-là pour ne pas en nommer un autre. Ces messieurs l'avaient entraîné dans leurs entreprises et seraient arrivés certainement à le compromettre; il a démissionné à temps.

VACHON

Avec un déficit?

ÉLISE

Très peu de chose.

VACHON

C'est tout?

ÉLISE

C'est tout.

VACHON

Est-ce qu'il est quelque part, maintenant?

ÉLISE

Oui. Il est dans les haras. Une méchante place qu'il a

acceptée, comme il dit, en fermant les yeux. Ça paie ses voitures.

DUBLER

Pas toujours.

ÉLISE

Quelle belle vie, hein?

VACHON

Une vie qui ne serait plus possible aujourd'hui. Des fonctions importantes données à un incapable d'abord, à un coupable ensuite. On ne discute pas de pareils abus, on y met la hache!

ÉLISE

La hache! Vous avez mis la hache quelque part? On en fait le double avec vous, le triple, le quatriple. Vous avez raison, mon ami. Il y avait bien des vices autrefois, bien des vices; mais ça ne sortait jamais d'un certain monde. Toutes les saletés se passaient dans la bonne société. Quand un scandale éclatait quelque part, on ne regardait pas en bas, on regardait en haut; il fallait être un personnage pour tout se permettre.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, plus MONT-LES-AIGLES

MONT-LES-AIGLES, *il dépose sa canne et son chapeau sur la table, va vivement à Élise et lui prend les mains dans les siennes.*

Bonjour, ma chère; je suis bien aise de vous rencontrer.

ÉLISE

Toujours heureux, marquis?

MONT-LES-AIGLES

Il le faut bien. *(Montrant le livre qui sort de son manchon.)* Qu'est-ce que vous lisez en ce moment?

ÉLISE

Un roman, à mon âge!

MONT-LES-AIGLES

Nous n'avons plus nos conteurs d'autrefois qui nous faisaient battre quelque chose là.

ÉLISE

Ils sont partis, avec le reste!

MONT-LES-AIGLES

Marie va bien?

ÉLISE

Ma fille se porte toujours bien. Pourquoi ne venez-vous plus la voir?

MONT-LES-AIGLES

Je ne peux pas. J'ai contracté amitié avec Tavernier, il ne faut pas qu'on me trouve chez sa maîtresse. Je sais bien que j'ai connu Marie avant lui...

ÉLISE

Que de délicatesse, mon cher marquis! Les autres sont bien loin de vous ressembler.

MONT-LES-AIGLES

Chacun son genre, n'est-il pas vrai? Qu'est-ce qu'elle a fait, Marie, de son hôtel? Elle l'a vendu?

ÉLISE

Oui. Elle l'a remplacé par une maison de rapport.

MONT-LES-AIGLES

Je la reconnais bien là. On peut parler de Marie à cœur ouvert?

ÉLISE

Allez, allez, vous n'en direz jamais tout ce que j'en pense.

MONT-LES-AIGLES

Elle a été fort jolie, votre fille, elle avait de qui tenir, et elle n'est pas sotte, bien loin de là. Mais que de défauts, ma chère, que de défauts, si on voulait les compter. L'insolence, l'aigreur, la férocité parfois. Et puis cette détestable avidité dont elle s'est fait une règle de conduite. Je ne regrette pas, vous me connaissez, les quelques billets de mille francs que j'ai laissés chez elle; ça a payé le blanchissage. J'en parle en ami, en homme de plaisir et d'expérience. Nous ne demandons qu'à être volés; nous savons bien que nous le serons; mais nous voulons l'être galamment. Qu'est-ce qu'elle a dit lorsqu'elle m'a vu disparaître subito?

ÉLISE

Rien. Elle n'avait jamais beaucoup compté sur vous.

MONT-LES-AIGLES

Voici pourquoi je suis parti. J'ai raconté l'histoire dans le temps à mon cercle où l'on s'en est beaucoup amusé. Un matin, le dernier matin que j'ai passé chez elle, j'avais affaire et il était convenu que je m'échapperais de bonne heure. Elle dormait; je m'en vais sans la réveiller. Et qu'est-ce que je trouve, attendant gravement dans le salon les ordres de madame? Son notaire, son agent de change et son huissier! Elle a un huissier, paraît-il, qui instrumente pour elle. Le monde retourné! Ma foi, je me suis dit : « Des noceuses de cet acabit, ce n'est plus de mon âge ni de mon temps! »

ÉLISE

Vous ne m'apprendrez rien, marquis. Je suis aux fauteuils d'orchestre, c'est le cas de le dire, et je vois bien la différence des femmes d'aujourd'hui avec celles d'autrefois. (*Avec conviction.*) Nous ne valions peut-être pas cher, mais nous valions mieux. Nous étions plus modestes d'abord. Nous ne pensions pas que l'état que nous faisions fût très relevé. Nous avions notre point d'honneur à nous qui nous défendait de penser au lendemain. Quand mon premier amant m'a quittée pour se marier, il était temps qu'il y songeât, il m'a priée d'accepter une rente de douze cents francs. J'étais humiliée. Je ne l'étais pas du chiffre; je l'étais de l'intention. Je me disais : « Mais qu'est-ce qu'il croit donc? Est-ce que je ne suis plus ni jeune ni jolie? Croit-il que je vais mourir de faim et de soif parce que je ne l'aurai plus? » Je l'ai remplacé séance tenante et ce n'est que quatre ans plus tard, un jour de débine, que

je me suis rappelé son inscription qui moisissait dans un vieux pot. Voilà comme nous étions!

MONT-LES-AIGLES

Et vous étiez très bien! Vous étiez charmantes! Quel est ce monsieur qui cause avec le suppléant de Tavernier (1)?

ÉLISE

Un député.

MONT-LES-AIGLES, *complaisamment.*

Ah!

ÉLISE

Un député de la gauche.

MONT-LES-AIGLES

Je le pensais bien.

ÉLISE

Voulez-vous que je vous le présente? Il sera très flatté de vous connaître.

MONT-LES-AIGLES

Très volontiers.

ÉLISE

Vachon, approchez un peu. M. de Mont-les-Aigles.

Ils se saluent.

MONT-LES-AIGLES

Eh bien, Monsieur, vous êtes satisfait. Voilà votre gouvernement républicain qui s'établit peu à peu.

(1) Dans le manuscrit de Becque, on lit ici pour la première fois Desroseaux.

VACHON

Cette constatation, monsieur le marquis, est bien précieuse de votre part.

MONT-LES-AIGLES

Chacun son tour, comme dit le proverbe; le vôtre est arrivé, je vous en félicite. Allez, maintenant, marchez. Faites bien, faites mal, faites ce qu'il vous plaira, la maison est à vous. Il y a un point pourtant que vous ne devez jamais oublier. Soyez gais, Messieurs, soyez très gais; la France veut des hommes d'esprit à sa tête. J'ai eu l'honneur de représenter mon pays à l'étranger et j'ai contribué, je crois, à le faire aimer. Étais-je plus capable qu'un autre? Non. Je traitais légèrement les affaires sérieuses, ç'a été mon seul mérite. *(Plus près et plus bas.)* Si ce qu'on raconte tout bas est vrai, le péché s'est introduit parmi vous. Vous n'êtes pas les puritains que vous nous aviez promis. Ne vous défendez pas. Votre parti n'en est que plus intelligent et plus estimable à mes yeux.

VACHON

Vous devriez venir avec nous, marquis, et mettre tant de brillantes qualités à notre service.

MONT-LES-AIGLES

On se moquerait de moi, mon cher; je suis trop vieux pour trahir.

VACHON

Quelle blague que la politique! Trois ou quatre mots qui nous séparent.

MONT-LES-AIGLES

Vous voyez pourtant qu'on se rencontre.

VACHON

Et qu'on se serre la main, n'est-ce pas?

Vachon lui tend timidement une main; Mont-les-Aigles la lui prend de la main gauche, en lui frappant familièrement sur l'épaule de l'autre.

SCÈNE IX

LES MÊMES, plus CERFBIER, TOTO, MARIE, SABINE

MARIE, *entrant la première.*

Qu'est-ce que c'est? On attend donc M. Tavernier de tous les côtés, chez moi, chez lui, et dans le grand monde aussi, probablement! *(A Mont-les-Aigles qui est allé à elle.)* Ne me parlez pas, Mont-les-Aigles, je ne vous connais plus. Vous m'avez lâchée comme une fille! Bonjour, Vachon.

VACHON

Il faut que je cause avec vous.

MARIE

Inutile. Je sais ce que vous voulez me demander. Nous recommencerons peut-être, je ne dis pas non, mais pas en ce moment. J'ai bobo à mon cœur!

VACHON

Il ne s'agit pas de votre cœur.

MARIE

Qu'est-ce qu'il y a?

VACHON

Il y a que vous n'êtes pas prudente et que vous parlez de Tavernier dans des termes qui ne sont convenables ni pour lui ni pour vous.

MARIE

Mêlez-vous de vos affaires, mon cher. Je ne vous dois rien et je ne connais pas encore la couleur de vos remerciements. *(Se retournant vers les autres.)* Qu'est-ce que vous dites donc là, tout bas? Allez, Cerfbier, allez. Je vous devine, mon ami. Je pense bien qu'un vieux roublard comme vous a des raisons de s'y connaître. Tavernier ne reviendra pas, voilà ce que vous pensez.

CERFBIER, *s'avançant.*

Nous parlions de vous, ma chère Marie, nous ne parlions pas de Tavernier.

MARIE

Répondez donc. Tavernier reviendra-t-il?

CERFBIER

Je n'ai aucune raison d'en douter.

VACHON

Et moi j'ai cent mille raisons pour en être sûr.

MARIE

Cent mille! Rien que ça! Il faut que Tavernier et vous vous ayez commis quelque crime ensemble, s'il vous en conte plus long qu'à sa maîtresse. Il y a un cadavre, bien sûr.

SABINE, *s'approchant.*

Tais-toi donc; tu ennuies ces messieurs (1).

MARIE

Ils me dégoûtent, tes messieurs! Toto, viens m'embrasser.

TOTO

Allons bon, voilà que j'écope à mon tour.

MARIE

Toto, viens m'embrasser.

TOTO

Plus tard... quand Tavernier sera là.

MARIE

Je te prie, pour la troisième fois, de venir m'embrasser.

TOTO

Laisse-moi tranquille ou j'appelle Mme Cardinal à mon secours.

ÉLISE

Je vous défends, vous m'entendez...

(1) Ces sept mots constituent tout le rôle de Sabine.

MARIE

Toi, tu vas me faire le plaisir de te taire. C'est bien, Toto, je m'en souviendrai. Vous ne voyez donc pas que je me moque de vous. M. Vachon, qui sait tout, sait que Tavernier doit revenir aujourd'hui; il se trompe, M. Vachon; Tavernier devait revenir hier. C'est comme ça, mon bonhomme. Je voulais avoir mon amant à moi toute seule et le mettre en garde contre les effusions de la première heure, j'en ai bien le droit. Et puis, Tavernier m'a télégraphié au dernier moment qu'il était retenu par des formalités. Qu'est-ce que c'est que ça, des formalités? Son affaire est-elle faite ou est-elle manquée? Je suis bien sûre aussi qu'il reviendra, on n'a pas besoin de me le dire. Il est parti avec mille francs! On ne prend pas mille francs quand on s'en va pour toujours. Mais qu'est-ce que ça me fiche qu'il revienne, s'il ne rapporte rien dans ses poches et s'il ne lui reste que cette baraque dont il ne peut plus tirer un sou!

VACHON

Je sais et je vous affirme que son affaire est faite.

MARIE

Pourquoi ne pas le dire, alors?

VACHON

Il vous l'aura écrit cent fois.

MARIE

Qu'est-ce que c'est que ça, des formalités?

VACHON

Une signature qu'on attend.

MARIE

Et qu'on vous refuse.

Pierre entre avec des bagages.

VACHON

Retournez-vous et regardez ; voilà qui va nous mettre d'accord.

DUBLER, *à Pierre.*

M. Tavernier est arrivé ?

PIERRE

Monsieur descend de voiture.

MARIE, *à elle-même.*

Je le verrai bien tout de suite si son affaire est faite ; je n'ai pas besoin qu'il m'en dise long.

TAVERNIER, *du dehors, bruyamment.*

Taisez-vous, cocher ! Je vous apprendrai à qui vous avez affaire. Je suis M. Tavernier, banquier.

MARIE

Il a réussi.

SCÈNE X

LES MÊMES, plus TAVERNIER

TAVERNIER, *en costume de voyage, une valise à la main.*

Ah! voilà de bons amis qui ont pris la peine de venir m'attendre. *(Il dépose sa valise sur la table ; tendant la main à Cerfbier.)* Bonjour, Cerfbier.

CERFBIER

Il faut vous féliciter?

TAVERNIER

Certainement.

MONT-LES-AIGLES

Je suis bien heureux de vous revoir, mon cher ami.

Ils se serrent la main.

TAVERNIER, *à Vachon.*

Tu vas bien, toi?

VACHON

Très bien. *(Plus près et plus bas.)* C'est enlevé?

TAVERNIER

C'est enlevé. Je reviens avec des actionnaires.

VACHON

Tu n'as pas perdu de temps.

TAVERNIER

J'ai ton affaire dans ma poche; ne t'en va pas sans que je te l'aie donnée.

Il ôte son chapeau, le pose sur la table, se rajuste et va à Marie.

MARIE

Eh bien? Quand tu en auras assez de ces messieurs, tu me diras peut-être bonjour.

TAVERNIER

Je viens de chez toi.

MARIE

Avec un retard de vingt-quatre heures.

TAVERNIER

Je t'ai télégraphié.

MARIE

Tais-toi. Mets tout ce monde-là à la porte; tu me donneras tes explications après. *(Il la quitte.)* Sabine? *(Bas.)* Dis à Toto qu'il vienne me parler.

TAVERNIER, *à Mont-les-Aigles.*

Excusez-moi, mon cher marquis, je n'ai pas vu ma maîtresse depuis un mois.

MONT-LES-AIGLES

C'est trop juste. Les Italiens ont bien fait les choses?

TAVERNIER

Très bien.

MONT-LES-AIGLES

Tant mieux. Ils se sont conduits en gens d'esprit.

MARIE, *à Toto.*

Chez toi, dans deux heures.

TOTO

Je ne peux pas.

MARIE

Qu'est-ce que tu fais donc?

TOTO

Je me balade avec Ephraïm.

MARIE

Ephraïm! C'est une femme?

TOTO

Comment? Une femme! Tu ne connais pas Ephraïm?

MARIE

Je ne connais que lui. Qu'est-ce qu'un imbécile comme Ephraïm peut avoir de commun avec toi qui as de l'esprit et des idées pour quarante personnes.

TOTO

Il m'achète de la peinture.

MARIE

Tu vois bien que c'est un imbécile. *(Ils rient.)* Chez toi, dans deux heures.

TOTO

Je ne peux pas.

MARIE

Tu me refuses?

TOTO

Je me balade avec Ephraïm.

MARIE

Lâche-le.

TOTO

Il ne m'achèterait plus de peinture.

MARIE

Je te la paierai, moi, ta peinture.

TOTO

Je n'expose pas dans les chambres à coucher.

Ils rient.

MARIE

Chez toi, dans deux heures.

TOTO

Il n'y a donc pas moyen de remettre ça?

MARIE

Je suis très pressée.

TOTO

C'est bien. On y sera.

TAVERNIER, *à Vachon.*

Je ne me trompe pas. C'est bien six mille francs que tu m'as demandés?

VACHON

Oui, six mille.

TAVERNIER

Les voici. Tu donneras un reçu à la caisse en t'en allant.

VACHON

A bientôt.

TAVERNIER

A bientôt.

MARIE, *à Cerfbier.*

Vous seriez gentil avec mon homme, s'il avait besoin d'un coup de main?

CERFBIER

Certainement. Tavernier me trouvera à sa disposition.

MARIE

Dis-lui donc, mon petit Cerfbier, qu'il me donne un hôtel.

CERFBIER

A quoi bon? Vous avez vendu le mien.

MARIE

Eh bien ! Est-ce que ce n'est pas plus convenable (1)?

(1) A partir de cet endroit le banquier s'appelle de nouveau Tavernier.

Je ne veux pas que ce qui me vient de l'un puisse servir à l'autre. Qui m'aime, me loge! Adieu, Sabine! Adieu, Toto.

SCÈNE XI

MARIE, TAVERNIER

MARIE

Ferme ta porte. Tout à fait. C'est bien le moins que nous soyons seuls un instant. Maintenant, regarde-moi. Tu ne m'as pas trompée?

TAVERNIER

Je me fichais pas mal des femmes! J'avais de quoi m'occuper plus sérieusement.

MARIE

Réponds-moi autrement. Dis-moi : non, je ne t'ai pas trompée.

TAVERNIER

Non, je ne t'ai pas trompée.

MARIE

Tu me le jures.

TAVERNIER

Je te le jure.

MARIE

Ce n'est pas le banquier, plus ou moins véreux, qui me fait ce serment : c'est l'amant de Marie Titard?

TAVERNIER

C'est l'amant de Marie Titard.

MARIE

C'est bon. Je te crois. Et puis, tu sais, si tu m'avais fait quelque ignoble infidélité, ça me serait bien égal. Quand on a une maîtresse comme moi et qu'on la trompe, on est un niais et un goujat.

TAVERNIER

Tu as fini? Veux-tu me permettre de t'embrasser, maintenant?

MARIE

Comme te voilà, là, avec une barbe pas faite et des habits qui puent le charbon. *(Lui donnant la main à baiser.)* Contente-toi de ça pour le moment. Tu es heureux?

TAVERNIER

Oui.

MARIE

Très heureux?

TAVERNIER

J'ai obtenu ce que je désirais. Comment le public prendra-t-il l'affaire, c'est lui qui nous le dira.

MARIE

Qu'est-ce que c'est que cette affaire?

TAVERNIER

Je ne vais pas perdre mon temps à te l'expliquer.

MARIE

Et puis, tu ne le sais peut-être pas très bien toi-même? Ça s'appellera?

TAVERNIER

La Banque Napolitaine.

MARIE

Pas mal. Et qu'est-ce qu'on fera dans cette banque (1)?

TAVERNIER

Ce qui se fait dans toutes les banques du même genre.

MARIE

Ça ne tiendra pas. Tu as rapporté de l'argent?

TAVERNIER

Oui.

MARIE

Beaucoup?

TAVERNIER

Beaucoup. De l'argent qui ne m'appartient pas.

MARIE

Je ne te demande pas ça. Combien?

TAVERNIER

Sept cent mille francs.

(1) Le banquier redevient Desroseaux.

MARIE, *soulignant.*

Sept cent mille francs ? Mais il est très fort, mon homme, très fort ! Il est bien plus malin que je ne croyais. Sept cent mille francs ?

TAVERNIER

Ce sont des souscriptions.

MARIE

Ne me donne pas de détails. Le chiffre me suffit. Eh bien, là, vrai, il était temps que tu remontes sur ta bête... J'allais te quitter.

TAVERNIER, *allant à elle le poing fermé, bas.*

Salope !

MARIE

Tu as bien dit ça. *(Elle lui redonne sa main à baiser.)* Je plaisante, nigaud. On sait bien ce que c'est que les gens d'affaires. Ils n'ont pas le sou un jour et ils remuent des millions le lendemain. Seulement il ne faut pas perdre de temps avec eux. Est-ce que tu m'as fait ma part, oh ! une bien petite part sur tes sept cent mille francs ?

TAVERNIER

Je te répondrai ce soir.

MARIE

Pourquoi ce soir ?

TAVERNIER

J'ai d'autres choses à te dire.

MARIE

Causons, mon ami. On ne t'attend pas ni moi non plus. Causons tant que tu voudras.

TAVERNIER

Ce soir.

MARIE

Non, tout de suite. Je ne veux pas sortir d'ici avec de vilaines idées sur mon amant. Donne-moi ce que tu voudras mais que je l'aie là, en partant, dans ma pochette.

TAVERNIER

Assieds-toi.

MARIE

Où vas-tu?

TAVERNIER

Je vais sonner. Je vais envoyer chercher de l'argent.

MARIE

Sonne, mon ami, sonne bien fort. *(Tavernier, après avoir sonné, va à la table, ouvre la valise, en tire un portefeuille et plusieurs traites.)* Comment? Tu déballes, maintenant! En voilà des histoires pour la chose la plus simple du monde.

TAVERNIER

Où vois-tu des histoires? Je prends ce qu'il me faut.

PIERRE, *entrant.*

Monsieur m'a appelé.

TAVERNIER

Pierre, le caissier est là?

PIERRE

Oui, Monsieur.

TAVERNIER

Qu'est-ce qu'il fait?

PIERRE

Pas grand'chose.

TAVERNIER

Envoyez-le-moi.

PIERRE

Oui, Monsieur.

Il sort.

MARIE

Tu sais que ce garçon ne voulait pas me laisser entrer, tout à l'heure; je l'ai joliment enlevé.

TAVERNIER

Fais-moi le plaisir, maintenant, de te tenir tranquille. Duroc va venir. Que je sois un peu le maître dans mes bureaux.

MARIE

Oui, monsieur le directeur.

DUROC, *entrant.*

Je vous salue, monsieur Tavernier.

TAVERNIER

Bonjour, Duroc.

DUROC

Vous avez fait un bon voyage?

TAVERNIER

Excellent. Il ne s'agit pas de mon voyage pour l'instant, Duroc. Qu'est-ce que vous avez en caisse?

DUROC, *après l'avoir regardé.*

Deux francs soixante.

TAVERNIER

Il n'est rien rentré?

DUROC

Rien.

TAVERNIER

Ne vous laissez donc jamais acculer comme ça. Tenez, prenez toutes ces traites. Il y en a une sur Thomassin. Portez-la-lui et qu'on me l'escompte immédiatement. Il vous faut cinq minutes, Duroc, allez, et que je n'attende pas.

Duroc sort.

MARIE

Tu n'es pas drôle, sais-tu, quand tu commandes.

TAVERNIER

Je vais me gêner avec mes employés.

MARIE

Tu ne parlerais pas comme ça, à moi?

TAVERNIER

J'ai peut-être tort.

MARIE

Essaie!

TAVERNIER, *allant s'asseoir auprès d'elle.*

Comment as-tu passé ton temps, en mon absence?

MARIE

Cerfbier pourra te le dire; nous nous sommes vus presque tous les jours. Nous avions fait un arrangement. Je le recevais avec Sabine et il m'emmenait dîner avec Barre de fer.

TAVERNIER

Il a été aimable?

MARIE

Comme il l'est toujours. Qu'est-ce que tu penses? Si j'avais voulu de Cerfbier pour amant, il y a longtemps que ce serait fait. J'ai été chez Toto, à son atelier, bien entendu. Es-tu jaloux aussi de celui-là? Il me dit des choses, ce garçon! Que je suis la seule femme qu'il estime et qu'il voudrait épouser!

TAVERNIER

C'est un homme que tu peux voir?

MARIE

Toto! Il est plus honnête que toi! Devine, maintenant, la visite que j'ai reçue, pour une affaire de théâtre? Templier, le directeur de l'Odéon. Il m'a suppliée de rentrer chez lui.

TAVERNIER

Qu'est-ce que ça me coûtera?

MARIE

Ça ne te coûtera rien, j'ai refusé.

TAVERNIER

Est-ce qu'il avait quelque chose pour toi?

MARIE

Oh! Il est très fin, Templier! Il avait quelque chose pour moi, justement, et qui me convenait sous tous les rapports; une fantaisie en vers où j'aurais montré mes formes.

TAVERNIER

Je ne le veux pas.

MARIE

Je pensais bien que tu ne le voudrais pas. *(Se frottant à lui.)* Canaille! Tu les aimes donc bien, mes formes! Tu sais qu'elles sont à toi, rien qu'à toi.

TAVERNIER

C'est bien ainsi que je l'entends. Je ne demande pas mieux que tu rentres au théâtre. Je donnerai ce qu'il faudra, mais si on t'apportait une pièce propre, où il n'y aurait pas de coquins, pas de Nanas, sans leur sale naturalisme.

MARIE

Cinq actes d'Ohnet!

TAVERNIER

Voilà ce qu'il faudrait.

MARIE

Et un rôle de femme du monde.

TAVERNIER

Ça t'irait si bien.

MARIE

Ne comptes pas là-dessus, mon ami. Je sais ce qu'il faut pour réussir au théâtre. Il faut se vautrer avec tout le monde. Ça ne te conviendrait pas, n'est-ce pas, ni à moi non plus.

Duroc rentre.

TAVERNIER

C'est bien, Duroc, posez les fonds là.

DUROC

Vous ne comptez pas, monsieur Tavernier?

TAVERNIER

Je vous rappellerai tout à l'heure.

DUROC

J'aimerais mieux que monsieur Tavernier comptât tout de suite, pour ma décharge.

TAVERNIER

Allez, Duroc, allez. *(Duroc sort ; Tavernier se dirige vers l'argent, fait un petit bouquet de billets de banque et revient à Marie.)* Voici ta part.

MARIE

Comme elle est légère! Qu'est-ce que tu me remets là?

TAVERNIER

Dix mille.

MARIE

Que ça! On le voit bien que cet argent ne t'appartient pas. *(Tout en retournant au canapé où elle a déposé le sac qu'elle avait à la main et dans lequel elle serre les billets.)* J'attends toujours l'hôtel que tu m'a promis.

TAVERNIER

Je t'ai donné un terrain.

MARIE

Je me fiche pas mal d'un terrain, si on ne bâtit rien dessus. Tâche donc un peu, avec ta banque, de décrocher une fortune. Fais comme les autres. Imite Cerfbier, ça vaudrait mieux que d'être jaloux de lui. Ah! Il est bien simple, Cerfbier; il ne fait d'embarras avec personne. Il ne crie pas dans les rues : « Je suis M. Cerfbier », et ce qu'il achète cent francs, il le revend le double, c'est un principe chez lui.

Pierre rentre.

TAVERNIER

Qu'est-ce qu'il y a?

PIERRE

Monsieur veut-il me permettre de lui dire un mot? *(Tavernier va à lui.)* Madame est là.

TAVERNIER

Ma femme?

PIERRE

Oui, Monsieur.

TAVERNIER

Elle savait donc que je reviendrais aujourd'hui?

PIERRE

Il faut le croire, Monsieur.

TAVERNIER

Et on lui a dit que j'étais de retour?

PIERRE

Elle avait vu monsieur.

MARIE

Si je suis de trop, dites-le-moi, je vais vous laisser causer ensemble.

TAVERNIER

Reste là, je te prie.

MARIE

Qu'est-ce que c'est?

TAVERNIER

C'est ma femme, si tu tiens à le savoir.

MARIE

Qu'est-ce qu'elle veut?

TAVERNIER

Elle veut de l'argent, parbleu!

MARIE

Donne-lui cent francs.

TAVERNIER

Bête! Qu'est-ce qu'elle ficherait de cent francs, avec deux enfants? *(Revenant à Pierre.)* Dites à madame que je ne veux pas la voir; qu'elle me fait le plus grand tort en se montrant dans mes bureaux et que vous lui porterez ce soir ce qu'elle attend.

PIERRE

Monsieur n'oubliera pas?

TAVERNIER

Allez, Pierre. *(Il sort.)* Je n'y comprends rien avec ma femme. Il faut que quelqu'un la renseigne ou qu'elle m'espionne bien habilement; elle sait tout ce que je fais, tout. Elle m'aime, celle-là.

MARIE

Reprends-la alors et quittons-nous; ce serait bien préférable pour tout le monde. Qu'est-ce que tu voulais me dire encore?

TAVERNIER

Plus tard.

MARIE

Je t'écoute.

TAVERNIER

Un autre jour.

MARIE

Allons, parle, n'est-ce pas, et finissons-en.

TAVERNIER, *après avoir été prendre le portefeuille.*

Voici un portefeuille que je te prie de me garder.

MARIE

Bien.

TAVERNIER

Il y a cent mille francs dedans.

MARIE

Très bien.

TAVERNIER

C'est un de mes amis d'Italie qui l'a déposé entre mes mains.

MARIE

Je ne te crois pas. Tu n'as pas un ami en Italie, ou ailleurs, qui te confierait cent mille francs. Dis-moi la vérité.

TAVERNIER

Tu as raison. Je n'ai pas besoin de me gêner avec toi. Tu dois te rendre compte, s'il m'arrivait une catastrophe, que ce serait autant de ta faute que de la mienne.

MARIE

Après?

TAVERNIER

J'ai mis de côté ces cent mille francs pour les retrouver en cas de malheur. Je te demande de les prendre chez toi où ils seront mieux que partout ailleurs.

MARIE

Je veux bien. Il faut que tu aies un joli aplomb pour me donner cent mille francs à te garder et me refuser un petit hôtel qui ne te coûterait pas davantage. Ça ne fait rien. Les

hommes sont tous les mêmes; ils ne pensent qu'à eux. Je vais mettre ton portefeuille dans ma caisse, qui me paraît un peu plus sérieuse que la tienne et qui renferme plus de deux francs soixante, je te prie de le croire. Tu as de la chance d'avoir une maîtresse comme moi, une femme, à Paris, qui ne doit pas un sou et qui a une caisse où personne ne peut venir mettre le nez. Ouvre ton bureau, maintenant. Allons, ouvre ton bureau et assieds-toi. Que je te voie au travail avant de partir. A ce soir, mon ami. *(Arrivée à la porte.)* Je vais montrer mes dix mille francs à Toto; ça ne servira à rien avec lui, mais c'est toujours d'un bon exemple.

SCÈNE XII

TAVERNIER, puis PIERRE

TAVERNIER

En marche! *(Il trouve un papier.)* Qu'est-ce que c'est que ça? *(Lisant.)* « Quand la propriété est menacée, la société chancelle sur sa base. » Dubler aurait dû finir cet article et le mettre dans le *Tuteur* depuis longtemps. *(Il sonne ; Pierre entre.)* M. Dubler est là?

PIERRE

Oui, Monsieur.

TAVERNIER

M. Duroc, M. Morin, tout le monde est là?

PIERRE

Oui, Monsieur.

TAVERNIER

On a pris du bon temps en mon absence; j'espère que ces messieurs m'en tiendront compte et qu'on va travailler jour et nuit, s'il le faut.

PIERRE

Oui, Monsieur. Monsieur sait qu'il est venu un commissaire de police?

TAVERNIER, *de haut.*

Qu'est-ce qu'il a dit?

PIERRE

Il a dit qu'il reviendrait.

ACTE II (1)

Une salle de Conseil d'administration. Au fond, porte à deux battants ; portes latérales à deux battants également. Le milieu de la scène est occupé par la salle du Conseil. Au-dessus de la table, un lustre et, pendant sur le lustre, plusieurs cordons de sonnette. A droite, au premier plan, en scène, faisant face au public, un bureau. Des sièges uniformes.

SCÈNE PREMIÈRE

LOMBARD, DUBLER

Dubler paraissant le premier par la porte du fond.

DUBLER

Entrez, monsieur Lombard. Je vais annoncer à M. Tavernier que vous êtes là.

LOMBARD

M. Tavernier ne se tient donc plus chez lui?

(1) Pendant tout le deuxième acte, le manuscrit porte le nom de Desroseaux.

DUBLER

M. Tavernier a deux maisons maintenant, celle que vous connaissez et la Banque Napolitaine où vous êtes.

LOMBARD

Qu'est-ce que c'est que ça, la Banque Napolitaine?

DUBLER

Une belle société au capital de dix millions, que M. Tavernier est en train de fonder.

LOMBARD

Il fonde maintenant, M. Tavernier?

DUBLER

Il fonde, oui... Il fusionnera peut-être un jour.

LOMBARD

C'est donc mieux, fusionner?

DUBLER

Fusionner! Il faut être quelqu'un, monsieur Lombard, pour fusionner! Quand on en arrive là, à fusionner couramment, on est un prince de la finance.

LOMBARD

C'est bien. Veuillez prévenir M. Tavernier que je l'attends.

DUBLER, *revenant.*

C'est toujours le citoyen Cretet qui vous envoie?

LOMBARD

Allez, allez.

Dubler sort par la droite.

SCÈNE II

LOMBARD, puis TAVERNIER

LOMBARD, *seul.*

Je ne sais pas lequel vaut le mieux, du patron ou de son élève. Je crois que la même fin leur est réservée. Ces messieurs s'appellent des décadents; ils ont raison : ce sont bien des décadents et de la pire espèce!

TAVERNIER, *entrant par la droite avec un énorme portefeuille qu'il jette sur la table ; très dégagé.*

Bonjour, monsieur Lombard. Voilà la seconde fois, à ce qu'on me dit, que vous prenez la peine de venir me voir. Qu'est-ce qu'il y a?

LOMBARD

Vous ne savez rien?

TAVERNIER

Rien.

LOMBARD

On ne vous a pas averti?

TAVERNIER

Non, M. Dubler ne m'a pas averti, il a eu tort.

LOMBARD

Eh bien, nous reprendrons par le commencement.

Il tire des papiers de sa poche de côté.

TAVERNIER

Dites-moi, monsieur Lombard, est-ce bien grave ce qui va se passer entre nous? Nous ne pourrions pas remettre cette conférence à un autre jour? Je vous reçois, en ce moment, dans la salle du Conseil de la Banque Napolitaine et mes associés, les fondateurs de la Société avec moi, attendent là *(il montre la porte de droite)*, attendent impatiemment que j'ouvre la séance.

LOMBARD, *après avoir rentré ses papiers.*

Ouvrez votre séance, je repasserai. *(Le regardant dans la figure.)* Nous sommes gens de revue.

Il s'éloigne.

TAVERNIER, *le rejoignant.*

Monsieur Lombard?

LOMBARD

Votre séance est bien plus intéressante.

TAVERNIER

Restez, je vous en prie *(Lombard s'arrête)*, que je sache au moins ce qui vous amène.

LOMBARD, *revenant sur lui, sévèrement.*

Êtes-vous disposé à m'écouter?

TAVERNIER

Parlez, ces messieurs attendront.

LOMBARD, *après avoir repris ses papiers.*

Je me suis présenté dernièrement dans vos bureaux avec une plainte portée contre vous par un de vos déposants et que le parquet m'avait chargé de vous transmettre. M. Cretet...

TAVERNIER, *l'interrompant.*

C'est un coquin !

LOMBARD

Voyons, voyons, monsieur Tavernier, votre attitude n'a pas été bien bonne jusqu'ici, veillez sur vous. *(Reprenant.)* M. Cretet, le déposant en question, dans une nouvelle lettre qu'il vient d'écrire au procureur de la République et qu'il fera suivre, s'il le faut, d'une consultation en règle, expose : « qu'il est très légitimement propriétaire des obligations que votre maison lui retient; qu'il est en droit de les posséder; et que d'ailleurs la faillite qu'on lui oppose n'est qu'un prétexte absolument fantastique; qu'en effet, on lui a offert plusieurs fois de lui remettre d'autres titres en échange des siens et qu'il ne tenait qu'à lui de les accepter ». Pour tous ces motifs, il exprime la crainte que ces obligations aient été vendues. Qu'avez-vous à répondre ?

TAVERNIER

Voici ce que je réponds. Je ne connaissais pas M. Cretet qui m'a apporté un jour des obligations de la Ville de Paris en me suppliant de lui avancer deux mille cinq cents francs

dessus. J'y ai consenti. M. Cretet parti, ses excentricités m'ont donné à réfléchir. J'ai fait prendre des renseignements sur lui, ils ont été détestables. J'avais devant moi un failli, un coureur de filles et de cabarets, et de plus, je ne m'explique pas bien les complaisances de l'autorité pour ce monsieur, un anarchiste. Aussi, lorsque M. Cretet est revenu quelques jours après, j'ai été fort surpris et fort aise de me trouver remboursé. D'un autre côté, il ne m'a pas paru possible de restituer des valeurs qui se trouvaient entre mes mains à un homme en état de faillite, incapable conséquemment de posséder quoi que ce soit. Ai-je eu tort? Ai-je eu raison? C'est une question qu'on peut débattre, mais tous les banquiers un peu scrupuleux auraient agi comme moi : ils auraient gardé les titres.

LOMBARD

Que signifient alors ces propositions faites à M. Cretet de lui remettre d'autres obligations que les siennes?

TAVERNIER

M. Cretet ment. C'est une habitude qu'il aura prise dans les réunions publiques. Aucune proposition ne lui a été faite, par moi du moins.

LOMBARD

Et si M. Cretet vous apportait les pièces nécessaires qui établiraient son droit de propriété?

TAVERNIER

Je ne demande pas autre chose. Que M. Cretet se procure

une attestation, que son syndic la lui donne, et il aura ses titres à l'instant.

LOMBARD

Les mêmes?

TAVERNIER

Les mêmes... Des obligations de la Ville de Paris.

LOMBARD

Les obligations qu'il vous a remises?

TAVERNIER

Oui... Si M. Cretet, en empruntant, a bien spécifié qu'on lui rendrait celles-là et pas d'autres; non, s'il n'a pas fait cette réserve expressément.

LOMBARD

Pensez-vous qu'il l'ait faite?

TAVERNIER

Je ne le crois pas. Permettez-moi de vous dire, monsieur Lombard, que cette question des dépôts est une des plus complexes...

LOMBARD

Je le sais.

TAVERNIER

Elle donne beaucoup de mal...

LOMBARD

Et l'on n'y gagne rien... M. Dubler m'a déjà dit cela. C'est bien. M. Cretet a sans doute des raisons que nous ignorons

pour tenir autant à ses titres : il verra ce qu'il lui reste à faire. Je passe à une autre réclamation pour des faits à peu près semblables. Mme Letellier, lingère...

TAVERNIER, *s'oubliant.*

Blanche Letellier vous a écrit !...

LOMBARD

Regardez.

TAVERNIER

J'ai vu cette dame ce matin; elle a passé une heure dans mon cabinet et, en me quittant, elle m'appelait sa Providence.

LOMBARD

Qu'est-ce que vous aviez donc fait pour elle? Je continue Voici une accusation qui serait très grave, si elle était justifiée. M. Martineau, agriculteur à Sens...

TAVERNIER, *l'interrompant.*

M. Martineau est en droit de se plaindre. J'avais encaissé mille francs pour lui. Je suis parti. La poste a fait une erreur et on a dû attendre mon retour. M. Martineau a reçu les mille francs maintenant; ce n'est plus qu'une affaire entre la poste et moi. *(Changeant de ton.)* Ayez l'obligeance, monsieur Lombard, de me remettre toutes ces notes; je vais les examiner et il n'en restera rien. Ce n'est pas au moment où je fais appel au crédit public que je voudrais être arrêté par des enfantillages. *(Lombard se consulte ; Vachon paraît à la porte du fond.)* Entre, Vachon, entre, tu n'es pas de trop.

SCÈNE III

LES MÊMES, plus VACHON

VACHON, *apercevant Lombard.*

Ah çà! on le trouve donc toujours ici? Bonjour, monsieur Lombard.

LOMBARD

Je suis votre serviteur.

TAVERNIER

Vous vous connaissez?

VACHON

J'ai déjà rencontré M. Lombard chez toi et nous deviendrons des amis pour peu que ses visites ne s'arrêtent plus.

TAVERNIER

Eh bien, tant mieux, j'aurai donc fait quelque chose de bien, en mettant en rapport les deux hommes les plus honnêtes que je connaisse.

LOMBARD

Parlons utilement. Je ne vois pas d'inconvénient à vous laisser ces pièces pour vingt-quatre heures; vous ferez le nécessaire et vous me les renverrez. Mes instructions, monsieur Tavernier, ne se bornent pas là. Je suis chargé de vous avertir et de vous recommander la plus grande circonspection. On est très mécontent de toutes ces maisons comme la vôtre,

qui donnent lieu à des plaintes incessantes et sont l'objet d'une suspicion légitime. Le parquet va exercer sur elles une surveillance très active et les frappera, s'il y a lieu, sans miséricorde.

TAVERNIER

On trouve peut-être que les affaires vont trop bien, et qu'il est d'une bonne politique de les achever.

LOMBARD

Les affaires, monsieur Tavernier, n'ont rien à voir ici. Ce que l'on veut, c'est éclairer le public et le préserver autant que possible des exploiteurs. Je vous en fais juge, monsieur Vachon. J'ai procédé, la semaine dernière, à l'arrestation d'un homme que M. Tavernier connaissait bien certainement, le banquier Ledru, rue Turbigo, numéro 4, c'est un des vôtres. En dix-huit mois, ce misérable avait dévalisé tout son quartier. Nous avons assisté, mes aides et moi, à des scènes épouvantables. Une mère, en apprenant que ses économies étaient perdues, nous a remis son enfant qu'elle ne pouvait plus élever. Une malheureuse femme, âgée de soixante-quatorze ans, s'est jetée par la fenêtre et s'est tuée sur le coup. M. Ledru menait grand train; il avait deux maîtresses; il revenait du Bois quand nous lui avons mis la main au collet et il s'est recommandé d'un personnage. Des êtres pareils sont pires que des malfaiteurs et devraient être punis aussi sévèrement. Est-ce que je n'ai pas raison?

VACHON

Vous êtes dans votre rôle.

LOMBARD

Il serait à désirer que chacun restât dans le sien.

VACHON (1)

Ah çà! monsieur Lombard, croyez-vous que toutes ces bonnes gens soient désintéressées, en nous apportant leur argent?

LOMBARD

Elles ne l'apportent certainement pas pour qu'on le leur prenne.

VACHON

Oh! messieurs, ne discutons pas. Si M. Tavernier a commis une erreur, eh bien! M. Tavernier la réparera et tout sera dit. La justice aussi fait des erreurs. La police se trompe bien souvent, avec des agents qui se croient à l'abri d'une réprimande.

LOMBARD

Je vous salue, Messieurs.

Il sort brusquement.

SCÈNE IV

TAVERNIER, VACHON

TAVERNIER

Qu'est-ce que tu venais me dire?

(1) Ou plutôt Tavernier. Il a là un *lapsus calami* de l'auteur.

VACHON

Le ministre te recevra demain.

TAVERNIER

On peut l'annoncer?

VACHON

C'est fait pour ça.

TAVERNIER, *écrivant.*

Voici la note que je compte envoyer : « M. Renouard, le ministre des Finances, recevra demain... »

VACHON

Je ne t'ai pas dit: Renouard; je t'ai dit : Terrier; c'est mon ami, le ministre des Travaux publics, qui t'attend.

TAVERNIER

J'aimerais mieux le ministre des Finances; qu'est-ce que ça te fait?

VACHON

Ça ne me fait rien. Seulement Terrier ne sera pas content; il avait l'air de s'occuper de son ministère.

TAVERNIER

Soit, mettons-le. *(Écrivant.)* « M. Terrier, le ministre des Travaux publics, recevra demain M. Tavernier, le président de la Banque Napolitaine. Il est probable que notre ministre des Affaires Etrangères voudra voir M. Tavernier qui revient d'Italie où il a passé un mois avec les sommités politiques et financières de la Péninsule. »

VACHON

Très bien. Où en es-tu de ton affaire?

TAVERNIER

La Société est fondée. L'acte constitutif a été passé hier chez Greslou, à l'Isle-Adam.

VACHON

Pourquoi l'Isle-Adam?

TAVERNIER

Greslou est le notaire de ces choses-là.

VACHON

Ton comité est formé?

TAVERNIER

Oui.

VACHON

Qui est-ce qui le compose?

TAVERNIER

Mont-les-Aigles, d'abord; Torry, Bernard, Lafosse, Monach et Leguêpier.

VACHON

Je t'avais bien recommandé Vermillaud qui ne t'aurait pas gêné et que tu pouvais employer à bien des choses (1).

(1) Ce nom de Vermillaud était primitivement, avant Desroseaux, le nom du banquier.

TAVERNIER

Je voulais l'avoir. Ce n'est pas possible en ce moment.

VACHON

Pourquoi?

TAVERNIER

Il est en fuite. Ce n'est pas M. Vermillaud qui me manque, c'est M. Vachon (1).

VACHON

Laisse-moi te servir à ma manière; je ne t'ai pas été inutile en Italie.

TAVERNIER

C'est vrai.

VACHON

Et Cerfbier?

TAVERNIER

Cerfbier a bien d'autres affaires.

VACHON

Il se conduit bien dans la circonstance?

TAVERNIER

Très bien. Je le verrai certainement aujourd'hui. Il a dû demander à son Comptoir de souscrire pour deux mille actions...

VACHON

C'est fort joli!

(1) Becque avait d'abord écrit : M. Vachon, député des Bouches-du Rhône. Il a biffé ces derniers mots.

TAVERNIER

... et il va m'amener un homme qui lancera mon affaire à la Bourse. Cerfbier l'emploie et en est content : je ne trouverai rien de mieux.

VACHON, *plus près et plus bas.*

Explique-moi un peu que ce Cerfbier qui ne dit rien, qui ne sait rien, qui passe sa vie avec des filles, ait le génie de la spéculation.

TAVERNIER, *profondément.*

Il est très canaille.

VACHON

C'est bien ce que je pensais. Il a quelqu'un qui le protège et qui le tire de tous les mauvais pas.

TAVERNIER

Oui.

Il lui dit un nom à l'oreille.

VACHON

En effet. Je les vois quelquefois ensemble, dans les couloirs de la Chambre. On m'avait nommé une autre personne.

Même jeu.

TAVERNIER

Non. Cerfbier n'a pas d'amis dans la magistrature. Maintenant je te renvoie. Veux-tu dîner ce soir chez Marie ?

VACHON

Pas ce soir.

TAVERNIER

Demain?

VACHON, *souriant.*

Pas demain.

TAVERNIER

Qu'est-ce qu'il y a donc?

VACHON

Je suis collé depuis huit jours avec une baronne; nous ne nous quittons plus.

TAVERNIER

Qu'est-ce que c'est que cette baronne?

VACHON

Une détraquée, comme toutes les femmes du monde le sont aujourd'hui.

TAVERNIER

Tu l'as rencontrée?...

VACHON

Au Jardin de Paris. Il faut bien rencontrer les femmes quelque part.

TAVERNIER

Fais attention avec ta baronne. Ne va pas te compromettre inutilement. Vous n'êtes pas bien forts à la Chambre sur la question des femmes. Vous prenez au sérieux de vieilles toupies dont les garçons de restaurant ne voudraient plus.

VACHON

Adieu. Mes amitiés à Marie.

Il sort par le fond ; Picot entre en même temps.

SCÈNE V

TAVERNIER, PICOT

TAVERNIER

Qu'est-ce qu'il y a, Picot ?

PICOT, *lui remettant une carte.*

Ce monsieur est le rédacteur en chef de la *Probité financière ;* il se présente pour la publicité.

TAVERNIER

Priez ce monsieur très poliment de revenir à cinq heures. Vous vous rappelez bien ce que je vous ai dit, Picot : soyez raide avec tout le monde, excepté avec la Presse.

PICOT

Oui, Monsieur.

Il sort.

TAVERNIER, *allant à la porte de gauche.*

Vous pouvez entrer maintenant.

SCÈNE VI

TAVERNIER, MONT-LES-AIGLES, TORRY, BERNARD, LAFOSSE, MONACH, LEGUÊPIER, DUBLER.

MONT-LES-AIGLES, *paraissant d'abord.*

Je passe le premier, Messieurs, puisque vous le voulez bien. *(Allant à Tavernier.)* Comptez-vous nous retenir longtemps, Tavernier?

TAVERNIER, *le faisant asseoir.*

Mettez-vous là, marquis, et ne bougez plus sans ma permission.

LAFOSSE

Je vous fais mes compliments, mon cher ami, la Banque a tout à fait bon air.

TAVERNIER

Vous avez vu le bureau des titres?

LAFOSSE

Oui.

TAVERNIER

Et la caisse?

LAFOSSE

La caisse est magnifique.

TAVERNIER

On sera un peu mieux ici qu'à votre Crédit National.

LAFOSSE

Certainement. Vous êtes bien sûr de votre propriétaire?

TAVERNIER

Oui, pourquoi?

LAFOSSE

Le nôtre nous a joué un tour pendable. Ce scélérat s'était imaginé que le Crédit National ne tiendrait pas et il avait déjà passé un bail avec notre successeur.

Tavernier le quitte en riant.

LEGUÊPIER

Qu'est-ce que vous avez fait?

LAFOSSE

Rien. Nous sommes chez nous... il ne peut pas nous en chasser. Nous avons bien pensé un moment à l'attaquer en diffamation, nous y avons renoncé.

TAVERNIER

Voyons, Messieurs, asseyez-vous et causons un peu de nos affaires. Dubler, venez près de moi.

DUBLER

Me voilà, monsieur Tavernier.

LEGUÊPIER, *bas, à Lafosse.*

Je me demande si Tavernier est bien l'homme qu'il nous faudrait.

LAFOSSE

Est-ce que vous voulez déjà prendre sa place?

TAVERNIER, *après avoir posé la main sur la main de Mont-les-Aigles qui s'est endormi.*

Écoutez, Messieurs, nous allons nous occuper d'abord de notre émission et en fixer la date; ensuite, nous examinerons tous les moyens de publicité possibles.

DUBLER

Voulez-vous dire tout de suite à ces messieurs, monsieur Tavernier, que j'ai des signatures à leur demander.

TAVERNIER

Vous avez entendu, Messieurs?

MONACH

Et des signatures à nous rendre.

DUBLER

Parfaitement.

LEGUÊPIER

C'est notre ami, M. Dubler, le secrétaire du Comité?

TAVERNIER

Oui.

LEGUÊPIER

Chargé du compte rendu des séances?

TAVERNIER

Oui.

LEGUÊPIER

Nous sommes bien d'accord pour nos procès-verbaux ; ils doivent être très courts, en dire le moins possible et ne nommer personne.

TAVERNIER

Vous avez entendu, Dubler?

DUBLER

Parfaitement. *(Bas.)* Prenez garde, monsieur Tavernier, il faut que ces messieurs aient leur part de responsabilité.

TAVERNIER, *bas.*

Nous arrangerons tout cela ensemble. *(Haut et après avoir réveillé Mont-les-Aigles une seconde fois.)* Je trouve là sous ma main l'arrêté du gouvernement italien que vous ne connaissez pas encore. Il est excellent, cet arrêté, excellent (1). M. Dubler va vous le lire; il faudrait en tirer parti.

MONT-LES-AIGLES

Donnez, Tavernier, donnez-moi (2). J'ai une vieille habitude, Messieurs, des papiers d'État. *(Après avoir tiré son*

(1) Becque avait ajouté ces mots qu'il a biffés ensuite : à l'exception du dernier article qu'on y a introduit bien inutilement.

(2) Version primitive : Donnez-moi, Desroseaux.

binocle et s'être installé.) Je passe le protocole et j'arrive tout de suite aux articles. — Article premier : Le gouvernement italien, voulant donner une marque d'estime et de confiance à M. Albert Tavernier, homme honnête et capable, économiste distingué, chef de la maison de Banque Albert Tavernier et Cie, place de la Bourse, numéro 4, lui accorde par la présente la concession d'une Banque qui prendra le nom de la Banque Napolitaine. — Article 2 *(après l'avoir parcouru)* : Voici un abrégé de l'article 2 : d'une part, il fixe le capital de la Banque et, d'autre part, il permet de l'augmenter. C'est ce qui se fait tous les jours pour les sociétés de crédit. — Article 3 : La Banque Napolitaine disposera de son capital au mieux de ses intérêts. Elle pourra s'intéresser dans les emprunts d'État, les constructions de chemins de fer, les compagnies fluviales, les exploitations minières, charbonnières, forestières, etc., etc. — Article 4 : La Banque Napolitaine aura le droit d'établir des succursales, de fonder des comptoirs et de s'étendre dans toutes les parties du monde connu. — Article 5...

TAVERNIER

Écoutez l'article 5, Lafosse, il va vous amuser.

MONT-LES-AIGLES, *reprenant.*

Article 5 : Sont exceptées et absolument interdites à la Banque Napolitaine les opérations suivantes : 1° la construction de canons *(on rit)*; 2° la fabrication de la poudre *(on rit)*; 3° la confection d'armes, fusils, sabres, revolvers en un mot de tout ce qui concerne le matériel de guerre

la Banque Napolitaine ne devant en aucun cas menacer le pays qui lui a donné le jour.

On rit bruyamment et longuement.

PICOT, *entrant et remettant une carte à Tavernier.*

Ce monsieur est le directeur-propriétaire du *Pilori ;* il voudrait voir M. Tavernier avant de paraître.

TAVERNIER

A cinq heures. Calmez-vous, Messieurs, et écoutez maintenant le dernier article qui est beaucoup moins drôle : « Le gouvernement italien, dans le cas qu'il faut prévoir où sa bonne foi aurait été surprise, décline à l'avance toutes responsabilités dans les agissements de la Banque Napolitaine, et les actionnaires n'auront aucun recours contre lui. » *(Silence.)* Je voulais insérer l'arrêté dans le *Tuteur* et tous les journaux l'auraient reproduit. Comment faire ?

LAFOSSE

Il n'y a qu'un moyen, c'est de supprimer l'article.

TAVERNIER

J'y avais pensé.

LAFOSSE

Le procédé est bien simple. On ne donne pas l'arrêté; on en donne un extrait seulement.

TAVERNIER

Vous avez compris, Dubler ?

DUBLER

C'est déjà fait, monsieur Tavernier; voici les épreuves.

LAFOSSE

Vous avez conservé l'article des canons, bien entendu?

DUBLER

Évidemment. Il ne faut pas perdre ça.

SCÈNE VII

LES MÊMES, plus MARIE

MARIE

Bonjour, Messieurs. Ne vous dérangez pas. Je dis un mot à M. Tavernier et je vous laisse.

TAVERNIER

Pourquoi viens-tu ici?

MARIE

C'est défendu?

TAVERNIER

C'est inutile.

MARIE

Je m'en vais alors.

TAVERNIER

Qu'est-ce que tu veux?

MARIE

Cinq mille francs.

TAVERNIER

Tu ne pouvais pas attendre jusqu'à ce soir?

MARIE

J'étais dehors, j'en ai profité. Je vais porter cet argent moi-même à Belin avec un collier de perles que je lui donne à me nettoyer.

TAVERNIER, *après avoir tiré les billets de son portefeuille.*

Voilà.

MARIE, *tout en les mettant dans son sac.*

Eh bien? Marche-t-elle un peu ta séance?

TAVERNIER

Certainement.

MARIE

Et tu t'en tires sans trop de peine?

TAVERNIER

Pourquoi pas?

MARIE

J'ai donc un amant intelligent.

TAVERNIER

C'est bien possible.

MARIE

Baise-moi maintenant.

TAVERNIER

Devant ces messieurs?

MARIE

Oui, devant ces messieurs. Mieux que cela. Comme tu m'aimes. A la bonne heure. Est-ce que ce n'est pas gentil à moi de venir te dire bonjour en passant?

Elle le quitte.

LAFOSSE, *l'arrêtant.*

Vous partez?

MARIE

J'ai une amie qui m'attend.

LAFOSSE

Restez donc, nous avions fini.

MARIE

Vous allez me fâcher avec Tavernier. Je compromets la Banque.

LAFOSSE

Tavernier est un garçon charmant que j'aime beaucoup, mais il croit trop que c'est arrivé.

MARIE, *à Tavernier.*

Tu entends ce qu'il me dit?

Silence de Tavernier.

LAFOSSE

Vous connaissez ces messieurs?

MARIE

Je connais leurs noms et tous les tours qu'ils ont faits. Montrez-moi M. Leguêpier.

LAFOSSE

C'est le grand, à droite, avec un monocle.

MARIE

Est-ce qu'il bibelote toujours dans les théâtres?

LAFOSSE

Plus que jamais.

MARIE

Je vais lui demander quelque chose. *(S'avançant.)* Monsieur Leguêpier a épousé une dame de mes amies.

LEGUÊPIER, *s'avançant.*

Je ne le crois pas.

MARIE

J'en suis sûre.

LEGUÊPIER

Madeleine ne m'a jamais parlé de vous.

MARIE

Il y a bien d'autres choses qu'elle ne vous a pas dites. J'ai connu Madeleine quand elle chantait dans une revue des Variétés : *le Vilebrequin de mon grand-père ;* elle pensait déjà à se marier. Elle avait six cent mille francs bien comptés, votre future.

LEGUÊPIER

Elle les a encore.

MARIE

Tant mieux pour elle et pour vous. Vous pouvez peut-être me rendre un service, monsieur Leguêpier.

LEGUÊPIER

Voyons. On ne peut pas le demander mieux.

MARIE

J'ai beaucoup de cœur, telle que vous me voyez. J'ai obligé pas mal de femmes dans ma vie et elles se sont bien gardées de le raconter. En ce moment je protège une petite Hongroise qui me lâchera, celle-là! Ça m'est égal. En attendant, je voudrais bien la faire débuter quelque part.

LEGUÊPIER

Est-ce qu'elle chante?

MARIE

Oui, elle chante.

LEGUÊPIER

Quoi?

MARIE

Tout ce qu'on veut.

LEGUÊPIER

Elle est jolie?

MARIE

Moi, je la trouve jolie. Voulez-vous la voir? Elle est en bas dans une voiture.

LEGUÊPIER

Très volontiers.

LAFOSSE

Comment! Vous venez ici avec une Hongroise et vous ne nous la montrez pas. Faites-la monter tout de suite.

MARIE

Ça se peut?

LAFOSSE

Certainement.

MARIE

Et le patron, qu'est-ce qu'il dira? Regardez un peu la figure qu'il me fait! Albert! Albert! Je vais vous la chercher

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins MARIE

TAVERNIER

Comment, vous, Lafosse, un vieux Parisien, vous êtes encore enfant à ce point-là? Vous arrêtez les affaires les plus sérieuses pour un cotillon.

LAFOSSE

Demandez à M. de Mont-les-Aigles si j'ai eu tort.

On regarde Mont-les-Aigles qui est en train de s'astiquer.

MONT-LES-AIGLES, *allant à Lafosse.*

Vous me plaisez beaucoup, mon cher monsieur Lafosse.

TAVERNIER

Je ne peux pas attendre, je vous préviens, Messieurs, et je marcherai sans vous.

LAFOSSE

La Société est fondée; vous n'avez plus besoin de personne.

MONT-LES-AIGLES

Tout ce que vous ferez, mon cher ami, sera bien fait. On ne contrôle pas monsieur Tavernier.

SCÈNE IX

LES MÊMES, plus MARIE, BETTINA, RITIKY

MARIE

Entre donc, petite bête, on ne te mangera pas. *(Bettina entre, Marie après elle, Ritiky le dernier.)* Le marquis de Mont-les-Aigles. *(Bettina le salue timidement, les yeux baissés, avec un regard en coulisse.)* Montre-toi un peu à ces messieurs. *(Bettina se dirige vers les autres; bas à Mont-les-Aigles.)* Comment la trouvez-vous?

MONT-LES-AIGLES

De premier ordre!

MARIE

Enfin, voilà donc un homme qui s'y connaît. Quelle jolie maîtresse ça ferait, hein? avec un coup de peigne et quatre sous de savon!

MONT-LES-AIGLES

Dites-lui donc, ma chère amie, que je la décrasserai quand elle voudra; je vous serai très reconnaissant.

MARIE

Nous verrons ça.

TAVERNIER

Avec qui est-elle là, ta chanteuse?

MARIE

On ne sait pas.

TAVERNIER

C'est son amant?

MARIE

Elle dit que non.

TAVERNIER

Qu'est-ce qu'il fait?

MARIE

C'est un mage (1). *(Ils rient; à Bettina.)* Approche un peu et écoute-moi bien. Tu es ici avec des amis qui ne demandent qu'à t'être utiles. Tu vas leur faire entendre ta voix.

(1) Becque avait écrit d'abord : C'est un poète: le premier poète de la jeune Hongrie. Il est de toutes les délégations.

BETTINA

Je n'ose pas.

MARIE

Il faut que tu chantes. Regarde ce monsieur, c'est lui qui va te trouver une position. Sa femme légitime a commencé comme toi; elle n'avait pas de bas à se mettre et elle venait m'emprunter les miens. Aujourd'hui, elle a trente mille livres de rente et elle fait vivre son mari. Chante.

BETTINA

J'ai peur.

MONT-LES-AIGLES

Vous l'étouffez, cette pauvre enfant. Laissez-moi faire. Voulez-vous me donner la main, Mademoiselle? *(Elle lui donne la main ; il la conduit à un fauteuil.)* Posez votre pied là *(lui indiquant la table)* et montez là-dessus. Êtes-vous bien?

BETTINA

Oui.

MONT-LES-AIGLES

Vous ne tomberez pas?

BETTINA

Non.

MONT-LES-AIGLES

Maintenant, nous vous attendons.

BETTINA, *allant à Ritiky.*

Est-ce qu'il faut que je fasse quelque chose?

RITIKY

Où sommes-nous ici?

BETTINA

Chez un conseil d'administration.

RITIKY

Dans la finance juive?

BETTINA

Oui.

RITIKY

Dites les *Mages*.

BETTINA

Oh! non.

RITIKY

Dites les *Mages*, ce sera épatant.

BETTINA

Non, j'ennuierai la société.

RITIKY

Dites d'abord les *Mages et* vous direz ensuite la *Rosse!*
Bettina fait quelque chose (1); *on l'écoute avec entrain et on l'applaudit à outrance.*

PICOT, *entrant et allant à Tavernier.*

On vient de la part du *Panthéon industriel et commercial.*

(1) Ce qu'aurait « fait » l'actrice jouant le petit rôle de Bettina devait, sans doute, dans la pensée de Becque, être déterminé seulement à la mise en scène de la pièce.

TAVERNIER

Le *Panthéon*, c'est bien tôt. A cinq heures.

PICOT

M. Cerfbier est dans le cabinet de Monsieur

TAVERNIER

Il est seul?

PICOT

Il y a un autre monsieur avec lui.

TAVERNIER

C'est fini maintenant (1). Je vous renvoie tous. Si M. Lafosse n'en a pas assez, qu'il vous conduise au Crédit National. Allons, déguerpissez (2).

MONT-LES-AIGLES

Ami, pouvez-vous disposer de mille francs pour moi (3)?

TAVERNIER

Certainement. Passez à la caisse; Dubler va vous y rejoindre.

MONT-LES-AIGLES

Bien obligé.

TAVERNIER

De rien. *(Appelant.)* Dubler. Faites donner cinq cents

(1) Première version : Attendez. Maintenant je vous renvoie tous.
(2) Première version : Allons. Allez-vous-en tous.
(3) Première version : Pouvez-vous me faire remettre mille francs. et trois mots barrés illisibles). Deuxième version : Dites-moi, ami, etc.

francs au marquis et que je ne le revoie pas! *(A Picot.)* Faites entrer ces messieurs.

SCÈNE X

TAVERNIER, CERFBIER, LEGRAS

CERFBIER

Voici M. Legras qui vient se mettre à votre disposition.

TAVERNIER

Bonjour, monsieur Legras. Passez par là. Je dis un mot à M. Cerfbier et je suis à vous. Est-ce que le Comptoir a décidé quelque chose?

CERFBIER

Oui, ce dont nous étions convenus. Le Comptoir vous prendra deux mille actions; vous allez recevoir la lettre d'avis. Faites votre affaire avec Legras. Nous causerons après. Il faut que je vous prévienne, Tavernier. L'ami Legras est un personnage aujourd'hui; il a gagné beaucoup d'argent et ses services sont devenus très chers.

LEGRAS, *qui a déposé son chapeau sur la table.*

N'écoutez donc pas M. Cerfbier. Je voudrais bien remuer les millions à la pelle comme lui. J'ai fait ma petite pelote, je ne dis pas non, après vingt ans d'exercice et trois fluxions de poitrine gagnées dans le métier, ça vaut bien quelque chose.

TAVERNIER

M. Legras sera raisonnable; on n'écorche pas les gens en entrant chez eux.

LEGRAS

Écoutez, monsieur Tavernier. J'aime mieux vous dire tout de suite ma façon de procéder. Je ne marchande jamais. C'est oui ou c'est non avec moi du premier coup. Il y a de ces entrepreneurs qui croient que ma besogne se fait toute seule et que je n'ai qu'à ouvrir la bouche pour placer leur marchandise. Quand je vois ça, je prends mon chapeau et je m'en vais; je suis un homme sérieux; j'entends que mon entrepreneur soit un homme sérieux. Dans ce cas-là, nous marchons ensemble. J'épouse son affaire, quelle qu'elle soit. Il peut me donner ce qu'il voudra, de l'Ondouras, du Mississipi, des actions de la Lune, il faut que le public en prenne et je me charge de lui en faire prendre. Est-ce vrai, monsieur Cerfbier?

CERFBIER

C'est parfaitement vrai, mon cher Legras. Plus une affaire est mauvaise et plus vous vous dévouez pour elle.

LEGRAS

Et ma comptabilité, vous n'en dites rien. Elle est bien simple, ma comptabilité, un enfant s'en chargerait. J'ai placé tant d'actions, à tant par action, on me doit tant. J'envoie mon bordereau le soir, on me règle le lendemain et je continue jusqu'à ce qu'on me dise de m'arrêter. Jamais une fraude. Je ne sais pas encore ce que c'est qu'une fraude! Je ne me

souviens pas, après vingt ans d'exercice, d'avoir porté une action de trop. Est-ce exact, monsieur Cerfbier?

CERFBIER

C'est très exact, Legras. Vous êtes irréprochable à tous les points de vue.

LEGRAS

Merci, monsieur Cerfbier. Il y a du plaisir à s'employer pour des hommes comme vous. Vous connaissez ma maison du Vésinet et vous savez si je l'aime. *(Se retournant vers Tavernier.)* Une maison moyen âge que j'ai fait construire d'après des idées artistiques à moi; eh bien, je n'y resterais pas (1) une minute, je ne voudrais pas que ma femme et ma fille l'habitent après moi, si quelqu'un pouvait dire que je l'ai gagnée malhonnêtement. *(Après s'être craché dans les mains.)* A nous deux, maintenant, monsieur Tavernier. Je me suis laissé aller à dire des choses inutiles; elles sont sues et connues de tout le monde.

Il s'assied.

TAVERNIER

Vous m'écoutez?

LEGRAS

Des deux oreilles.

TAVERNIER

Je viens d'obtenir du gouvernement italien la concession d'une Banque qui a bien certainement un gros avenir devant elle. Elle ne relève de personne, ni d'un parti politique, ni

(1) Première version ; Je ne la garderais pas.

d'un groupe financier. Les opérations sont illimitées; elles pourront s'étendre encore...

LEGRAS

Pardon, monsieur Tavernier. Tout ce que vous dites là peut avoir son intérêt pour d'autres; je ne vois que ma besogne, moi, et ce qui doit me la faciliter. Je vais faire les questions et vous ferez les réponses. Ça vous va-t-il comme ça?

TAVERNIER

Allez.

LEGRAS

Comment s'appelle votre affaire?

TAVERNIER

La Banque Napolitaine.

LEGRAS

Bien. Le titre est bien. Il en vaut un autre. Il ne vaut pas plus. Ne vous y trompez pas. Nous n'avons pas un pays depuis vingt ans, pas une ville, pas une commune qui n'ait donné son nom à une banque, et ce qu'elles sont devenues, toutes ces malheureuses banques, nous le savons. Elles ont enrichi leurs administrateurs et ruiné leurs actionnaires. Le public s'y laissera peut-être prendre encore une fois, espérons-le. Vous appelez?

TAVERNIER

Dix millions.

LEGRAS

Soit! Ce qu'on demande en pareil cas ne signifie pas grand'

chose, c'est ce qu'on obtient qui compte. Vous aurez trois millions là-dessus. Je vous fais rire. C'est trop ou trop peu?

TAVERNIER

C'est trop peu.

LEGRAS

C'est trop peu! Raisonnons, monsieur Tavernier. Vous ne vous adressez pas aux capitalistes sérieux. Ils placent leur argent dans des affaires qui ne valent peut-être pas mieux que la vôtre, je vous l'accorde, mais qui leur offrent des garanties. C'est donc la petite épargne que vous visez. Eh bien, croyez-moi, quand vous aurez prélevé trois millions sur la petite épargne, qui a été déjà tant de fois échaudée, étrillée, roulée, saignée aux quatre veines, M. Cerfbier est là qui peut vous le dire, vous pourrez vous féliciter du résultat. Vous avez des sénateurs avec vous?

TAVERNIER

Non.

LEGRAS

Tant pis! Les sénateurs donnent de l'importance à une affaire. Ils passent pour des gens sérieux qui tiennent à leur considération. Une société patronnée par des sénateurs a pu s'imposer de gros sacrifices. Vous avez des députés, alors?

TAVERNIER

Non.

LEGRAS

Tant pis! tant pis! tant pis! tant pis! tant pis! Les députés, c'est une autre affaire. Le gouvernement a besoin d'eux : il

les ménage, il les favorise, et il les couvre au besoin. On est bien certain avec eux que la justice n'interviendrait pas brutalement... *(Se levant et allant à Cerfbier.)* Dites donc, monsieur Cerfbier, pas de sénateurs, pas de députés.

CERFBIER

Que voulez-vous, Legras? M. Tavernier a un privilège dans sa poche, il est pressé de s'en servir.

LEGRAS

Sans doute! Mais ma besogne à moi, je ne vois que ma besogne.

CERFBIER

Voyons, Legras... N'exagérons rien. Nous en avons vu des sociétés depuis vingt ans, vous venez de le dire. Les unes avaient des sénateurs; les autres, des députés; d'autres n'avaient ni sénateurs ni députés, elles ont toutes fini de la même manière.

LEGRAS

C'est juste. *(Revenant à Tavernier.)* Avez-vous un général au moins? Non. Pourquoi? Le public est un enfant; quand il voit un soldat dans une entreprise industrielle, ça lui donne de la confiance. Pas de magistrat démissionnaire? Vous n'avez rien. Vous êtes une société d'amis qui avez besoin d'argent, qui faites un appel au public. Ça ne fait rien! C'est comme ça, nous marcherons comme ça! Vous n'êtes pas la première souscription qui se sera présentée dans ces conditions et que j'aurai fait réussir. Maintenant, monsieur Tavernier, parlons peu et parlons bien : quels avantages me faites-vous?

TAVERNIER

Le chiffre que je vais vous dire, monsieur Legras, n'a pas été fixé par moi, mais par mon Comité. Le Comité savait que je vous attendais; il a consacré toute sa séance d'aujourd'hui à examiner la question. Nous sommes naturellement plus optimistes que vous; nous croyons que la Banque Napolitaine sera très recherchée sur le marché; en vous attribuant vingt francs par action, nous pensons aller aussi loin que possible.

LEGRAS

Vingt francs par action!

Il se lève, prend son chapeau et fait mine de sortir.

CERFBIER, *l'arrêtant.*

Restez donc, Legras, on ne s'en va pas ainsi.

LEGRAS

Ne me retenez pas, monsieur Cerfbier, c'est inutile.

CERFBIER

M. Tavernier vous a offert un prix, donnez-lui-en un autre.

LEGRAS

Je ne marchande jamais, vous le savez bien.

TAVERNIER

Si M. Legras ne m'avait pas interrompu tout à l'heure, il se rendrait un compte plus exact de la Banque Napolitaine.

LEGRAS, *revenant.*

Voyons ça; je ne demande pas mieux que de m'être trompé.

TAVERNIER

La Banque, monsieur Legras, a de grands partisans en Italie et j'y ai trouvé déjà plus d'un million de souscriptions.

LEGRAS

Parfait!

TAVERNIER

A Paris, ce sera la même chose. Voilà le Comptoir Européen qui me demande déjà deux mille actions.

LEGRAS

C'est vrai, monsieur Cerfbier?

CERFBIER

Oui, Legras, oui.

LEGRAS

Ça va bien, monsieur Tavernier! Mettons que nous n'avons rien dit l'un et l'autre. J'avais compté quarante francs par action, vous m'en offrez trente: c'est entendu.

TAVERNIER

Vingt seulement.

LEGRAS

Vingt-sept cinquante.

TAVERNIER

Je ne le peux pas.

LEGRAS

Vingt-six vingt-cinq.

TAVERNIER

Non.

LEGRAS

Ah! prenez garde!

CERFBIER

Allons, Legras, vous êtes d'accord. M. Tavernier vous donnera vingt-cinq francs.

LEGRAS

C'est dit?

TAVERNIER

Soit.

LEGRAS, *allant à Cerfbier.*

C'est un homme, vous savez. Vous m'avez amené chez un homme! J'aime ça!

CERFBIER

Maintenant, Legras, j'ai un mot à dire à M. Tavernier, laissez-nous causer ensemble.

LEGRAS

Je vous quitte. Est-ce que vous avez conté à M. Tavernier l'affaire des Valenciennes?

CERFBIER

Je la lui dirai.

LEGRAS

Au revoir, monsieur Tavernier, vous serez content de moi. Demandez donc à M. Cerfbier qu'il vous conte l'histoire des

Valenciennes. *(A Cerfbier.)* Je crois que ce jour-là vous m'auriez donné votre fille en mariage. Quinze mille actions que M. Cerfbier m'avait chargé de lui vendre. Ça ne valait rien. C'était de la saloperie. Et je te leur en flanquais des paquets de vingt-cinq, et de cinquante, et de deux cents. A une heure la faillite était déclarée, à trois heures j'en vendais encore. J'en ferai autant pour vous, monsieur Tavernier. Au revoir, Messieurs.

Il sort.

SCÈNE XI

TAVERNIER, CERFBIER

TAVERNIER

Je vous écoute, Cerfbier.

CERFBIER

J'ai donc fait au Comptoir la proposition dont vous m'aviez chargé; elle a rencontré d'abord une opposition très vive.

TAVERNIER

Pourquoi?

CERFBIER

On trouvait que le Comptoir était déjà chargé de papier et que le moment n'était pas opportun pour l'intéresser dans une nouvelle affaire (1). J'ai dit ce qu'il fallait dire et l'on

(1) Becque a biffé les répliques suivantes : Un de ces messieurs ne voulait entendre parler de vos actions à aucun prix. Desroseaux : Lerizier. — Cerfbier : Lerizier, ou un autre.

est revenu à d'autres sentiments. Bref le Comptoir vous prend deux mille actions et vous lui faites une petite bonification sans importance. C'est bien ce que vous désiriez?

TAVERNIER

Parfaitement. Je vous suis bien reconnaissant, mon cher Cerfbier.

CERFBIER

Ne me remerciez pas. Comment comptez-vous me régler ma commission?

TAVERNIER

C'est juste. J'ai une commission à vous payer. Qu'est-ce que vous me demandez?

CERFBIER

Vingt mille.

TAVERNIER

Vingt mille, soit. Je ne discute pas. Le Comptoir pourrait les déduire de la somme qu'il me versera.

CERFBIER

Non. Le Comptoir est une personne et M. Cerfbier en est une autre.

TAVERNIER

Quand voulez-vous toucher cet argent?

CERFBIER

Mais il y a une règle pour les commissions; elles se paient de suite. Suivons la règle.

TAVERNIER

Eh bien, apportez-moi vous-même la lettre du Comptoir et nous terminerons le tout ensemble.

CERFBIER

C'est entendu. Je vous laisse. J'ai un rendez-vous au tribunal de commerce.

Il sort. Tavernier sonne ; Picot entre.

SCÈNE XII

TAVERNIER, PICOT

TAVERNIER

Est-ce qu'il y a du monde qui m'attend ?

PICOT

Oui, Monsieur, ces messieurs de la Presse que vous avez renvoyés à cinq heures.

TAVERNIER

C'est bien. Je vais les recevoir. Vous introduirez ces messieurs l'un après l'autre. *(Un temps.)* Pas ici, Picot, dans mon cabinet.

ACTE III (1)

LA CRÉMAILLÈRE

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLISE, seule.

Allons! Voilà ma fille qui triomphe! Tavernier le lui a donné, son hôtel! C'est la première affaire de la Banque Napolitaine! Quel dommage que les gogos ne puissent pas voir ce qu'on fait de leur argent!

SCÈNE II

ÉLISE, MARIE

MARIE

Qu'est-ce que c'est que cette toilette? Est-ce que tu vas à un enterrement?

(1) Dans les trois derniers actes, le banquier redevient Tavernier dans le manuscrit.

ÉLISE

J'ai la toilette qui convient à mon âge et à ma position; tu ne voudrais pas m'apprendre ce que je dois me mettre. Je suis d'une époque où les femmes s'habillaient; aujourd'hui, elles se déshabillent, c'est un autre genre.

MARIE

Fais ce que tu voudras. Tu iras peut-être te coucher de bonne heure?

ÉLISE

Le plus tôt que je pourrai.

SCÈNE III

LES MÊMES, plus PIERRE, une lettre à la main.

MARIE

Qu'est-ce que c'est que ça, Pierre?

PIERRE

C'est une lettre qu'on vient d'apporter pour Madame.

MARIE

Eh bien, Pierre, vous n'êtes pas dans vos bureaux en ce moment; vous êtes chez moi et, chez moi, on a l'habitude de me présenter mes lettres sur un plateau.

PIERRE

C'est bien, Madame, je m'en souviendrai.

MARIE

Allez chercher votre plateau, allez.

Pierre sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins PIERRE

ÉLISE

Comment? Tu vas faire revenir cet homme!

MARIE

Mêle-toi de ce qui te regarde. Je le connais, M. Pierre, je sais bien ce qu'il pense. Tous ces gens-là, c'est de la canaille qui nous méprise, toi et moi.

SCÈNE V

LES MÊMES, plus DUBLER, ZOÉ

MARIE

C'est bien, Dubler. Vous arrivez le premier dans le cas où l'on aurait besoin de vous : je vous ferai donner de l'augmentation.

DUBLER

Toujours gracieuse!

ZOÉ

Si on pouvait seulement nous payer régulièrement, nous n'en demanderions pas davantage, n'est-ce pas, Charles?

DUBLER

Oui, mon enfant.

MARIE

Mademoiselle Zoé a bien voulu se déranger.

ZOÉ

On m'a dit que j'étais de la noce.

MARIE

Éloignez-vous, Dubler, que je dise deux mots à votre maîtresse.

DUBLER

Vous allez me la gâter.

Il s'éloigne.

MARIE

Dites-moi, ma petite, j'espère bien que vous n'êtes pas venue ce soir avec des intentions.

ZOÉ

Quelles intentions pourrais-je avoir?

MARIE

Vous êtes ici dans le monde.

ZOÉ

C'est bien ce que je me disais quand je suis entrée. De la tenue, Zoé, te voilà dans le monde, ma fille.

MARIE

Je sais que vous êtes très drôle; un de vos amants me l'a dit.

ZOÉ

Lequel?

MARIE

Tâchez de vous tenir; ma maison n'est pas un bastringue et je vous prie de la respecter.

ZOÉ

Je la respecterai, Madame, je demanderai les grands prix.

Elle va retrouver Dubler.

MARIE

C'est vrai qu'elle est drôle. Il paraît qu'elle aime ce Dubler et qu'elle lui est fidèle.

SCÈNE VI

LES MÊMES, plus PIERRE, un plateau à la main.

MARIE, *prenant la lettre.*

C'est bien, Pierre.

PIERRE

Les musiciens viennent d'arriver, Madame.

MARIE

Qu'ils montent. Prévenez M. Tavernier que les tziganes sont là et qu'on l'attend pour les installer.

PIERRE

Oui, Madame.

Il sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins PIERRE

MARIE, *ouvrant la lettre.*

Sabine! Qu'est-ce qu'elle m'écrit?

Excuse-moi, ma chère Marie, si je ne viens pas à ta crémaillère.Cerfbier me l'a expressément défendu. Il paraît que je ne suis pas assez convenable. Cerfbier m'a expliqué que, par considération pour Tavernier, l'homme du jour, il ne pouvait conduire chez toi que sa maîtresse légitime. Tu comprends. La vieille Antoine a voulu prendre ma place et Cerfbier, qui ne sait rien lui refuser, m'a sacrifiée indignement. Lucien est désolé de ce contre-temps et me charge de te le dire. Bien entendu, je le garde avec moi. Nous irons un instant au Moulin-Rouge voir ce que c'est que cette fête pour les victimes de Madagascar et nous rentrerons nous coucher bien bourgeoisement. Ton amie pour la vie, Sabine.

En voilà une idée qu'a Certbier de m'amener cette chipie qui ne voit plus aucune de nous. Elle ne pouvait pas rester où elle est ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, plus LES TZIGANES

MARIE

Bonjour, Messieurs. C'est vous qui êtes les tziganes ?

LE CHEF

Oui, Madame.

MARIE

Je croyais que vous aviez un costume.

LE CHEF

Non, Madame.

MARIE

Vous ne portez jamais de costume ?

LE CHEF

Jamais.

MARIE

Je ne serais pas contente, vous savez, si vous alliez ailleurs avec un costume et que vous ne l'ayez pas mis pour venir chez moi.

LE CHEF, *après avoir ri avec ses camarades.*

Les tziganes dont vous parlez n'existent plus depuis longtemps : nous sommes une compagnie de tziganes parisiens.

MARIE

C'est bien. Je m'en informerai. *(Leur montrant Tavernier qui vient d'entrer.)* Suivez ce monsieur; c'est lui qui s'occupera de vous. *(Ils sortent. Descendant la scène.)* Tzigane ou non, il est rudement joli, ce garçon-là.

SCÈNE IX

LES MÊMES, plus MONT-LES-AIGLES, BETTINA

BETTINA, *éblouissante.*

Bonjour, Madame.

MARIE

Cristi, comme nous sommes élégante. Tu as là une robe de trois mille francs.

BETTINA

Je ne sais pas. J'ai demandé ce qu'il y avait de plus cher.

MARIE

C'est le marquis à lui tout seul qui te donne des robes de ce prix-là?

BETTINA

Oh! Je ne le trompe pas encore.

MARIE

Eh bien? Regrettes-tu, maintenant, d'avoir suivi mes

conseils ? Tu pouvais rencontrer un homme plus riche et plus sérieux que le marquis, mais tu pouvais l'attendre aussi.

BETTINA

Ça viendra.

MARIE

Te voilà cotée pour toute la vie, si tu ne fais pas de sottises.

BETTINA

Je voudrais aimer quelqu'un.

MARIE

Va-t'en, petite peste. Tu es plus corrompue, à ton âge, qu'une vieille bique de soixante ans. *(Elle la quitte.)* Je vais voir les tziganes !

Elle sort.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins MARIE

BETTINA, *à Mont-les-Aigles, après avoir frappé du pied.*

Pstt ! Pstt ! Voulez-vous me donner votre bras et faire la promenade ensemble ?

MONT-LES-AIGLES

Je vous ai amenée, ma chère enfant, je ne pourrais plus que vous embarrasser. Ouvrez vos ailes, croyez-moi. Causez, riez, dansez, soupez, amusez-vous tant que vous pourrez ! Vous êtes libre jusqu'à demain cinq heures.

BETTINA, *lui tendant le front.*

Adieu, papa! *(A Tavernier qui entre.)* Bonsoir, petit Tavernier.

Elle sort.

SCÈNE XI

LES MÊMES, plus TAVERNIER

TAVERNIER

Encore une folie, marquis.

MONT-LES-AIGLES

A qui la faute? Pourquoi mon ami, monsieur Tavernier, fonde-t-il une banque et y reçoit-il des chanteuses?

TAVERNIER

Cette gypsy va mettre la main sur vous et vous coûtera des sommes folles.

MONT-LES-AIGLES

Ne croyez pas ça. Savez-vous ce que je fais pour elle en ce moment? Je lui apprends à manger. Ils vivent de rien, ces Hongrois, de rien!

TAVERNIER

Qu'est-ce qu'est devenu son compagnon?

MONT-LES-AIGLES

Je l'ai pris provisoirement à mon service. Il me sert de

comptable. C'est un garçon de mérite et qui fera parler de lui un jour.

TAVERNIER

La femme vous trompera et l'homme vous volera.

MONT-LES-AIGLES

A la grâce de Dieu!

SCÈNE XII

LES MÊMES, plus VACHON, LA BARONNE

TAVERNIER

Bonjour, baronne.

LA BARONNE

Je ne suis plus baronne, mon cher. J'ai fait des aveux complets à Vachon qui m'a pardonné cette sottise. Nous sommes bien plus heureux, maintenant. Ça me gênait et lui aussi Où est Marie?

TAVERNIER

Je l'ai laissée avec les tziganes.

LA BARONNE

La voici.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, plus MARIE

LA BARONNE

Bonsoir, ma chère.

MARIE

Veux-tu voir un joli garçon?

LA BARONNE

Je ne demande pas mieux. Où est-il, ton joli garçon?

MARIE

Va-t'en à l'estrade et regarde les tziganes, c'est celui qui les commande.

LA BARONNE

Parfaitement.

Elle regarde Tavernier en riant et sort.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, plus CERFBIER, Mme ANTOINE

MARIE

Excuse-moi. Je n'ai pas une grande habitude des femmes vertueuses, je ne sais pas ce qu'il faut leur dire.

Mme ANTOINE

Comment vas-tu?

MARIE

Pas mal, je te remercie. Je me suis assez bien portée depuis cinq ans.

Mme ANTOINE

C'est vrai. Voilà près de cinq ans que nous ne nous sommes vues.

MARIE

Ah çà! qu'est-ce qui t'a pris de nous planter là, moi d'abord, tes amis des deux sexes, et tout le bataclan, pour aller te coffrer à Auteuil, dans une bicoque de deux sous où je mourrais avant d'entrer.

Mme ANTOINE

C'était une idée à moi que j'avais depuis longtemps.

MARIE

Elle n'est pas venue plutôt à Cerfbier, cette idée-là?

Mme ANTOINE

Non.

MARIE

Tu as fait ce qu'on fait pour un amant; ça dure six mois et encore! Mais les exigences d'un Cerfbier, les convenances de M. Cerfbier, on n'en tient pas compte. Tu ne dois pas t'illusionner beaucoup sur Cerfbier, un insouciant, un coureur, un homme qu'on ne tient pas et qui t'a trompée plus de cent fois sans que tu l'aies su.

Mme ANTOINE

Je le savais. Cerfbier m'a toujours tout dit

MARIE

Tout?

Mme ANTOINE

Oui, tout. Si j'avais écouté Cerfbier, je ne serais pas à Auteuil en ce moment; je serais avenue du Bois-de-Boulogne et j'habiterais son hôtel avec lui. Je connais beaucoup de femmes qui le lui ont demandé sans l'obtenir; il me l'a offert à moi et je n'ai pas voulu.

MARIE

Alors, tu te trouves bien comme tu es?

Mme ANTOINE

Je suis très heureuse.

MARIE

Qu'est-ce qu'on nous dit donc? Qu'une femme qui a fait la noce ne peut plus s'en passer.

Mme ANTOINE

Si elle est seule, c'est possible. Quand on a un enfant, je t'assure qu'on n'y pense plus.

MARIE

Cependant, tu as bien eu la curiosité de venir ce soir.

Mme ANTOINE

C'est Cerfbier qui me l'a demandé. Il veut que l'on nous

voie quelquefois ensemble; qu'on sache que nous ne sommes pas séparés et que nous ne le serons jamais. Cerfbier a de l'estime pour moi et j'en suis très fière.

MARIE

Poseuse! Je te demande pardon. J'ai à m'occuper de cinq cents personnes qui vont venir ici avec d'autres idées. Elles se fichent un peu de l'estime, celles-là. Tiens, voilà maman que tu connais, amusez-vous bien ensemble.

Elle sort.

SCÈNE XV

Mme ANTOINE, ÉLISE

Mme ANTOINE

Bonsoir, Élise.

ÉLISE

Comment, Marthe, c'est vous! Vous avez donc quitté Auteuil?

Mme ANTOINE

Pour ce soir seulement.

ÉLISE

Vous saviez que Marie donnait une fête?

Mme ANTOINE

M. Cerfbier me l'avait dit et il m'a priée de l'accompagner.

ÉLISE

Il a bien fait, Cerfbier; je suis bien contente de vous voir.

Mme ANTOINE

Vous êtes toujours si bonne.

ÉLISE

Et vous ne vous ennuyez pas, là-bas?

Mme ANTOINE

Pas une minute.

ÉLISE

Qu'est-ce que vous faites?

Mme ANTOINE

Rien. Je pense à ma fille, ça me suffit.

ÉLISE

C'est vrai. Vous avez une fille. Elle doit être grande maintenant.

Mme ANTOINE

Assez grande.

ÉLISE

Où est-elle?

Mme ANTOINE

Au Sacré-Cœur.

ÉLISE

Mazette! ma petite, comme vous y allez! Au Sacré-Cœur?

Mme ANTOINE

Oui.

ÉLISE

On a dû vous demander les yeux de la tête?

Mme ANTOINE

Non. Le prix ordinaire.

ÉLISE

Vous aviez donc quelque prêtre dans votre manche?

Mme ANTOINE

Personne.

ÉLISE

Y a une histoire là-dessous!

Mme ANTOINE

Oui, il y a une histoire. Vous savez peut-être, ma bonne Élise, que la vie que j'ai menée me fait horreur. Dès que j'ai été mère, je n'ai plus eu qu'une pensée. Je ne voulais pas que ma fille tourne mal. Je passais des heures entières assise dans mon fauteuil avec cette idée fixe devant les yeux. Il faut croire que mes yeux, dans ces moments-là, n'étaient pas tendres, et que j'aurai dit quelque chose de trop. Plus tard, quand Berthe a eu quatre ans, toutes les fois qu'elle me voyait prendre un fauteuil, cette enfant me tirait par ma robe en me disant : « Ne pense pas, petite mère, bébé ne tournera pas mal. »

ÉLISE

Oh! la mignonne!

M^me^ ANTOINE

Tant qu'elle a été petite, je n'étais pas embarrassée. Je la levais, je la couchais, nous jouions ensemble, elle ne voyait jamais rien de mal chez moi et je ne la confiais jamais aux autres. J'ai marché comme ça jusqu'à sa première communion. Mais après, après, il fallait bien prendre un parti et m'occuper de l'éducation de mon enfant. J'ai fait alors une démarche, je vais vous dire laquelle, et je rage encore rien que d'y penser. J'avais rencontré autrefois un journaliste qui avait été d'abord professeur, et qui devait, il me semble, me donner un bon conseil. Je vais le voir. Ah! ma chère, j'ai bien compris cette fois que les hommes ne nous aiment pas. Ils ne pensent qu'à leur sale plaisir avec nous. J'explique à celui-ci que j'ai une fille, que ma position me permet de la bien élever et que je tiens avant tout à en faire une honnête femme. Il ne m'écoutait pas. Il me faisait des yeux, l'imbécile; je lui aurais pouffé de rire au nez dans un autre moment. Enfin, un peu impatientée, je lui dis: « Réfléchissez; prenez quelques jours pour me répondre; qui me conseillera si ce n'est vous qui avez été dans l'enseignement? » — « Mettez-la au Conservatoire, c'est encore ce qu'il y a de mieux pour elle. » Voilà ce que cet homme m'a répondu. Je l'aurais tué. Je n'ai fait qu'un bond de chez lui chez moi; ma fille m'attendait; je me suis jetée sur elle en lui criant : « Non, non, tu n'iras pas au Conservatoire; j'aimerais mieux te perdre que de te voir là! »

ÉLISE

Et que vous aviez raison, ma chère! J'y ai mis Marie, au Conservatoire, je l'ai regretté huit jours après.

Mme ANTOINE

J'ai reçu alors à Auteuil, où l'on ne sait pas ce que je suis, ni ce que j'ai fait, une demande d'aumône qui venait justement de la maison du Sacré-Cœur. La maison faisait une quête pour les filles abandonnées. Qu'est-ce qui m'a pris, je ne pourrais pas vous le dire. J'ai écrit à la supérieure que le sort d'une enfant était entre ses mains et que je la priais de me recevoir. Le soir même, j'avais la réponse. On m'informait que la supérieure m'attendrait le lendemain à quatre heures et on me recommandait d'être exacte. Ah! ma chère! quelle nuit j'ai passée! Celle-là me comptera, si Dieu est juste, et elle en effacera bien d'autres. Le lendemain j'étais là. On m'introduit chez la supérieure. La peur me prend; je me jette à ses genoux en fondant en larmes. Je me remets et je lui dis : « Ayez pitié de moi. J'ai fait un coup de tête étant jeune, je suis tombée dans le vice et je ne pouvais plus en sortir. Enfin, j'ai rencontré un honnête homme. Il était marié; j'ai vécu quinze ans avec lui sans le tromper une seule fois. J'ai une fille. Personne ne la connaît. Personne ne s'est encore occupé d'elle. Prenez-la. Élevez-la. Vous l'élèverez comme vous voudrez. Si je ne dois plus la voir, je ne la verrai plus. Si elle veut plus tard rester avec vous, vous la garderez. J'aime mieux tout, tout, j'aime mieux qu'elle soit religieuse que d'être une catin comme sa mère! »

ÉLISE

Vous avez dit catin à la supérieure?

Mme ANTOINE

Oui, ma chère, je l'ai dit!

ÉLISE

Elle s'est signée?

Mme ANTOINE

Non. Elle a souri saintement. Je vais vous dire, maintenant, les paroles de la supérieure; je m'en souviendrai toute ma vie : « C'est bien, nous allons prendre votre enfant. Nous ne vous séparerons pas d'elle. Vous la verrez comme les autres mères. Quand elle partira en vacances, vous viendrez me voir et je vous dirai ce qu'il faut faire. Si elle se trouve bien avec nous et que la vocation se déclare en elle, on verra. Mais nous ne tenons pas à faire des religieuses. Nous voulons que nos enfants, en sortant de chez nous, soient des épouses modèles et des mères de famille. » Hein? ma chère, est-ce beau? Et comme c'était dit! On aurait cru entendre de la musique. Les femmes comme ça, c'est l'honneur de notre sexe! L'honneur de notre sexe!

ÉLISE

Et Berthe? Elle se trouve bien?

Mme ANTOINE

A merveille.

ÉLISE

Est-ce qu'elle a la vocation?

Mme ANTOINE

Non. Ma fille est pieuse; elle fait ses devoirs de reli-

gion avec plaisir ; mais elle n'a pas la vocation. J'aime mieux ça.

ÉLISE

Je vous fais bien mes compliments, ma chère amie. Pour votre fille et pour vous, il ne pouvait rien arriver de plus heureux. Si l'on m'avait dit il y a cinq minutes que j'entendrais parler du Sacré-Cœur ici, je ne l'aurais pas cru. Vous comptez peut-être danser ce soir ?

Mme ANTOINE

Moi ? Danser ! Je n'y pense guère.

ÉLISE

Est-ce que cette fête vous amuse ?

Mme ANTOINE

Pas le moins du monde.

ÉLISE

Venez avec moi dans ma chambre. Nous prendrons de l'excellent thé, je le fais moi-même, et nous bavarderons jusqu'au moment de votre départ.

Mme ANTOINE

Ça me va très bien (1).

(1) C'est de la scène XV que Becque tira la saynète *Madeleine* [Madeleine, c'est Mme Antoine] que jouèrent dans le salon de Mme Muhlfeld, Mmes Cécile Sorel et Suzanne Devoyod.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, plus TOTO et APOLLON

TOTO, *montrant Élise à Apollon.*

Tu vois bien cette dame. Veux-tu que je te présente à elle. C'est Mme Cardinal.

Élise, après un regard de colère sur Toto, entraîne Mme Antoine.

APOLLON

Eh bien! Je te quitte.

TOTO

C'est juste. Tu hennis déjà.

APOLLON

A demain.

TOTO

Je la connais, celle-là. Tu me la fais chaque fois.

APOLLON

Je ne comprends pas.

TOTO

Grand bêta! Trouve-la donc d'abord, la femme, avant de me dire à demain.

APOLLON

Je suis attendu chez moi.

TOTO

A quelle heure?

APOLLON

A l'heure où je rentrerai.

TOTO

Tais-toi donc, Jupillon! Tu resteras ici le dernier et tu feras chou blanc comme à ton habitude...

APOLLON

Avec ça que toutes ces roulures sont bien difficiles...

TOTO

Oui et non. Fais donc comme moi. Ne t'emballe pas. Est-ce que tu me vois jamais m'emballer? Les femmes, ça s'attend : on les laisse venir. Et quand le moment est venu, crac, on leur met la main dessus.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, plus MARIE

MARIE

Bonsoir.

TOTO

Ne le retiens pas. Il a déjà tombé une femme.

MARIE

C'est vrai?

APOLLON

Toto est insupportable.

MARIE

Écoutez. Voilà une belle occasion de montrer vos talents. Il y a ici une Hongroise, jeune, jolie, et vicieuse comme pas une. Si vous êtes malin, vous l'aurez.

APOLLON

J'y cours.

MARIE

Elle ne demande que de l'amour, c'est votre affaire. *(A Toto.)* J'espère que tu seras sage et que tu vas laisser mes amies tranquilles.

TOTO

Tu sais. Il y a de ces politesses qu'on ne peut guère refuser.

MARIE

Eh bien? J'en ai assez d'un amant aussi poli que toi. Je te préviens. Si je te vois tourner autour d'une femme, faire le monsieur qui veut et qui ne veut pas, je connais bien ton genre, je te chasse de chez moi à l'instant même.

. . . . . .

. . . . . .

TOTO

Ah! Voilà Mont-les-Oies! Il n'y a pas de bonne fête sans lui. Bonjour, Mont-les-Oies.

MONT-LES-AIGLES

Bonjour, vaurien. C'est vous justement que je cherchais.

TOTO

Vous avez oublié votre bourse?

MONT-LES-AIGLES

Soyez sérieux une minute, voulez-vous, et répondez à ma question.

TOTO

Je t'écoute.

MONT-LES-AIGLES

Qu'est-ce que c'est qu'un M. Cerfbier que j'ai rencontré depuis peu et qui paraît se plaire dans ma société?

TOTO

Ne vous montez pas, Mont-les-Oies, c'est inutile. Il n'y a rien à faire avec Cerfbier. On ne le tape pas de cent sous.

MONT-LES-AIGLES

Qu'est-ce que vous me répondez là? Vous avez bien de l'esprit, mon cher enfant, mais où diable avez-vous été élevé? Votre mère faisait des ménages bien certainement. Je vous demande ce que fait M. Cerfbier, quelle est sa profession? Il me paraît un fort galant homme et qui vit très largement.

TOTO

C'est un filou, Cerfbier.

MONT-LES-AIGLES

Bien. Il vous a pris quelque chose ?

TOTO

Ah çà ! d'où sortez-vous ? Vous ne connaissez pas Cerfbier, la grosse tête du Comptoir Européen. Il ne se fait pas une sale affaire à la Bourse sans qu'il y soit mêlé.

MONT-LES-AIGLES

Je suis très indulgent, je vous dirai, pour les hommes de finance. J'ai connu autrefois Isaac Salmon, qui était un ami de l'humanité et qui mettait tout le monde dedans.

TOTO

Il y a une blague qui court sur Cerfbier et qui est bien drôle. La connaissez-vous ?

MONT-LES-AIGLES

Contez-la-moi.

TOTO

On dit qu'il a été arrêté en venant au monde.

MONT-LES-AIGLES

La plaisanterie est excellente en effet. Est-elle justifiée ?

TOTO

Voici ce que je peux vous dire, pour mon compte... ce que j'ai vu, vous entendez. Il y a trois ans, un de mes amis m'entraîne à une chasse, qui est divisée en plusieurs parts. Nous arrivons et nous trouvons huit à neuf personnes. Cerf-

bier était du nombre. Au moment où nous prenions nos places, nous n'avions pas encore tiré un coup de fusil, trois hommes se présentent et enjambent la haie. Nous leur faisons signe de se retirer, que nous sommes là chez nous. L'un des trois se détache, vient à nous, se découvre très poliment et nous dit : « Lequel de vous, Messieurs, est M. Cerfbier? — C'est moi », dit Cerfbier en s'approchant. L'autre reprend : « Je suis porteur d'un ordre d'arrestation contre vous. — C'est bien, dit Cerfbier, je vous suis. » Il nous salue et il s'en va avec le commissaire. Qu'est-ce que vous dites de ça? On l'a arrêté en pleine chasse.

MONT-LES-AIGLES

Ah! que c'est parisien!

. . . . . .

. . . . . .

TAVERNIER

Ah! C'est trop fort! Lombard! Qu'est-ce qu'il veut? Cherchez M. Dubler. Qu'il demande à M. Lombard ce qu'il me veut et qu'il revienne me le dire.

. . . . . .

. . . . . .

TAVERNIER

Écoute ce que je vais te dire et ne saute pas si c'est possible.

MARIE

Qu'est-ce qu'il y a?

TAVERNIER

M. Lombard, le commissaire de police, vient de me demander à entrer.

MARIE

Eh bien? Qu'il entre! S'il veut voir des femmes!

TAVERNIER

Bête! On ne pense jamais qu'aux femmes avec toi. M. Lombard cherche quelqu'un qui est peut-être ici pour l'arrêter.

MARIE

En effet. C'est tout autre chose. *(Bas.)* Tu n'es pas inquiet?

TAVERNIER

Il ne s'agit pas de moi en ce moment.

MARIE

Et qui supposes-tu?

TAVERNIER

Est-ce que je sais? Nous sommes tous dans les affaires.

. . . . . .

. . . . . .

CERFBIER

C'est bien. Je suis à vous. Puis-je dire un mot à une personne qui est ici?

LOMBARD

J'ai les ordres les plus sévères.

CERFBIER

Je n'insiste pas. Ayez l'obligeance de dire à Marthe que mon ami, M. Jackson, m'a fait demander; elle comprendra ce que ça veut dire. Qu'elle rentre chez elle et qu'elle ne s'inquiète pas. J'irai la voir demain. Je vous suis.

MARIE

Très chic, Cerfbier.

. . . . . .

. . . . . .

MARIE

Où étais-tu donc?

Mme ANTOINE

Avec Élise.

MARIE

Dans sa chambre?

Mme ANTOINE

Oui.

MARIE

Tu ne sais rien, alors?

Mme ANTOINE

Rien.

MARIE

On est venu arrêter Cerfbier.

Mme ANTOINE

Ici?

MARIE

Oui, ici.

Mme ANTOINE

Pauvre ami. Toujours ses opinions politiques!

MARIE

C'est agréable pour moi, tu en conviendras. Ça fait bien, une arrestation dans une crémaillère!

Mme ANTOINE

Cerfbier n'a rien à craindre.

MARIE

On dit toujours ça.

Mme ANTOINE

Adieu, Marie.

MARIE

Bonsoir. Vous auriez mieux fait de ne pas vous déranger.

ACTE IV

Le décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, CRETET

CRETET, *paraissant, un journal à la main, de la porte.*

Je vous salue, monsieur Pierre.

PIERRE, *se retournant.*

Vous voilà, vous !

CRETET

Si je suis de trop, dans c'te baraque, dites-le-moi.

PIERRE

Entr z un petit instant puisque vous êtes venu jusqu'ici.

CRETET, *entrant et allant à lui.*

Bonjour, monsieur Pierre.

PIERRE

Bonjour, monsieur Cretet.

CRETET

La santé est bonne?

PIERRE

Elle n'est ni bonne ni mauvaise. Je m'en vais tous les jours un peu.

CRETET

Pas d'église surtout, hein? *(Le quittant.)* Eh bien, monsieur Pierre, vous êtes content, ce matin, de votre république conservatrice.

PIERRE

Qu'est-ce que vous lui reprochez encore?

CRETET

Vingt-cinq mois de prison à trois anarchistes, pour avoir fait des expériences scientifiques!

PIERRE

Tenez, monsieur Cretet, parlons d'autre chose, ça vaudra mieux. Vous voilà donc tout à fait fâché avec la maison?

CRETET

Oui.

PIERRE

Et vous attaquez sérieusement M. Tavernier devant les tribunaux?

CRETET

Oui. Je n'aime pas qu'on se fiche de moi et qu'on me donne de mauvaises raisons. Si M. Tavernier m'avait dit franchement : « C'est vrai, Cretet, j'avais besoin d'argent, j'ai vendu

vos Ville de Paris. » Je lui aurais répondu : « Monsieur Tavernier, vous ne savez pas l'embarras où vous me mettez. Je tenais à ces obligations comme à la prunelle de mes yeux. C'est fait, c'est fait; n'en parlons plus. » Mais que ce loup-cervier de la finance me reproche ma faillite, la plus belle action de ma vie, une faillite que j'ai prise à mon compte pour obliger une pauvre petite malheureuse qui se voyait déjà à Saint-Lazare ou à la Nouvelle-Calédonie, elle est trop raide, celle-là, elle ne peut pas passer si facilement. *(Revenant à Pierre.)* Qu'est-ce qu'il a dit, M. Tavernier, en recevant mon assignation?

PIERRE

M. Tavernier se moque bien de votre assignation. Il ne l'a pas seulement regardée.

CRETET

C'est de la blague, ça! M. Dubler l'a regardée, lui?

PIERRE

M. Dubler n'est pas venu depuis plusieurs jours.

CRETET

Pourquoi?

PIERRE

Il est malade.

CRETET

Qu'est-ce qu'il a?... Ah! il est malade, M. Dubler, et il n'est pas venu depuis plusieurs jours. Dites donc, monsieur Pierre, est-ce que...

PIERRE

Qu'est-ce que vous allez chercher? M. Dubler n'est pas malade. Il a eu une petite pique avec M. Tavernier et il en profite pour prendre des vacances. Voilà.

CRETET, *le quittant.*

...Vingt-cinq mois de prison pour des expériences privées! On ne pourra plus causer chez soi en république.

PIERRE

Donnez-moi des nouvelles de la voisine, monsieur Cretet.

CRETET

La voisine est toujours grosse et grasse, comme vous l'avez connue.

PIERRE

Et vous continuez de la fréquenter?

CRETET

Je sors de ses bras, c'est le cas de le dire. Elle me gobe, hein, cette créature-là.

PIERRE

Je crois que vous l'avez rendue folle avec votre politique.

CRETET

C'est une femme, voyez-vous, je lui tendrais une coupe de poison et je lui dirais : « Avale-moi ça », elle n'en laisserait pas une goutte.

PIERRE

Vous auriez dû l'épouser depuis longtemps.

CRETET

C'est bien ce qu'elle veut, la mâtine. Toutes ces grandes colères que vous lui avez vues viennent de là.

PIERRE

Pourquoi ne l'épousez-vous pas? Vous lui plaisez, on ne peut pas dire le contraire, et elle a bien quelques petites choses à elle.

CRETET

Jamais. Ma maîtresse, oui! Ma femme, non! On a des principes, monsieur Pierre. J'ai inscrit dans mon programme l'union libre et il n'y a pas de Dalila qui me ferait manquer à mon programme.

SCÈNE II

LES MÊMES, plus VACHON

VACHON

M. Tavernier va bien, Pierre?

PIERRE

Oui, monsieur Vachon.

VACHON

Savez-vous où je pourrais le voir aujourd'hui?

PIERRE

Monsieur sera ici dans un instant. Il a fait dire qu'il viendrait de bonne heure.

VACHON

C'est bien. Je vais l'attendre alors.

PIERRE

Comme monsieur voudra.

VACHON, *surpris.*

Bonjour, Cretet.

CRETET

Monsieur le député, je suis votre serviteur.

VACHON

On peut s'approcher de vous, Cretet; vous n'avez pas quelque bombe dans vos poches?

CRETET

Riez, monsieur Vachon, riez. C'est peut-être votre Chambre de bourgeois et de renégats qui sautera la première.

VACHON

Qu'est-ce qui vous amène ainsi?

CRETET

Rien. Une méchante affaire sans intérêt. Vous êtes un ami de la maison?

VACHON

Précisément. J'aime beaucoup M. Tavernier qui a des idées très neuves, très avancées en matière de crédit.

CRETET

Je vous crois. Elle ne va pas bien fort en ce moment, la banque de votre ami.

VACHON

Elle se relèvera.

CRETET

Tant mieux. Allons, au revoir, monsieur Vachon, je me sauve.

VACHON

Qu'est-ce qui vous presse? Restez donc. Vous ne craignez pas d'être vu avec un opportuniste.

CRETET

Opportuniste ou radical, nous ne faisons plus de différence. Ce n'est qu'une question de portefeuilles à débattre entre vous.

VACHON

C'est vrai. Nous ne sommes pas aussi divisés que le parti socialiste. Voyons, Cretet, dites-moi ça. Qu'est-ce que vous êtes aujourd'hui, dans le parti socialiste, de groupes et de sous-groupes qui vous mangez le nez? Une cinquantaine?

CRETET

Mettez-en le double, si vous voulez. Après? Est-ce qu'on ne peut pas avoir des avis différents sur la réorganisation de

la société? Je crois que la question en vaut la peine. Toutes nos associations, monsieur Vachon, sont d'accord sur un point : elles veulent la fin du capital.

VACHON

Et peut-être celle des capitalistes.

CRETET

Oui et non. Il ne faut pas nous faire plus méchants que nous ne sommes. La bourgeoisie n'a pas à se plaindre. Elle s'est assez empiffrée depuis cent ans et elle ne pourra pas dire que les avertissements lui aient manqué. Qu'est-ce qui l'empêche de se déposséder volontairement? Hein? Qu'elle ait (1) sa nuit du 4 août, c'est son tour. Qu'elle apporte ses rentes, ses propriétés, ses usines, ses fabriques, son encaisse métallique, je vous promets bien qu'on ne touchera pas à un cheveu de sa tête. Mais, si la bourgeoisie tient à ce qu'elle a, si elle veut le garder pour elle et pour ses mioches *ad vitam æternam,* alors oui, il y aura de la casse. J'ai dit.

Il s'éloigne.

VACHON

Qu'est-ce que vous faites en ce moment, Cretet?

CRETET

Je bavarde dans les réunions publiques.

VACHON

Ça ne rapporte rien, ça?

(1) Le mot « ait » manque dans le manuscrit.

CRETET

J'ai gagné quelques sous dans les élections, je les mange.

VACHON

Comment cela?

CRETET

Eh oui. Est-ce que nous ne venons pas de faire passer Trouillard à Carcassonne?... Je crois qu'il tourne déjà.

VACHON

Un homme comme vous, Cretet, devrait être casé depuis longtemps.

CRETET

Il me semble...

VACHON

Votre place est au Conseil municipal.

CRETET

Oh! le Conseil! On n'y envoie plus que des réactionnaires; Bonjour, Messieurs.

Il sort en chantant.

Pour reprendre notre bien
A la classe enrichie...
Etc.

SCÈNE III

PIERRE, VACHON

VACHON

Qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là ?

PIERRE

Je ne peux pas trop vous dire. Je crois que M. Tavernier et M. Cretet ont une petite difficulté ensemble.

VACHON

Vous êtes un homme de bon sens, vous, Pierre; vous ne vous laissez pas prendre aux absurdités de la démagogie.

PIERRE

J'en ai entendu bien d'autres. Je faisais partie du onzième, monsieur Vachon, vous ne savez pas ça, quand vous vous y êtes présenté. Qu'est-ce qui aurait cru alors que vous deviendriez si raisonnable? Voilà M. Tavernier.

SCÈNE IV

LES MÊMES, plus TAVERNIER

TAVERNIER, *à Pierre.*

M. Dubler ne vient toujours pas ?

PIERRE

Non, Monsieur.

TAVERNIER

A-t-il donné de ses nouvelles?

PIERRE

Je ne le crois pas.

TAVERNIER

Il faudra passer chez lui, Pierre.

PIERRE

C'est bien, Monsieur, j'irai demain matin.

TAVERNIER

Dites à M. Morin qu'il quitte ce qu'il fait et que je veux lui parler tout de suite.

PIERRE

Oui, Monsieur.

Il sort. Tavernier va à son bureau, ouvre un tiroir et en retire un registre.

VACHON

Bonjour, Tavernier.

TAVERNIER, *froidement.*

Bonjour, Vachon.

VACHON

Je te dérange.

TAVERNIER

Tu vas m'attendre bien longtemps.

VACHON

Ne te gêne pas, fais tes affaires.

SCÈNE V

LES MÊMES, plus MORIN

TAVERNIER

Qu'est-ce que c'est que cet homme que je viens de voir et qui parlait plus haut que vous? Vous ne devez pas supporter ça. Allons.

MORIN

C'est le concierge du numéro 26.

TAVERNIER

Nous avons quelque chose à lui?

MORIN

Il a déposé un titre de rente qu'on ne retrouve pas.

TAVERNIER

Dites-moi son nom.

MORIN

David.

TAVERNIER, *consultant son registre.*

Nous avons deux clients, dans la même maison, qui s'appellent David; l'un est concierge et l'autre cocher; le concierge a déposé quinze francs de rente 3 o /o.

MORIN

C'est celui-là.

TAVERNIER

Faites-le entrer.

MORIN, *allant à la porte et appelant.*

Monsieur David? Venez par ici.

TAVERNIER, *à Vachon.*

Dubler est absent. Il faut que je le remplace et que je fasse tout moi-même.

SCÈNE VI

LES MÊMES, plus DAVID

TAVERNIER

Qu'est-ce que vous réclamez?

DAVID

Vous le savez bien.

TAVERNIER

Qu'est-ce que vous réclamez?

DAVID

Je viens chercher mes économies pour les porter à la Caisse d'épargne.

TAVERNIER

Je ne vous demande pas ça. Vous avez apporté un titre ici.

DAVID

Quel titre? Est-ce que j'ai besoin d'un titre pour reprendre ce qui m'appartient?

TAVERNIER

Écoutez ce que je vous dis et tâchez de me comprendre. Quand vous êtes venu la première fois, vous aviez une valeur entre les mains.

DAVID

Mon certificat.

TAVERNIER

Oui, votre certificat, ça s'appelle un titre.

DAVID

Eh bien, je l'ai remis à l'employé qui était là. Attendez donc. *(Montrant Vachon.)* Je crois bien que c'était à ce monsieur.

Ils rient.

VACHON

Vous vous trompez, mon ami.

DAVID

Oh! j'ai de bons yeux. Je vous remets très bien.

VACHON

Ah çà! Voulez-vous prendre garde à ce que vous dites.

DAVID

Vous savez, vous ne me ferez pas peur. Quand j'ai vu les gens une fois, c'est pour toujours.

TAVERNIER

Taisez-vous donc. Monsieur est député. Il n'a jamais fait partie de mes bureaux. On vous a donné un reçu?

DAVID

Oui.

TAVERNIER

Où est-il?

DAVID

Attendez donc. Qu'est-ce que j'en ai fait de ce reçu? Il ne peut pas être bien loin : je le tenais à la minute... *(A Morin.)* Mais je vous l'ai donné à vous, mon reçu.

TAVERNIER

Vous avez le reçu de monsieur?

MORIN, *riant.*

Oui, monsieur Tavernier, je l'ai.

DAVID

Pourquoi ne le disiez-vous pas tout de suite?

TAVERNIER

Qu'est-ce que ça vaut, quinze francs de rente 3 o/o au cours d'hier?

DAVID

Quatre cent soixante-douze francs environ.

TAVERNIER, *après avoir écrit.*

Passez à la caisse avec ça. On va vous remettre cinq cents rancs.

DAVID

Cinq cents francs?

TAVERNIER

Oui.

DAVID

Je ne partirai pas, je vous en préviens, avant de les avoir reçus.

TAVERNIER

On va vous remettre cinq cents francs, vous m'entendez, et vous irez les porter à la Caisse d'épargne.

DAVID, *après avoir examiné le papier.*

Ce sont des malins; mais je l'ai bien reconnu tout de suite, l'autre, là-bas.

Il sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins DAVID

TAVERNIER, *à Vachon.*

Voilà les gens, mon cher, auxquels nous avons affaire tous les jours. Est-ce qu'on serait bien coupable, hein, en faisant sauter leurs quatre sous? Passons à autre chose. Monsieur Morin, a-t-on retrouvé le syndic de la faillite Cretet?

MORIN

Oui, monsieur Tavernier, je l'ai vu.

TAVERNIER

Vous lui avez expliqué ce que je désirais?

MORIN

Il ne le voulait pas d'abord. Il m'a demandé qui est-ce qui lui paierait son opposition. Je lui ai offert trois cents, comme vous me l'aviez dit.

TAVERNIER

L'affaire est arrangée pour trois cents francs?

MORIN

Parfaitement.

TAVERNIER

C'est bien. Vous me donnerez une note sur l'affaire Cretet et vous y joindrez l'opposition du syndic. Je remettrai le tout moi-même au président.

VACHON

Tu sais ce que c'est que ce Cretet? Un anarchiste qui insulte la Chambre dans les réunions publiques et qui nous diffame tous. Si on pouvait le pincer dans une mauvaise histoire et lui faire avoir quelques mois de prison, personne ne s'en plaindrait.

TAVERNIER

Ça ne me déplairait pas non plus. Monsieur Morin *(bas)*, où est le commandant Richard en ce moment?

MORIN

Il est en Chine.

TAVERNIER

Pour longtemps?

MORIN

Pour deux ans.

TAVERNIER

Est-ce qu'il n'a pas écrit dernièrement?

MORIN

Oui, monsieur Tavernier.

TAVERNIER

Prenez toutes ses valeurs, faites-en un relevé très exact, et vous me les remettrez ensuite.

MORIN

C'est tout?

TAVERNIER

C'est tout. Envoyez-moi Pierre.

SCÈNE VIII

VACHON, TAVERNIER (1)

TAVERNIER, *allant à Vachon brusquement.*

Je suis très pressé, je te préviens, et je n'ai pas le sou. Qu'est-ce que tu as à me dire?

(1) Le manuscrit antérieur ajoutait Pierre, avec juste raison, à la liste des personnages.

VACHON

Je m'en vais alors.

TAVERNIER

Comme tu voudras.

VACHON

Ah çà! tu plaisantes, mon cher. Voilà plus de huit jours que je t'ai écrit et que je cours après toi sans te rencontrer. Tu dois bien te douter qu'il s'agit de choses graves.

TAVERNIER

Eh bien? Et moi, est-ce que je n'en ai pas aussi, des choses graves, des affaires un peu plus sérieuses que les tiennes? Je ne peux pas continuer le métier que je fais et servir de banquier à tout le monde.

PIERRE, *entrant.*

Monsieur a besoin de moi?

TAVERNIER

Oui, Pierre. (*Allant à lui.*) Qu'est-ce que vous tenez là?

PIERRE

Ce sont les valeurs que vous avez demandées à M. Morin et qu'il m'a dit de vous remettre.

TAVERNIER, *après avoir pris les valeurs.*

Écoutez, Pierre. Ma femme, oui, ma femme va venir ici dans un instant. Je ne veux pas qu'elle attende. Dès qu'elle sera arrivée, vous me préviendrez.

PIERRE

Soyez tranquille, monsieur, Mme Tavernier n'attendra pas.

TAVERNIER, *après avoir déposé les valeurs, revenant à Vachon.*

Voyons, ne perdons pas de temps et conte-moi ta petite affaire.

VACHON

Je suis très embêté, mon cher, très embêté par cette drôlesse que tu connais. Elle a trente ou quarante lettres de moi et elle me menace de les vendre à un journal.

TAVERNIER

Qu'est-ce qu'il y a donc de si étonnant dans cette correspondance?

VACHON

Quand on écrit à une femme, on lui en dit toujours trop. Je me suis aventuré avec celle-là.

TAVERNIER

Tu l'as appelée baronne, hein, et tu l'as demandée en mariage?

VACHON

Je ne me tourmenterais pas pour si peu.

TAVERNIER

Alors quoi? Tu lui disais des monstruosités?

VACHON

Les monstruosités aujourd'hui ne comptent plus. Voici ce

qui s'est passé : quand je la quittais pour aller à la Chambre, elle exigeait que je lui écrive pendant la séance. Je ne pouvais pas lui refuser ça. Je me suis laissé aller à lui parler de mes collègues et je les ai beaucoup trop découverts.

TAVERNIER

Ceux de ton parti?

VACHON

Ceux-là surtout. Je les connais mieux que les autres.

TAVERNIER

Eh bien? Si elles sont spirituelles et amusantes, tes lettres, elles te feront peut-être du bien plutôt que du mal.

VACHON

Elles me feront beaucoup de mal. Je passerai pour un calomniateur parce qu'il y a des choses qu'on n'a pas besoin de dire, de collègue à collègue surtout. Je suis entre les mains d'une coquine et elle le comprend parfaitement. Je ne peux même pas m'adresser à la justice. C'est précisément Mufflard, le ministre actuel, que je blague le plus.

TAVERNIER

Et alors on a pensé à son ami Tavernier et on vient lui demander quelques billets de mille francs pour ravoir ses lettres.

VACHON

Précisément. Je ne te parle jamais, moi, des services que je t'ai rendus ni de ceux que je pourrai te rendre encore.

TAVERNIER

Je n'ai pas le sou, je te l'ai dit tout de suite. Je te donnerai trois cents actions, cinq cents actions de la Banque Napolitaine, si tu veux.

VACHON

Qu'est-ce qu'elles valent?

TAVERNIER

Je ne sais pas ce qu'elles valent. On ne peut pas en vendre en ce moment.

VACHON

C'est du papier que tu me proposes.

TAVERNIER

C'est du papier aujourd'hui. Ce sera peut-être une fortune demain.

VACHON

J'ai affaire à une personne très pratique qui ne s'emballera pas sur des actions de la Banque Napolitaine. Plus il y en aura et moins elle y croira. Ton petit journal financier paraît toujours?

TAVERNIER

Le *Tuteur ?*

VACHON

Oui.

TAVERNIER

Certainement.

VACHON

On n'y fait pas de politique?

TAVERNIER

Jamais.

VACHON

C'est un tort.

TAVERNIER

Pourquoi?

VACHON

J'aurais pu t'obtenir quelque chose sur les fonds secrets.

TAVERNIER

Qu'est-ce que je désire depuis longtemps? Qu'est-ce que je t'ai demandé et qu'est-ce que tu m'as promis?

VACHON

Je le sais bien et je m'en occupe plus que tu ne crois. Si Terrier était aux Finances au lieu d'être aux Travaux Publics, tu serais décoré depuis longtemps. Tu ne peux être décoré que pour services financiers.

Ils rient.

PIERRE, *entrant.*

Monsieur.

TAVERNIER

C'est bien, Pierre, attendez. Il faut que je te renvoie. Je vais essayer de te tirer de là.

VACHON

Sérieusement?

TAVERNIER

Je te le promets.

VACHON

C'est pressé.

TAVERNIER

Je t'enverrai un mot ce soir ou demain au café de la Paix.
Prends ton chapeau; tu vas sortir de ce côté.

Il montre la porte à gauche.

VACHON

Je n'ai jamais cru qu'elle fût baronne. Je ne suis pas un imbécile. Elle me faisait l'effet d'une femme d'esprit qui cherche à s'amuser. Quelle coquine, hein?

TAVERNIER

J'espère bien que tu ne la vois plus.

VACHON

Mais si, mon cher, je dîne ce soir avec elle (1).

. . . . . .

. . . . . .

MARIE

Asseyez-vous, Ismaël.

ISMAEL

Merci, Madame.

TAVERNIER

Eh bien? Je vous écoute.

(1) Du texte qui précède, il résulte que la scène IX se serait passée entre Tavernier et sa femme.

TOTO

Qui est-ce qui parle? Est-ce vous, Mont-les-Oies?

MONT-LES-OIES

Vous connaissez l'affaire, mon cher enfant, et vous l'expliquerez très bien.

MARIE

Parle donc, Toto.

TOTO

La v'là, l'affaire! Tavernier connaît bien certainement le cercle de la rue Montmartre.

TAVERNIER

Les Décavés.

TOTO

Les Décavés! Précisément!

ISMAEL

Ce sont les ennemis du cercle qui lui ont donné ce nom-là. Pas plus tard qu'hier, un ponte y a perdu cent soixante quinze mille francs.

TOTO

Laisse-moi parler, mon vieux!

ISMAEL

Il fallait dire ça (1).

. . . . . .

. . . . . .

(1) Ce fragment, bien que classé à la suite du manuscrit du quatrième acte, apparaît comme une ébauche indépendante.

Acte 5ème

Le décor du 9ème acte.

Scène 1ère

Cerfbeer, une lettre à la main, Moreau

Moreau entre tout par la droite

Bonjour, M. Cerfbeer

Cerfbeer

Bonjour, mon ami. Faites moi le plaisir de lire ça.

Lorsque je suis là.

Moreau

M. Lorsque est absent.

Cerfbeer

Comment, absent ? Voici un mot qu'il me laisse

de venir le voir aujourd'hui, avant la bourse.

Moreau après avoir lu ça

M. Lorsque a été appelé chez le Juge d'instruction

Cerfbeer changeant de ton

C'est différent.

Moreau

Bonjour donc, M. Cerfbeer, et attendez son retour.

Cerfbeer

Ce sera pour très longtemps.

ACTE V

Le décor du deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

CERFBIER, une lettre à la main, MORIN

MORIN, *entrant par la droite.*

Bonjour, monsieur Cerfbier.

CERFBIER

Bonjour, mon ami. Faites-moi le plaisir de dire à M. Tavernier que je suis là.

MORIN

M. Tavernier est absent.

CERFBIER

Comment, absent? Voici un mot où il me demande de venir le voir aujourd'hui, avant sa séance.

MORIN, *après avoir hésité.*

M. Tavernier a été appelé chez le juge d'instruction.

CERFBIER, *changeant de ton.*

C'est différent.

MORIN

Asseyez-vous, monsieur Cerfbier, et attendez son retour.

CERFBIER

Ce sera peut-être bien long.

MORIN

M. Dubler nous donne bien de l'embarras en ce moment.

CERFBIER

Oui.

MORIN

Il paraît qu'il est à Bruxelles, et qu'il ne s'y embête pas.

CERFBIER

C'est bien probable.

MORIN

M. Tavernier fait tout ce qu'il peut pour le sauver.

CERFBIER

M. Tavernier a tort. Il faut qu'on prenne M. Dubler et qu'on le condamne très sévèrement. Nous ne pouvons pas être volés par nos commis, ce n'est pas possible. Si les gens que nous employons ne veulent plus être honnêtes, quelle sécurité aurons-nous dans les affaires?

SCÈNE II

LES MÊMES, plus TAVERNIER

TAVERNIER, *entrant par le fond, très agité.*

C'est bien, monsieur Morin, laissez-nous. *(Morin sort.)* Je vous demande pardon, je vous ai fait attendre.

CERFBIER

Je venais d'arriver. Qu'est-ce qu'il y a, mon cher Tavernier ?

TAVERNIER

Excusez-moi. Je voulais parler affaires avec vous, je ne le pourrai plus. Je viens de voir une personne qui a troublé toutes mes idées. Vous m'excusez, n'est-ce pas ?

CERFBIER

Certainement.

TAVERNIER, *allant à lui, à mi-voix.*

Vous avez appris ce qui s'est passé, hier, au Crédit National ?

CERFBIER

Je sais. M. Lafosse, qu'on a relâché dans la soirée, est venu tout me conter.

TAVERNIER

Lafosse a été relâché ?

CERFBIER

Oui.

TAVERNIER

J'en suis bien aise à tous les points de vue. J'ai une séance dans un instant, j'aime mieux qu'elle ait lieu avec lui que sans lui.

CERFBIER

Je ne pense pas que vous voyiez M. Lafosse; ses malles étaient déjà faites; il doit être en route pour l'Espagne.

TAVERNIER

Pour l'Espagne?

CERFBIER

Oui. M. Lafosse m'a expliqué qu'il préférait se rendre en Espagne; le climat lui convient mieux. Il sera aussi bien là qu'ailleurs pour attendre les événements.

TAVERNIER

Qu'est-ce que vous dites, Cerfbier, de cette invasion de la police dans un établissement financier?

CERFBIER

Je plains le Crédit National de tout mon cœur.

TAVERNIER

Est-ce le Crédit National et ses administrateurs qu'on a voulu atteindre particulièrement, ou bien sommes-nous tous suspects, comme quelqu'un me le disait tout à l'heure, et allons-nous être poursuivis les uns après les autres?

CERFBIER

Il n'y a que ces messieurs du parquet qui pourraient vous répondre là-dessus.

TAVERNIER

Je me suis trompé dans la composition de mon comité. Je voulais être le maître, j'ai pris les premiers venus, des fantoches...

CERFBIER

C'est M. de Mont-les-Aigles que vous traitez de fantoche?

TAVERNIER

Lui aussi bien que les autres.

CERFBIER

Il me plaît beaucoup, M. de Mont-les-Aigles. Il m'a fait la surprise dernièrement de venir me voir; j'ai passé avec lui une matinée fort agréable.

TAVERNIER

Il vous a demandé de l'argent.

CERFBIER

Il était très embarrassé, à ce qu'il m'a dit.

TAVERNIER

Qu'est-ce que vous lui avez donné?

CERFBIER

Pas un sou. C'est un charmeur.

TAVERNIER

J'ai fait une grande faute. J'ai pris avec moi des hommes de bric et de broc et, aujourd'hui, comme quelqu'un vient de m'en faire la remarque, nous ne présentons pas un front de défense bien imposant.

CERFBIER

Vous devriez voir votre ami, M. Vachon.

TAVERNIER

Vachon! Est-ce que le gouvernement compte beaucoup avec lui?

CERFBIER

Il est de la boutique, c'est quelque chose.

TAVERNIER, *montrant sa boutonnière.*

Je lui avais demandé une bêtise qu'on donne maintenant à tout le monde; il ne me l'a pas obtenue. Et puis Vachon vient d'avoir cette histoire de femme...

CERFBIER

C'est égal. Vous feriez bien tout de même de l'avertir.

TAVERNIER

Je suis ruiné, mon cher ami, ruiné par cette catastrophe du Crédit National et elle peut avoir d'autres conséquences beaucoup plus graves.

CERFBIER

Comment cela?

TAVERNIER

Je vous avais dit quelques mots d'une combinaison qui était en train.

CERFBIER

Oui. Vous cherchiez à fusionner.

TAVERNIER

Justement. Je cherchais à fusionner. Eh bien, la Banque Napolitaine était à la veille de fusionner avec le Crédit National. Nous avions une société nouvelle, toute prête, que nous allions lancer dans quelques jours, Legras préparait déjà le marché, patatras! *(Un temps.)* Le Comptoir a-t-il gagné de l'argent avec moi, ou en a-t-il perdu?

CERFBIER

Je ne vous comprends pas.

TAVERNIER

Qu'est-ce qu'il a fait des deux mille actions qu'il avait souscrites?

CERFBIER

On les a écoulées tout doucement en province. C'était une bien petite affaire pour le Comptoir qui n'a pas eu à s'en plaindre.

TAVERNIER

Si j'essayais, en m'effaçant complètement, de m'entendre avec le Comptoir?

CERFBIER

Non.

TAVERNIER

Vous chargeriez-vous de lui porter mes propositions?

CERFBIER

Je ne réussirais pas. Le Comptoir, vous le savez, a passé des jours très difficiles. Trois de ses administrateurs, qui étaient très compromis, ont dû se retirer. J'ai été pour quelque chose, je l'avoue, dans cette mesure de sauvetage. Aujourd'hui, le Comptoir est administré aussi prudemment que la Banque de France. Il a à sa tête des hommes qui ne sont plus jeunes, qui sont fort riches et qui ne veulent pas, ça se conçoit, exposer leur honorabilité.

TAVERNIER

Pourquoi, vous, Cerfbier, ne prendriez-vous pas la Banque Napolitaine? Avec votre intelligence et vos capitaux, elle deviendrait un instrument de crédit très puissant.

CERFBIER, *après avoir dit non de la tête.*

J'ai assez travaillé!

SCÈNE III

LES MÊMES, plus MORIN

TAVERNIER

Qu'est-ce qu'il y a encore?

MORIN

Je voudrais vous dire un mot, monsieur Tavernier.

TAVERNIER

Je suis occupé en ce moment.

MORIN

Un seul mot.

TAVERNIER

Plus tard.

CERFBIER

Voyez donc ce qu'on vous veut, c'est toujours le plus sâge.

TAVERNIER, *allant à Morin.*

Parlez, monsieur Morin, je vous écoute.

MORIN

Il y a une femme qui demande absolument à vous voir.

TAVERNIER

Qu'est-ce que c'est que cette femme?

MORIN

Elle pleure! Elle crie! Elle se plaint qu'on lui a volé quelque chose. Je crois que vous ferez bien de la recevoir.

TAVERNIER

Qu'elle attende! Restez donc, Cerfbier.

CERFBIER

Non, je vous laisse. Je ne peux vous être bon à rien et nous perdons notre temps l'un et l'autre.

TAVERNIER, *le retenant.*

Je me demande si c'est cette fusion de la Banque Napolitaine et du Crédit National dont le parquet a eu connaissance et qu'il a voulu empêcher.

CERFBIER

Nous n'avons rien à attendre de la magistrature. *(Il sort.)*

TAVERNIER

Faites entrer.

MORIN, *à la porte de droite.*

Entrez, Madame. *(Virginie entre.)* Voilà M. Tavernier.

Il sort.

SCÈNE IV

TAVERNIER, VIRGINIE

VIRGINIE, *allant à Tavernier et lui prenant le bras.*

C'est bien monsieur Tavernier, argentier, place de la Bourse, numéro 4, que je tiens là?

TAVERNIER

C'est lui-même.

VIRGINIE

Pourquoi n'êtes-vous pas dans vos bureaux?

TAVERNIER

Mes bureaux sont ici et place de la Bourse.

VIRGINIE

Vous êtes bien monsieur Tavernier, il n'y en a pas deux comme vous?

TAVERNIER

Je suis M. Tavernier, banquier, place de la Bourse, numéro 4. Après?

VIRGINIE

C'est vous que je cherche, alors! *(Elle va tomber sur un fauteuil, en entraînant Tavernier avec elle.)* Ah! le gueux! Ah! le bandit! Ah! le brigand!

TAVERNIER, *se dégageant.*

Qu'est-ce qu'il y a?

VIRGINIE

Ah! le bandit! Ah! le brigand!

TAVERNIER

Voyons, Madame, de quoi s'agit-il?

VIRGINIE

Gueux! Gueux! Gueux!

TAVERNIER, *impatienté.*

Taisez-vous donc!

VIRGINIE

Qu'est-ce que ça vous fait? Je ne parle pas de vous. Scélérat!

TAVERNIER

Eh bien, taisez-vous tout de même. Quelqu'un qui vous entendrait, qui entendrait toutes ces injures, pourrait croire qu'elles me sont adressées.

VIRGINIE

C'est juste. *(Bas.)* Gueux! Gueux! *(Se remettant.)* Une minute! Je ne vous demande plus qu'une minute. *(Se dégrafant.)* Vous allez tout voir et tout savoir... Je ne pourrai jamais ouvrir ma robe.

TAVERNIER

Est-ce qu'elle va se déshabiller?

VIRGINIE

Le papier est là, dans ma poitrine. Il est propre, le billet doux, je m'en souviendrai.

TAVERNIER

Calmons-nous, n'est-ce pas, et finissons-en.

VIRGINIE, *elle a tiré un papier de son corsage et vient le présenter rageusement à Tavernier.*

Vous êtes monsieur Tavernier, vous me l'avez dit, vous ne renierez pas votre signature?

TAVERNIER, *après avoir lu le papier.*

Où avez-vous pris cela?

VIRGINIE

C'est moi maintenant qui ai pris quelque chose ! Vous voulez dire qu'on m'a soufflé mes obligations. Oh ! je sais qui, je sais bien qui, et que je viens de trouver ce papier à la place.

TAVERNIER

Je comprends, je comprends très bien. Vous êtes la maîtresse...

VIRGINIE

... de M. Cretet, oui. *(Fondant en larmes.)* Un apôtre, Monsieur, un apôtre !

TAVERNIER

Allons, ne pleurez pas. Vous êtes plus heureuse que vous ne le méritez.

VIRGINIE

Pourquoi ?

TAVERNIER

Félicitez-vous de ce que vos obligations soient tombées entre mes mains.

VIRGINIE

Vous allez me les rendre ?

TAVERNIER

Certainement, je vais vous les rendre.

VIRGINIE

Tout de suite ?

TAVERNIER

Tout de suite.

VIRGINIE

Qu'est-ce que vous me prendrez pour ça?

TAVERNIER

Rien.

Il se lève ; elle le regarde en dessous ; il s'éloigne ; elle fait un mouvement pour le rejoindre.

VIRGINIE

Où allez-vous?

TAVERNIER

Je sonne. J'appelle un de mes commis. Je vais envoyer chercher vos obligations. Vous pensez bien que je ne les portais pas sur moi en vous attendant.

VIRGINIE

C'est juste.

Morin entre.

TAVERNIER, *tout en lisant le reçu. Bas.*

Courez chez Monteaux, le changeur. Vous lui demanderez pour moi dix Ville de Paris 5 o /o emprunt 85. Rapportez-les-moi tout de suite. Je les attends. *(Morin sort.)* Reprenez votre reçu. C'est votre garantie contre moi. Vous devez le garder dans vos mains jusqu'à ce que je vous remette les obligations en échange.

VIRGINIE

Ah! Que c'est beau! Ça remet du baume dans le cœur. Enfin, je ne mourrai donc pas sans avoir vu un honnête homme!

TAVERNIER

Asseyez-vous là, maintenant, et écrivez ce que je vais vous dire.

VIRGINIE

Tout ce que vous voudrez, tout.

TAVERNIER

« Je, soussignée... » Comment vous appelez-vous?

VIRGINIE

Virginie Lacerteux (1).

TAVERNIER

Lacerteux! Je connais ce nom-là. Il y a une autre femme...

VIRGINIE

C'est ma sœur...

TAVERNIER

« Je, soussignée, Virginie Lacerteux, reconnais avoir reçu de M. Tavernier, banquier, place de la Bourse, numéro 4... »

VIRGINIE

Il en faudrait des banquiers comme vous, on ne leur jetterait pas autant la pierre.

TAVERNIER

On a tort. Nous nous ressemblons tous. *(Continuant.)* « ... dix obligations de la Ville de Paris... »

(1) Petit coup de patte aux Goncourt.

VIRGINIE

Mes belles petites obligations!...

TAVERNIER

« ... Qui lui ont été apportées par M. Jules-Hippolyte Cretet... »

VIRGINIE

Ah! Hippolyte! Qu'est-ce que tu as fait là?

TAVERNIER

« ... lequel M. Cretet me les avait soustraites... »

VIRGINIE, *s'arrêtant.*

Vous avez dit?

TAVERNIER

« ... lequel M. Cretet me les avait soustraites... »

VIRGINIE, *se levant et déchirant le papier.*

Je n'écrirai pas ça!

TAVERNIER

C'est la vérité pourtant.

VIRGINIE

Je n'écrirai pas ça!

TAVERNIER

Je ne pourrai pas alors vous rendre vos obligations...

VIRGINIE

Vous les garderez. Tant pis pour moi; je savais bien du

reste qu'une fois sorties de mes mains, elles seraient perdues d'une manière ou d'une autre...

TAVERNIER

Comment. Vous allez sacrifier la somme que vous avez là pour un homme qui n'est plus jeune, qui n'est pas beau et qui vous a joué un tour semblable...

VIRGINIE

Oh! Je sais bien ce que vous pensez. Vous croyez que j'aime encore M. Cretet. Je n'aime plus M. Cretet. Il a mal agi avec moi. Il ne devait pas me prendre mes obligations. Il devait me les demander. Une femme est toujours fière, quand elle a fait des économies et que l'homme qu'elle aime les lui demande. Je n'aime plus M. Cretet. Je le reverrai peut-être, c'est possible, parce que la nature ne se commande pas. Mais ça ne sera plus de l'amour; ce sera l'erreur des sens, ce sera du vice; mais ça ne sera plus de l'amour.

Elle pleure abondamment.

Morin rentre et remet les obligations à Tavernier.

TAVERNIER

Voici vos obligations qu'on me rapporte.

VIRGINIE, *les regardant du coin de l'œil.*

Ah! le gueux!

TAVERNIER, *les développant.*

Je voudrais bien cependant vous les rendre et en finir avec cette affaire.

VIRGINIE

Ah! le brigand!

TAVERNIER

Faites donc ce que je vous dis. C'est pour moi, cette reconnaissance que je vous demande. Je la mettrai dans ma caisse où personne n'ira la voir.

VIRGINIE, *le regardant.*

Les petits papiers! Dites ça à une autre, monsieur Tavernier, ne dites pas ça à la maîtresse d'un homme politique.

TAVERNIER

Vous plaisantez. Votre M. Cretet est un farceur, pas autre chose.

VIRGINIE

Oh! Je sais bien! Vous n'êtes pas la première personne à qui je l'entends dire. Il y a si peu de différence entre un farceur et un homme politique. Mais, parce que M. Cretet a fait une faute, il ne faut pas lui enlever son intelligence et ses capacités. M. Cretet n'a rien appris et il sait tout, c'est bien ça un homme politique.

TAVERNIER

Décidez-vous et finissons-en!

VIRGINIE

Et puis il y a peut-être un peu de ma faute. M. Cretet est contre la propriété : je partageais ses idées, naturellement. Il est si beau quand il tonne contre le capital. Je ne pensais pas au mien, je pensais à celui des autres.

TAVERNIER

Vos obligations sont ici. Quand vous les voudrez, vous savez le moyen de les avoir.

VIRGINIE

Monsieur Tavernier, vous allez me rendre mes obligations. Je lis ça sur votre figure. Vous êtes un brave garçon, vous avez une maîtresse, vous en avez peut-être plusieurs. Qu'est-ce que vous penseriez de votre maîtresse si elle se conduisait avec vous comme la dernière des dernières...

TAVERNIER

Vous avez raison. Vous êtes une brave femme. Tenez, prenez vos titres et sauvez-vous. *(Virginie se sauve vers la porte.)* Attendez. Regardez un peu si l'on n'a pas fait d'erreur et si ce sont bien vos numéros.

VIRGINIE

Ça m'est bien égal!

Elle sort.

FRAGMENTS

CONTENUS DANS LE SIXIÈME CAHIER DU MANUSCRIT

ACTE IV

La salle du Conseil.

SALMON, puis LE BARON

SALMON, *au baron qui est entré.*

Comment allez-vous, mon cher Baron?

LE BARON

Je vais très bien, je vous remercie. Je ne vous cacherai pas, mon cher Salmon, que je suis très préoccupé.

SALMON

De quoi?

LE BARON

De ce que nous allons faire, parbleu. Je n'ai pas votre assurance, vous le savez. Causons un peu, voulez-vous?

SALMON

Très volontiers.

LE BARON

Vous nous avez convoqués, n'est-il pas vrai, pour la réorganisation du Comptoir; en d'autres termes, pour l'augmentation de son capital.

SALMON

Précisément.

LE BARON

Le Comptoir, pour dire les choses comme elles sont, n'existe plus. Les cinquante millions qui ont servi à sa fondation sont engloutis ou à peu près. Le peu qui en reste est représenté par des valeurs en déconfiture ou à la veille de l'être. Elles peuvent se relever, soit. La combinaison que vous avez trouvée, et qui est fort simple, consiste à appeler cinquante nouveaux millions garantis par les premiers qui n'existent plus. Vous m'écoutez, n'est-ce pas?

SALMON

Je ne perds pas un mot.

LE BARON

Et vous n'êtes pas effrayé d'une combinaison aussi... je ne voudrais pas employer un mot qui dépassât ma pensée... aussi aventureuse.

SALMON

Qu'avons-nous à craindre? Le doublement du capital du Comptoir ne peut avoir lieu sans l'autorisation du ministre. Il nous la donne. Sa responsabilité est donc engagée comme la nôtre.

LE BARON

Oui, je sais que vous avez eu le bon esprit de mettre le gouvernement de notre côté. Mais le gouvernement connaît-il bien la situation du Comptoir?

SALMON

Il la connaît. Je vous en donne ma parole d'honneur.

LE BARON

Ne jurez pas, c'est inutile. Vous me le dites, je vous crois. Et vous ne craignez pas que, plus tard, dans six mois ou dans deux ans, malgré tous nos efforts et la complicité même du gouvernement, un actionnaire — il n'en faudrait qu'un — un mauvais coucheur, comme on peut en rencontrer, ne nous conduise devant les tribunaux?

SALMON

On ne traîne pas devant les tribunaux, mon cher baron, des hommes comme nous, des créateurs industriels qui ont rendu service à leur pays et sont l'honneur de la France.

LE BARON

C'est bien. Je me tais. Une autre question : il va falloir présenter cette combinaison à nos actionnaires.

SALMON

Sans doute.

LE BARON

Leur dirons-nous la vérité?

SALMON

Non. Nous ne leur dirons pas la vérité. Ah çà! mon cher baron, on ne croirait pas, à vous entendre, que vous êtes administrateur du Comptoir depuis sa fondation.

LE BARON

Si on ne leur dit pas la vérité, qu'est-ce qu'on leur dira?

SALMON

J'entends que l'on vote sans bruit et sans discussion.

LE BARON

Comment ferez-vous?

SALMON

En supprimant les actionnaires.

LE BARON

Bien. Voilà qui coupe court à bien des choses. Et vous pensez que le public apportera son argent?

SALMON

Le public, non. Les actionnaires, oui. Écoutez-moi, baron. Si demain le Comptoir ouvrait une souscription publique de deux cent mille actions de cinq cents chacune, il n'obtiendrait pas un sou. Mais en réservant, comme nous allons le

faire, les actions nouvelles aux porteurs d'actions anciennes, c'est à qui se jettera dessus. On achètera des anciennes pour avoir des nouvelles. Je connais le public spéculateur, c'est ainsi qu'il est.

. . . . . .

. . . . . .

LE REMISIER

Oui, Monsieur.

CRÉDULE

Deux mots, je vous prie. Est-il d'usage de se transporter au siège d'une compagnie et d'y demander des renseignements très exacts sur la situation de l'entreprise?

LE REMISIER

Cela se fait, Monsieur, mais je ne vous le conseillerais pas. Si l'entreprise est bonne, les employés vous mettront à la porte; si elle est mauvaise, ils vous jetteront par la fenêtre.

CRÉDULE

C'est une démarche inutile, alors. Avez-vous une opinion, vous, Monsieur, sur les Coquillages de la Méditerranée?

LE REMISIER

Les Coquillages? Il faut voir cent francs de baisse là-dessus.

CRÉDULE

Permettez. Les Coquillages, à l'heure qu'il est, ne valent

plus que soixante-dix-sept francs cinquante ; il me paraît bien difficile... Je vois que cette valeur ne vous inspire pas beaucoup de confiance...

LE REMISIER

Pas plus celle-là que les autres.

CRÉDULE

Cependant, Monsieur, on ne peut pas toujours conserver son argent sur soi et lorsqu'on a un placement à faire...

LE REMISIER

Un placement ! Vendez de la rente !

SCÈNE IV

LE BARON, CASTORINI

LE BARON

Bonjour, Castorini. Comment allez-vous, mon bon ami ?

CASTORINI

Ma santé ne vaut pas le diable, monsieur le baron, je l'échangerais bien contre la vôtre.

LE BARON

Qu'avez-vous ?

CASTORINI

Je n'ai rien. Je ne suis pas malade et je ne suis pas bien

portant. Je ne digère plus. Je passe des nuits détestables. Je perds les quelques cheveux qui me restaient...

LE BARON

Je connais ça. Vous n'êtes pas sage. On fait le jeune homme tant qu'on peut jusqu'au jour où l'on constate des bouleversements de mauvais augure. Il faut bien s'arrêter alors. J'ai été comme vous en 61... je dis bien : en 61, l'année où j'ai perdu ma femme. J'ai bien cru que je ne lui survivrais pas.

CASTORINI

Vous l'aimiez tant.

LE BARON

Oui, certainement, j'aimais et j'estimais beaucoup la baronne qui avait été, vous ignorez peut-être ce détail, une des plus jolies femmes de son temps. Je n'ai pas encore compris pourquoi, jeune, charmante, très recherchée, elle s'était jetée à corps perdu dans la dévotion et les œuvres de charité. Peut-être s'était-elle aperçue que je la trompais ou bien avait-elle fait un faux pas malheureux qui l'aura dissuadée d'en faire un second; elle est morte sans me le dire. Que fait la rente?

CASTORINI

La rente monte. Est-ce que vous êtes engagé, monsieur le baron?

LE BARON

Non. Je ne spécule plus du tout. Je n'étais pas venu à la Bourse depuis... 63, l'année où j'ai perdu la baronne. Vous ne pourriez pas m'envoyer chercher M. Dumont, mon agent de

change, que je lui tire un peu les oreilles. Je l'ai chargé d'une babiole et ce lourdaud me fait attendre. A soixante-seize ans, on n'a plus le temps d'attendre.

CASTORINI

Vous n'avez pas l'âge que vous dites.

LE BARON

Si. Si. Soixante-seize ans. Ce n'est pas encore la vieillesse, mais bien près. Je ne m'aveugle pas, mon cher Castorini. Il me reste encore deux années, trois au plus, pour faire mes adieux à la société parisienne qui a été toujours si bienveillante pour moi, et, après, bonsoir, messieurs les Parisiens, après, je m'en vais dans le Morbihan faire enrager mes fermiers...

CASTORINI

Dites-moi, monsieur le baron, si quelques-uns de mes amis, des gens sérieux et bien posés, étaient à la veille de former une société financière et qu'on vous demandât d'entrer dans le conseil d'administration, accepteriez-vous?

COUTURIER, *après avoir branlé la tête de droite à gauche.*

Voilà ma réponse. Je ne veux pas connaître l'affaire ni le nom de ses fondateurs. Il suffit que ces messieurs soient vos amis pour que ce soient des gens d'esprit. Dites-leur que je leur souhaite bonne chance et qu'ils ne perdent rien à être privés de mes lumières. On s'est trompé sur mon compte. On a cru, en me voyant faire partie de plusieurs conseils d'administration, que je voulais prendre rang de financier. Je ne suis pas un financier, je ne l'ai jamais été. Je suis un

capitaliste. A trente-sept ans, je disposais de douze millions. Douze millions ne se renferment pas dans un tiroir. Il faut bien les placer quelque part. Le raisonnement que je me fis fut celui-ci : « Si je reste dehors, on me mettra dedans. » Passez-moi ce mauvais jeu de mots qui a le mérite de rendre exactement ma pensée. C'est ainsi que j'ai été amené à gérer les capitaux des autres uniquement pour sauvegarder les miens. Ai-je à m'en repentir ? Oui et non. Ma fortune s'en est bien trouvée, je le reconnais. Ma considération n'en a pas souffert. Cependant j'y regarderais à deux fois avant de recommencer. J'ai administré, avec différents collègues que je ne veux pas juger, quatre sociétés. De la première, il n'y a rien à dire. Elle fonctionne. Elle ne rapporte rien, c'est vrai, mais elle fonctionne. Deux autres sont en pleine déconfiture, et nous faisons en ce moment les plus grands efforts pour la quatrième.

CASTORINI

Est-ce que le Comptoir ?...

COUTURIER

Taisons-nous, mon cher Castorini. Qu'arrivera-t-il du Comptoir, personne ne le sait. J'y suis, j'y reste. J'y reste pour Salmon d'abord, qui n'est peut-être pas sans tache, je vous l'accorde, mais que cependant j'aime beaucoup. C'est une raison. J'en ai une autre. Vous qui connaissez tout le monde, vous connaissez sans doute mon vieil ami Daubenton ?

CASTORINI

M. Daubenton, des sciences morales ?

LE BARON

Précisément. Daubenton, depuis trois années, est administrateur du Comptoir Européen. C'est moi qui l'ai mis là. J'ai eu une bonne idée, n'est-ce pas? Salmon n'en voulait pas d'abord, il a cédé à mes sollicitations. J'étais vraiment affligé de voir un homme de valeur comme Daubenton végéter avec une vingtaine de mille livres de rente. La position d'administrateur, vous le savez, entraîne bien des avantages. Daubenton en a-t-il profité? Il prétend que non. Sa femme m'a donné à entendre le contraire. Quoi qu'il en soit, je ne peux pas, vous m'entendez bien, je ne peux pas abandonner le Comptoir quand je viens d'y introduire un de mes amis. Ce serait une désertion.

CASTORINI

On ne vous voit plus à l'Opéra. M. *(nom illisible)*, le prince, et moi, nous le constations dernièrement avec regret.

LE BARON

Ces messieurs sont trop aimables; je ne les oublie pas non plus. Mais, voyez-vous, l'Opéra, toujours l'Opéra, j'en étais un peu fatigué. Je vais aux Bouffes, je vais aux Bouffes. Vous avez peut-être remarqué, si vous avez vu la pièce nouvelle, sur le devant à droite, c'est là qu'elle se tient ordinairement, une fillette que ses camarades ont surnommée Fleur de péché. C'est pour elle que je suis ici. J'avais voulu d'abord mettre Mlle Fleur de péché dans ses meubles et j'en avais touché un mot à ses parents. Ils ne veulent pas se séparer d'elle. Une installation, au bas mot, m'aurait coûté près de cent mille francs. J'ai pensé alors à employer cette somme

en une inscription sur le Grand Livre. Cette fois les parents ont battu des mains. J'ai eu le tort de parler de cette inscription avant de l'avoir dans ma poche. Ces bonnes gens ne savent ce que c'est qu'une inscription. Ils n'en ont jamais vu. Leur impatience est légitime. De quoi ai-je l'air? D'un aventurier qui a promis une inscription et qui ne l'apporte pas...

SCÈNE V

LES MÊMES, plus ESTELLE

ESTELLE, *courant.*

Monsieur Couturier. Me remettez-vous, monsieur le baron?

COUTURIER

Attendez donc. Comment, c'est vous? Qu'est-ce que vous faites ici, ma chère enfant? Où est donc votre mère?

ESTELLE

Est-ce que je sais, Monsieur le baron. Maman avait affaire au bureau des transferts. Elle marchait très vite, je la suivais de mon mieux, nous avons été séparées, je ne sais pas comment. Vous seriez bien aimable, monsieur le baron, de courir après elle.

COUTURIER

Moi, courir, vous n'y pensez pas. Autrefois, j'ai bien couru après elle.

ESTELLE

Que faire alors?

SCÈNE VI

LES MÊMES, plus Mme DE SAINTE-MARIE

Mme DE SAINTE-MARIE

Te voilà enfin, ce n'est pas trop tôt. Il faudra peut-être que je te couse à ma robe, maintenant!

ESTELLE

M. Couturier est là...

Mme DE SAINTE-MARIE

Le baron Couturier? *(Allant à lui.)* Eh! bonjour, mon cher baron, est-ce bien réellement vous?

LE BARON, *la saluant.*

C'est moi-même. Très heureux de vous toucher la main.

Mme DE SAINTE-MARIE

Couvrez-vous, je vous en prie.

LE BARON

Je n'en ferai rien.

Mme DE SAINTE-MARIE

Il faut venir ici, baron, pour vous rencontrer. J'habite toujours mon hôtel des Champs-Élysées.

LE BARON

Délicieuse résidence. Je me la rappelle parfaitement.

M^me^ DE SAINTE-MARIE

Pourquoi ne vous y voit-on jamais?

LE BARON

A mon âge, il est temps de se faire oublier.

M^me^ DE SAINTE-MARIE

Parlons-en de votre âge. Vous êtes plus jeune que jamais.

LE BARON, *bas.*

Si on vous le dit, ma chère amie, n'en croyez rien. De loin, je trompe encore mon monde.

M^me^ DE SAINTE-MARIE, *bas.*

Prenez garde, baron, ma fille est là.

LE BARON, *haut.*

Donnez-moi des nouvelles de nos amis. Bordereux, comment va-t-il?

M^me^ DE SAINTE-MARIE

Ah çà! d'où sortez-vous, baron? M. de Bordereux est mort.

LE BARON

Qu'est-ce que vous me dites là? Mon ami, le vicomte Gaston de Bordereux, est mort?

M^me^ DE SAINTE-MARIE

Sans doute. M. de Bordereux a été emporté, il y a deux ans, dans un voyage qu'il faisait en Écosse.

LE BARON

En Écosse? Dans un voyage? C'est donc cela que je n'en ai rien su? Pauvre garçon! A-t-il laissé quelque chose?

Mme DE SAINTE-MARIE

Il a laissé huit cent mille francs de dettes.

LE BARON

Ah! Ah! Ah! le pauvre garçon! le pauvre garçon! Et Berthier, il n'est pas mort, Berthier?

Mme DE SAINTE-MARIE

M. Berthier se porte à merveille.

LE BARON

Le voyez-vous quelquefois?

Mme DE SAINTE-MARIE

Je vois M. Berthier tous les jours.

Mme DE SAINTE-MARIE (1)

Ah! le coquin! Dites-lui donc de venir me demander à déjeuner quand il voudra. J'aurai tant de plaisir à me retrouver avec lui.

Mme DE SAINTE-MARIE

Non. Je ne vous enverrai pas M. Berthier. Vous me le débaucheriez.

(1) Lapsus pour : le Baron.

. . . . . .

. . . . . .

DUMONT

Est-ce que tu me trouves bien ridicule? J'ai été jeune et j'ai fait la noce autant qu'un autre. Je me suis marié ni trop tôt, ni trop tard, j'ai épousé une jeune fille ni bien ni mal, qui avait une dot, bien entendu, et des espérances. Mon mariage a bien tourné. J'ai réalisé les parents de ma femme presque aussitôt et lorsqu'une charge s'est trouvée à vendre, je l'ai achetée. Qu'est-ce que je demande? De la tranquillité! Que le gouvernement n'entre pas trop loin et que l'opposition ne nous embête pas. Les honneurs, je m'en moque. J'aurai la croix quand je la voudrai; je suis maire de Fouilly-les-Oies. J'ai maison de ville et maison des champs, une femme très douce, deux jolis bébés, un bon camarade, Antonia n'est pas autre chose, chez qui je vais fumer un cigare et que je conduis une fois par hasard au Palais-Royal. Je ne vois pas que je sois si ridicule.

. . . . . .

. . . . . .

LE REMISIER

Prenez l'affaire. Elle sera bonne, c'est moi qui vous le dis.

SARAZIN

On baisse.

LE REMISIER

On ne baisse pas encore, mais on va baisser. Une petite

baisse insensible d'abord jusqu'à ce que la dégringolade arrive; après la dégringolade, une panique; et après la panique...

SARAZIN

Il y aura encore quelque chose?

LE REMISIER

Après la panique, une débâcle comme on n'en aura jamais vu.

SARAZIN

Vous croyez?

LE REMISIER

Je ne crois pas : j'en suis sûr. Les événements sont là. La France a été insultée.

SARAZIN

Par qui?

LE REMISIER

Par qui? Par tout le monde. La France a été insultée et je ne suis pas plus chauvin qu'un autre. S'il n'y avait que la France, je ne dirais rien. Mais l'Angleterre aussi a été insultée, et l'Angleterre, quand il s'agit de venger son pavillon, elle n'y regarde pas à une baisse de cinquante pour cent. Croyez-moi, la France et l'Angleterre ont été insultées, prenez l'affaire (1).

. . . . . .

. . . . . .

(1) Les deux derniers fragments diffèrent des autres du sixième cahier, et par le papier, et par l'écriture.

LES POLICHINELLES (1)

Et moi aussi, après tant de commentaires, après tant d'histoires et de cancans, après tant d'interviews auxquelles je me suis prêté trop complaisamment, après tant de divulgations et toutes plus ridicules les unes que les autres, je voudrais bien dire un mot des *Polichinelles*.

Le public me rendra cette justice. Depuis plus de vingt-cinq ans que je fais du théâtre, je ne l'ai jamais importuné de ma personne et de mes ouvrages. J'ai laissé toutes mes pièces réussir ou tomber, tomber le plus souvent. Je ne les ai pas expliquées avant et je ne les ai pas défendues après. On me pardonnera pour une fois de sortir de mes habitudes dans le cas spécial où je me trouve, pour une œuvre vraiment exceptionnelle, qui a passée pour finie quand elle n'était pas commencée, qui est faite et qui n'est pas faite, qui peut être jouée demain ou dans six mois, et qui peut bien aussi n'être jamais représentée.

(1) Le *Gil Blas*, 28 mars 1893.

***

Si je me suis interdit jusqu'ici, après plus de vingt-cinq ans, je le répète, et dès que j'ai commencé à écrire, de parler de drapeau et d'école nouvelle, ça été de ma part, qu'on me permette de le dire, bon sens et bonne foi.

Je crois que l'art est assez grand pour comprendre les productions les plus opposées. On peut être sensible aux unes plus qu'aux autres, mais elles sont également admirables. Le genre n'est rien, c'est l'exécution, c'est la perfection qui est tout.

Je crois aussi que toutes les théories sont vaines, confuses et bien présomptueuses. J'ai vu un temps où les romanciers naturalistes devaient escalader le théâtre et le mettre à feu et à sang. Ils nous ont reculés, mes amis et moi, avec leurs échecs, après nous avoir assommés de leurs prétentions et de leurs programmes.

D'un autre côté, il n'y a pas de règles. C'est nous qui les faisons, les règles, et la critique se borne à les constater. Elle nous rappelle aux anciennes au moment où nous en inventons de nouvelles.

Lorsque j'ai publié chez Charpentier le recueil de mes pièces de théâtre, j'avais là, on en conviendra, une occasion magnifique.

Je pouvais me plaindre, crier, pontifier, manifester à mon aise. Charpentier, pour le dire en passant, a été très bien. Il ne m'a rien demandé, pas même mon portrait. Je me figure pourtant qu'il attendait de moi quelque chose, une Préface

après tant d'autres préfaces. Je me suis contenté d'un témoignage de reconnaissance pour Édouard Thierry à qui je dois tout, et qui veut bien me dire quelquefois que je suis quitte avec lui.

Je reconnais pourtant que quelques ouvrages ont besoin d'une explication et que les *Polichinelles* ne peuvent pas l'éviter plus longtemps.

***

Il ne faut pas croire que le silence pour un auteur soit si facile et qu'il n'y ait pas quelque mérite de sa part à le garder.

Quand nos ouvrages plaisent et que le public leur fait bon accueil, nous tenons beaucoup à le constater nous-mêmes.

C'est une satisfaction, la plus vive peut-être, qui s'ajoute aux autres.

Dans le cas contraire, si nous sommes mal compris et maltraités, il y a chez nous une révolte bien naturelle et qu'on peut comparer à celle d'un fou auquel on conteste sa raison.

Cette irritation se retrouve chez tous les auteurs, les grands et les petits, et ceux-là justement qui devraient s'en préserver avec soin s'y laissent aller le plus innocemment du monde.

J'ai un de mes confrères que j'aime beaucoup et avec qui je suis toujours en querelle. C'est Jules Lemaître. Sarcey aussi a une véritable passion pour lui et ils s'asticotent continuellement. Lemaître, de toutes les qualités qu'on peut demander à un critique, a bien certainement la plus grande : il ne tient pas à ce qu'il dit. Indulgent et généreux, il fait le

plus souvent l'éloge de nos pièces; mais on voit bien qu'elles ne l'intéressent pas et qu'il a affaire à des travaux méprisables.

Regardez-le, lorsqu'il s'agit de *Flipote* ou du *Mariage blanc*. Il ne rit plus; il devient serré et méthodique; il argumente, il remonte aux anciens et cite Aristote.

Je ne connais guère que ses propres ouvrages dont Lemaître ait parlé avec gravité et respect.

***

Je l'avouerai pourtant. Je suis tenté bien des fois d'écrire mes mémoires, d'aimables et frivoles mémoires, bien entendu. Ils ouvriraient, je crois, un jour énorme sur les mœurs théâtrales et on y trouverait des milliers de choses qu'on ne soupçonne même pas.

Vraiment ma génération a été trop sacrifiée.

Qu'est-ce que nous sommes aujourd'hui d'auteurs dramatiques de mon âge et de mon temps? Une dizaine tout au plus. Et la moitié, au moins, pour être jouée quelquefois, de temps à autre, a dû faire le sacrifice de ses bénéfices. Elle le fait peut-être encore.

Si nous n'avions pas eu Antoine, sans le Théâtre Libre, qui a été une pouponnière à sa manière, où tant d'hommes de talent ont fait leurs premiers pas, leurs premières dents, et parfois quelque chose de plus, nous trouverions tous les huit jours dans Sarcey des phrases comme celles-ci : « Plus d'auteurs! Plus de pièces! J'avais hier dans mon cabinet un directeur et non l'un des moindres, et nous cherchions

ensemble les causes de ce ralentissement dans la production théâtrale.

« Je lui donnais à entendre que ses collègues et lui y étaient peut-être pour quelque chose : « Voyons, me dit-il très juste-« ment, me croyez-vous assez bête, si l'on m'apportait une « *Dame aux Camélias*, pour la refuser. » On ne travaille plus. Voilà la vérité. On ne se donne pas la peine de bâtir une pièce. On se contente d'essais informes qu'on décore pompeusement du nom de tranches de vie. Que voulez-vous ? Tous ces jeunes gens ont pris pour chef de file M. Henry Becque, qui passe son temps à se f..... de moi et qui ferait bien mieux de terminer ses *Polichinelles*. »

***

Eh, mon Dieu, les *Polichinelles*, vous voyez ce qui m'est arrivé une fois de plus avec eux. Je me suis laissé aller à m'occuper d'autre chose.
Toute réflexion faite, je ne vous en parlerai pas.
C'est beaucoup mieux comme ça.

HENRY BECQUE.

ENCORE LES POLICHINELLES (1)

On se souvient peut-être que la Chambre précédente, quelque temps avant l'affaire du Panama, avait nommé une commission de la censure. Cette commission, présidée par M. Antonin Proust, était manifestement hostile à la liberté du théâtre et devait servir le gouvernement plutôt que l'embarrasser. Elle savait que les maîtres de la scène, leur œuvre faite, ne viendraient pas défendre un droit qu'ils avaient réclamé autrefois pour eux, et qui ne pourrait plus profiter qu'à leurs successeurs.

En même temps, les directeurs de théâtre, que l'Administration tient toujours dans sa main, étaient acquis à l'avance. L'art dramatique ne se trouvait plus protégé que par les auteurs du Théâtre Libre, ceux-là justement qui étaient les plus suspects.

La Chambre, après une consultation parfaitement inutile, maintint la censure, elle ne pouvait pas mieux choisir son moment.

(1) Supplément du *Figaro*, 10 février 1894.

J'ai déjà dit ici, à cette place même, dans le supplément du *Figaro*, ce qu'il faut penser de la censure. Elle n'est pas un bureau de mœurs, comme on le croit dans le public, et comme tous les gouvernements nous le répètent l'un après l'autre, elle est une garantie politique. Elle l'a été toujours, et elle l'est encore aujourd'hui. Le gouvernement républicain lui aussi, entend rester le maître du théâtre; il veut que toute parole qui y est dite lui soit connue à l'avance et qu'il puisse la supprimer au besoin. Il a la société et les institutions à défendre, la cuisine publique avec son haut personnel et sa valetaille auxquels il ne permet pas de toucher. Il accepte forcément la discussion et l'opposition avec ses adversaires politiques; il ne veut pas subir de notre part le grand contrôle littéraire.

On s'est amusé bien des fois de la censure et de la façon dont elle s'exerce. Sa sottise est devenue proverbiale. Un académicien, M. Jules Claretie, dans l'intéressante publication que nous lui devons des *Papiers des Tuileries*, nous en a conservé de bien précieux spécimens.

Mais ce qui n'a pas été dit jusqu'ici, c'est le mensonge, la mauvaise foi, la traîtrise employés par la censure pour justifier ses décisions.

On sait maintenant que la *Journée parlementaire* de M. Barrès est interdite et que cette mesure est irrévocable. On ne sait peut-être pas les raisons que donne le gouvernement et dont on remarquera la perfidie.

La pièce de M. Barrès, pièce politique s'il en fut, renferme un tableau et une situation. Qu'est-ce que le gouvernement redoute? Le tableau. Qu'est-ce qu'il incrimine? La situation.

Disons tout. M. Barrès a fait une pièce avec l'affaire Baïhaut, il a représenté l'homme et le milieu.

Le gouvernement, qui ne veut pas du milieu, s'apitoie sur l'homme et demande grâce pour lui. Allons ! Ce mâlheureux l'aura été jusqu'au bout.

Il paie pour tout le monde. Il expie à lui seul le Panama. Ce n'est pas encore assez. Le gouvernement se sert de lui pour protéger tous les autres et leur éviter jusqu'à une peine académique.

Il est bien probable que M. Barrès dans sa *Journée parlementaire* (1) et moi dans mes *Polichinelles* nous nous sommes rencontrés sur quelques points. Je ne voudrais pas être accusé plus tard d'avoir profité de l'ouvrage de mon confrère. Je donne ici une nouvelle scène de ma pièce qui en dit assez, je pense, pour me mettre tout à fait à l'abri.

H. B.

Suit la scène VII, acte IV, des *Polichinelles*.

Personnages : Vermillaud, Vachon, Pierre.

VERMILLAUD : Je suis très pressé, je te préviens...

Cette scène est devenue la scène VIII dans la dernière version du manuscrit.

(1) *Une Journée parlementaire*, comédie en 3 actes, en prose, de M. Barrès, fut publiée par le supplément du *Figaro*, le 24 février 1894, après sa représentation par le Théâtre Libre.

TABLE

PRÉFACE A L'ENLÈVEMENT I

L'ENLÈVEMENT I

AVANT-PROPOS AUX POLICHINELLES 83

LES POLICHINELLES 89

FRAGMENTS 267

DEUX ARTICLES DE HENRY BECQUE 283

5544. — Tours, Imprimerie E. ARRAULT et Cie.